



**HAL**  
open science

## Pietro Bembo, De l'Etna

Marie Viallon

► **To cite this version:**

Marie Viallon. Pietro Bembo, De l'Etna. Presses universitaires Blaise pascal, pp.169, 2002. hal-00163714

**HAL Id: hal-00163714**

**<https://hal.science/hal-00163714>**

Submitted on 18 Jul 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*De Ætna*



Pietro Bembo

# De l'Ætna

Introduction, notes et traduction française de  
Marie Viallon



## Introduction

### *L'auteur (1470-1547)*

Pietro Bembo est un jeune patricien né sur les rives du Grand Canal, le 20 mai 1470, dans une riche famille de l'oligarchie vénitienne.

Sa mère, Elena Marcello, appartient à une illustre famille patricienne de la ville. Son père, Bernardo Bembo (1433-1519), consacre toute son énergie au bien de la Sérénissime République de Venise en assumant les magistratures du *cursus honorum* vénitien et il sacrifie sa fortune à sa collection de manuscrits et de livres (à sa mort, en 1519, son fils trouvera une situation financière très dégradée). Il appartient à ce courant proto-humaniste qui allie la bibliophilie à un goût pour la philologie et l'historiographie, pour l'hellénisme et pour l'archéologie antique<sup>1</sup>. Bernardo Bembo se révèle un excellent pédagogue pour son fils qu'il emmène —fait assez exceptionnel— dans certaines de ses missions et ambassades comme, de 1478 à 1480, à Florence où Pietro Bembo rencontre l'école des philologues florentins —même si son âge encore tendre ne lui permet pas encore d'en apprécier toute la richesse— ; en 1481-83 à Ravenne où en sa qualité de Podestat, il entreprend la restauration du tombeau de Dante ; en 1487-88, à Rome où Pietro Bembo découvre la ville antique, le foyer humaniste et la cour pontificale et, en 1489-91, à Bergame. Au moment où il rédige son *De Ætna*, Pietro Bembo n'oublie pas d'évoquer leurs voyages communs et cette tendre attention de son père pour sa formation.

Ces séjours, dans les milieux culturels les plus raffinés de l'Italie du XVe siècle, complètent une formation plus traditionnelle. D'abord, auprès d'un précepteur latiniste, Giovanni Alessandro Urticio —auquel il enverra, en mars 1492, à l'occasion de son départ pour Messine, sa première lettre familière qui nous soit parvenue—, puis à l'école de Giovanni Aurelio Augurelli (1456-1524)<sup>2</sup>, un poète latinisant, originaire de Rimini, qui le forme à la littérature antique et moderne en insistant particulièrement sur l'œuvre de Pétrarque ; c'est-à-dire qu'il l'initie à l'étude de la langue vulgaire comme possible expression poétique, à côté des langues classiques, et lui ouvre ainsi l'accès à la littérature italianisante du XVIe siècle. La formation de Pietro Bembo est complétée par la fréquentation des milieux humanistes vénitiens et, en particulier, le cercle helléniste autour de Girolamo Donato et Ermolao Barbaro, dont il fera un des protagonistes de son *De Virgilio culice et Terentii fabulis*, publié à Venise en 1530.

---

<sup>1</sup> A. Della Torre, *La prima ambasceria di Bernardo Bembo a Firenze*, in *Giornale storico di letteratura italiana*, XXXV (1900), pp. 259-333.

<sup>2</sup> Giovanni Aurelio Augurelli a connu Bernardo Bembo vers 1475 à Florence où il cherche à entrer dans le cercle médicéen. Pour ce faire, il compose des œuvres latines de circonstance et des poèmes d'amour en italien dans le plus pur style pétrarquais. De 1476 à 1485, il se rend à Padoue pour y étudier le droit et reprendre ses études de grec. A cette époque, il fréquente le palais Bembo à Venise et la villa sur le Piovego. En 1485, il est engagé comme secrétaire du Nonce à Venise, Nicolo Franco, et s'occupe de la publication de ses poèmes latins auprès d'un imprimeur véronais. Il séjourne à Trévise où il obtient un poste d'enseignement des Humanités et, en 1512, il est l'un des correcteurs des *Prose della volgar lingua* de Pietro Bembo ce qui prouve qu'il a conservé auprès de son élève sa fonction de conseiller en matière de littérature vulgaire. An 1515, il publie à Venise la *Chrysopoia*, poème en hexamètres latins sur l'alchimie.

En 1491, le jeune Pietro Bembo a déjà une petite réputation de poète latin, les preuves en sont multiples : il est nommé ainsi par son ancien professeur Augurelli dans un de ses *Carmina*, publié à Vérone, en juillet 1491 ; il est également cité dans un *pronostico* imprimé à Padoue par l'astrologue Giovanni Basilio Agostoni pour l'année 1491 ; par deux fois dans son *De Ætna*, il place dans la bouche de son père une allusion à ses propres *Carmina* sur Faune et, enfin, l'on connaît maintenant l'existence d'épigrammes en hexamètres datables de 1489<sup>3</sup>. Cette opinion est confirmée par Ange Politien qui, lors de son séjour à Venise en juin 1491, se rend chez les Bembo pour consulter un des manuscrits de la bibliothèque familiale : un très ancien codex des comédies de Térence<sup>4</sup>. Politien a, en effet, entrepris une relecture philologique de ces textes et il veut en comparer les divers états. Dans cette recherche, il reçoit l'assistance du fils de la maison et il note, en marge de son exemplaire incunable, ce jugement :

Ego Angelus Politianus contuleram codicem hunc terentianum cum venerandæ vetustatis codice, maioribus conscripto litteris, quem mihi utendum commodavit Petrus Bembo venetus patricius, Bernardi iurisconsulti et equitis filius, studiosus litterarum adulescens.

Et c'est là l'opinion d'un grand humaniste, un maître incontesté de la philologie et de la poésie italienne du XVI<sup>e</sup> siècle.

A vingt ans, le jeune patricien Pietro Bembo a devant lui un avenir tout tracé : sa position sociale, sa fortune et son éducation destinent naturellement ce fils aîné de Sénateur à la Magistrature vénitienne ; cette dernière pouvant être tout à fait compatible avec une activité littéraire ou poétique. Mais pour l'instant, Pietro Bembo est plus attiré par les études et il entend progresser dans l'amour du grec. Dans ce dessein, au début d'avril 1492, il quitte Venise, en compagnie d'un ami de sa condition, Angelo Gabrielli, et il se rend auprès du meilleur professeur de grec du moment : le byzantin Constantin Lascaris (1434-1501), réfugié depuis 1468 au monastère de San Salvatore de Messine, en Sicile, devant l'avancée des Ottomans du sultan Mehmet II qui se sont emparés de Constantinople en 1453 :

Est in Sicilia Messanæ Constantinus Lascaris, vir non modo Græcus, sed etiam Byzantinus ; quæ quidem urbs sola ex universa græcia retinere probitatem illam Atticam antiqui sermonis ... plane dicitur.<sup>5</sup>

Ils arrivent à Messine le 4 mai 1492, après être passés par Naples. Après plus d'un an de séjour sicilien entièrement consacré à l'étude, Pietro Bembo et son ami Angelo Gabrielli décident de s'accorder des vacances en allant faire l'ascension du mont Etna, tout proche. Le choix de Bembo a pu connaître trois motivations. D'une part, l'élève de Aurelio Augurelli, nourri des écrits en langue vulgaire de Pétrarque, entreprend certainement cette exploration en pensant à l'ascension du mont Ventoux par Pétrarque, racontée dans une longue lettre au père augustin Dionisio da Borgo San Sepolcro<sup>6</sup>. D'autre part, les nombreux textes grecs et latins qu'il a lus et étudiés inspirent ce voyage, riche de mémoires antiques. Enfin, l'aristotélisme padouan qui règne à Venise l'incite à ne pas se contenter des écrits et de l'expérience des autres — aussi illustres fussent-ils — mais à aller sur place pour se rendre compte directement. Il note lui-même dans son *De Ætna* :

C'est l'expérience qui enseigne et la pratique n'est pas une autorité négligeable,

<sup>3</sup> M. Pecoraro, *Per la storia dei carmi del Bembo*, Roma-Venezia, 1959.

<sup>4</sup> Ce manuscrit du Ve siècle est, de nos jours, conservé à la bibliothèque Apostolique du Vatican : cod. Vat. Lat. 3226.

<sup>5</sup> Pietro Bembo, *Opere*, Venezia, Hertzhauser, 1729, tomo IV, *Epistole familiari*, p. 153.

<sup>6</sup> Francesco Petrarca, *Lettere familiari*, IV, 1.

au moment de son récit où l'observation sur le terrain l'oblige à critiquer et réfuter une affirmation de Strabon.

Un an plus tard <sup>7</sup>, Pietro Bembo et Angelo Gabrielli rentrent à Venise. Leur séjour linguistique est-il parvenu à son terme normal et prévu ? Les bruits de bottes et d'armes qui résonnent dans la péninsule italienne sont-ils assez alarmants pour hâter le retour des deux jeunes gens ? Au début de son dialogue, Pietro Bembo met dans la bouche de son père des propos inquiets qu'il a pu tirer de la réalité :

Mais je suis content que tu sois rentré de Sicile car, s'il devait arriver quelque chose, je préfère que tu sois ici avec nous tous, plutôt que là-bas où tu ne connais personne.

Après leur retour à Venise, les deux amis suivent les cours de l'université de Padoue, parcours obligé de tout patricien vénitien lettré, pour s'y consacrer essentiellement à la philosophie. C'est certainement de cette période universitaire que date le début de la rédaction de la première œuvre en langue vulgaire : les *Asolains* <sup>8</sup> qui sont toutefois terminés à Ferrare. En effet, Bernardo Bembo assume alors la charge d'ambassadeur de Venise auprès de la cour ducale et Pietro va rejoindre son père, vers la fin de l'année 1497, pour profiter du ferment culturel de la somptueuse cour du duc Hercule Ier d'Este et des cours de philosophie de l'aristotélicien Leonicensino. La tradition lui accorde des relations amoureuses avec Lucrece Borgia, épouse du duc Alphonse d'Este. En 1502, la rédaction des *Asolains* est arrivée à son terme et, après une phase de correction en 1503-04, ils sont publiés en mars 1505, par Alde Manuce, à Venise.

Cet ouvrage participe de la querelle de la langue —c'est-à-dire de ce vaste débat qui partage les milieux intellectuels italiens entre la primauté établie du latin et la force montante des langues vulgaires— puisque Bembo y affirme son choix de la langue de Boccace et de Pétrarque pour fonder une littérature vulgaire qui récupère les éléments formels et rhétoriques des classiques latins. Cette option en faveur de la langue toscane met le Vénitien en porte-à-faux avec son milieu culturel naturel ; d'autant plus qu'il ne s'est toujours pas consacré au bien de la Sérénissime République et qu'il apparaît politiquement comme un " mauvais Vénitien ", comme négligent des *publicæ curæ*. C'est pourquoi, dès l'année 1506, il décide de quitter sa ville et de chercher refuge à la cour de Guidobaldo da Montefeltro, duc d'Urbin, telle que l'a décrite le *Courtisan* de Baldassare Castiglione. C'est là qu'il rédige le premier jet de son *De Virgilio Culice et Terentii fabulis*, dialogue latin qui ne sera imprimé qu'en 1530 ; et c'est là qu'il écrit son *De Urbini ducis*, autre dialogue latin au thème évident. Ce retour à la pratique du latin cicéronien répond à un choix de Pietro Bembo qui, malgré l'absence de vocation religieuse, espère bien entrer dans les cadres de l'Église Romaine et jouir de bénéfices, voire d'une charge épiscopale ou cardinalice. Bembo quitte alors Urbin pour Rome afin d'être en rapport étroit avec la Cour pontificale qui reste encore le meilleur mécène dans la péninsule italienne, rémunérant le travail des humanistes professionnels par l'attribution de biens ecclésiastiques avec charge d'âmes.

En 1513, à la mort de Jules II, Léon X Médicis est élu pape et Pietro Bembo trouve son premier emploi qui récompense alors l'humaniste et le virtuose de la langue latine. Il est nommé, en même temps que Jacques Sadolet, Secrétaire aux Brefs du pape Léon X Médicis pour mettre sa plume et son talent de latiniste au service de Dieu. Il avait évité les responsabilités politiques à Venise pour se consacrer à une carrière

<sup>7</sup> La critique a coutume de dater le retour de Pietro Bembo et Angelo Gabrielli du 25 novembre 1494, date inscrite sur le manuscrit de la Grammaire de Lascaris pour indiquer le jour de la remise à Alde Manuce.

<sup>8</sup> *Gli Asolani* sont, comme le *De Ætna*, un dialogue cicéronien situé à Asolo, dans une villa de la Terreferme appartenant à la reine de Chypre, Catherine Corner. Là, suivant le modèle de Boccace, une joyeuse compagnie de trois jeunes hommes et de trois jeunes femmes constituent une cour d'amour et discutent, pendant trois jours, sur le thème de l'amour. Le dialogue est entrecoupé de poésies en langue vulgaire sur le même thème.



d'homme de lettres et d'homme de cour, mais il se retrouve instrumentalisé par la politique pontificale et médicéenne.

Dans le contexte politique international qui fait de l'Italie le lieu et l'enjeu des conflits entre la France et l'Espagne, dans le contexte religieux international de montée des doctrines réformées, la question de la langue n'a plus du tout le même sens. Bembo se rend compte que désormais le dilemme ne se pose plus entre latin et langues vulgaires italiennes mais entre latin et langues étrangères. L'Italie, selon Bembo, doit placer toutes ses forces dans la défense de l'humanisme latin et c'est là la source de la polémique autour du *De imitatione* qui l'oppose en 1512-13 à Giovanni Francesco Pico, neveu du glorieux Pic de la Mirandole. Toutefois, Pietro Bembo n'est pas encore parvenu à résoudre complètement l'ambiguïté de sa position. Pour la poésie lyrique, les épigrammes et le théâtre, le latin de Cicéron et de Virgile lui semble s'affirmer comme le comble de la perfection et, dans le même temps, la langue vulgaire s'impose et gagne toujours plus de place dans la vie littéraire.

Pietro Bembo est très pris par ses activités ecclésiastiques, mais les honneurs de l'épiscopat ou du cardinalat tardent à venir, ce qui engendre chez lui une certaine lassitude et une grande déception. Dans le même temps, en 1519, son père meurt en laissant une situation financière catastrophique qui pose de sérieuses interrogations sur son avenir matériel. Enfin, âgé de cinquante ans, Pietro Bembo lui-même connaît les premières attaques de la fatigue et de la maladie qui l'empêche de poursuivre son activité littéraire. Tous ces événements s'ajoutent pour inciter Bembo à se retirer, dès 1521, dans cette villa padouane de Nona où il avait situé son dialogue *De Ætna*. Il vit *more uxorio*, maritalement, avec Morosina, une femme qu'il a vraisemblablement connue à Rome et qui sera la mère de ses trois enfants Lucilio (né en 1523 et mort en 1532), Torquato (né en 1525) et Elena (née en 1528).

Désormais, il se consacre entièrement à ses chères études même si quelques voyages à Venise, à Rome ou à Bologne interrompent sa retraite. Ainsi, de novembre 1524 à mars 1525, il va saluer le pape Clément VII Médicis à Rome pour le féliciter de son élection en novembre 1523 et lui apporte la dédicace de ses *Prose della volgar lingua* qui vont paraître en septembre de l'année suivante. Il y affirme haut et clair son choix de la langue vulgaire comme langue littéraire dans un contexte culturel où la langue latine reste encore très vive. Entre décembre 1529 et janvier 1530, il se rend à Bologne pour assister au couronnement de l'empereur Charles Quint.

L'admiration de Bembo pour Pétrarque prend tout son relief en mars 1530, lorsqu'il publie ses *Rime*. On peut considérer qu'il s'agit-là de la date de naissance du pétrarquisme italien du XVI<sup>e</sup> siècle.

Si l'Église Romaine n'avait pas su honorer Bembo à sa juste valeur pour le prix de tous les *Brefs* qu'il avait rédigé pour le pape Léon X, la République de Venise ne se montre pas rancunière car elle lui offre la charge très honorable d'historiographe officiel de la République. En effet, à la suite de son ami Andrea Navagero disparu prématurément sans n'avoir rien écrit, Pietro Bembo est chargé de rédiger, en latin, l'*Histoire de Venise* depuis 1487, date à laquelle s'était arrêté Sabellico, l'historiographe précédent. Cet honneur et cette lourde responsabilité lui sont accordés pour rendre hommage à sa position d'humaniste et à son style latin jugé élégant et pour, d'une certaine façon, lui offrir l'occasion d'effacer ses manquements à ses devoirs de patricien vénitien envers sa Patrie.

En 1534, le pape Paul III Farnèse est élu au trône de saint Pierre et il doit affronter les difficultés de l'Église Romaine face à la montée des doctrines de la Réforme, tant en Italie qu'à l'étranger. L'ambition toujours vive de Bembo pour un siège épiscopal ou/et pour la pourpre cardinalice, l'incite à dédier au nouveau souverain pontife son recueil des *Brefs* latins qu'il a rédigé pour Léon X, paru dès juin 1535, à Venise, chez Giovanni Padovano & Venturino Ruffinelli. La manœuvre est habile mais elle ne porte pas encore de fruits.

Le 6 août 1535, la mort de sa compagne, la Morosina, le laisse bien seul, mais inspire quelques sonnets où Pietro Bembo retrouve les accents de Pétrarque. La villa de Nona est alors, pour les étudiants de l'université de Padoue, un refuge, un lieu où la nouvelle génération vient chercher conseil auprès du vieux maître.

Finalement, en mars 1539, les espoirs de Bembo se concrétisent et il est nommé cardinal. Cette nomination va à l'encontre de *l'air du temps*. En effet, alors que la doctrine réformée pèse de plus en plus lourdement sur les consciences et les usages de l'Eglise Romaine, Pietro Bembo n'apparaît pas comme le prélat idéal de ces temps de rigueur. Il offre même l'image-type de l'homme d'Eglise critiqué par tous : l'ecclésiastique (non-ordonné) à la vocation religieuse bien tiède, l'ignorant total de la théologie et des usages de l'Eglise, le détenteur de bénéfices dont il ne prend pas trop cure, l'homme aux mœurs plus laïques qu'ecclésiastiques, le poète de l'amour profane plutôt que de l'Amour divin. Et pourtant, il est élu. Dès le mois d'octobre 1539, il se rend à Rome où il reçoit les Ordres au moment de Noël et, le 29 juillet 1541, il est nommé évêque de Gubbio. Dès lors, il décide de s'installer à Rome où il fait transférer ses collections d'art et sa bibliothèque.

Après un ultime séjour à Venise pour assister au mariage de sa fille Elena avec un patricien, Pietro Gradenigo, Bembo va s'établir dans son diocèse de Gubbio, en novembre 1543. Mais, le 18 février 1544, il est transféré au siège épiscopal de Bergame (d'un revenu nettement supérieur) où il ne se rendra jamais, laissant le gouvernement de ce diocèse à un procureur, le vénitien Vettor Soranzo, et il revient à Rome.

Il meurt à Rome le 18 janvier 1547.

### *L'œuvre*

Le texte que nous propose Pietro Bembo campe une situation intimiste et familiale, un huis clos serein dans une bulle de chaleur estivale et écrasante, et dans un écrin de verdure. Ce cadre bucolique pour souligner à l'intention des lecteurs vénitiens que la Vénétie peut soutenir la comparaison avec la Sicile : si cette dernière offre un prodige de violence brutale, Venise propose un miracle de puissance tranquille.

C'est un dialogue entre Bernardo Bembo et son fils, dialogue empreint de tendresse réciproque lorsque le fils se préoccupe de l'excessive fraîcheur de l'ombre où son père est assis, ou lorsque le père remarque la pâleur du fils à son retour de voyage. Cet amour est fondé sur une vive admiration et une ardente reconnaissance du fils pour ce père qui l'a éduqué avec soins (allusion aux voyages communs, évocation à Taormine de la passion paternelle pour les Anciens), pour ce père qui n'a rien épargné pour lui et pour son frère Carlo, pour ce père intelligent qui disparaît théâtralement, à la fin du récit, en s'enfermant dans sa bibliothèque.

Évidemment inspiré par la redécouverte de l'œuvre de Pline l'Ancien, Bembo manifeste en rédigeant ce dialogue, des intentions scientifiques et didactiques. Les premières expliquent son refus de souscrire, comme Lucrèce et comme Caius Lucilius, aux interprétations fabuleuses, aux mythes, légendes et invraisemblances des Cyclopes forgerons, des Géants et de Typhœus, qui vivent autour de l'Étna. On peut d'ailleurs remarquer qu'il a épargné à ses lecteurs l'épisode de piété filiale des deux frères de Catane qui, pendant une éruption, ont consacré toute leur énergie à sauver leurs vieux parents sur leurs dos alors que le reste de la population emballait ses richesses matérielles (épisode raconté par Strabon, Pausanias, Sénèque, Valère Maxime, Martial et Claudien). Dans un dialogue fructueux avec son père (dont il souligne d'entrée de jeu le rôle de pédagogue qu'il a joué pour lui), Pietro Bembo cherche les explications scientifiques qui doivent éclairer son lecteur sur la structure du volcan, sur les vents qui

l'agitent et sur le feu. Ce dernier point est très directement inspiré des concepts stoïciens transmis par Héraclite et Sénèque.

Quant aux secondes, elles apparaissent dans son souci de ne pas perdre le fil de sa narration et de nous proposer son plan :

- avant d'en parler, il faut que je te donne quelques informations sur la nature de l'île et de la montagne,<sup>9</sup>
- je vais te raconter tout notre voyage dans l'ordre où il s'est déroulé,<sup>10</sup>
- Mais intéressons-nous plutôt à l'Étna par lequel notre dialogue a commencé,<sup>11</sup>
- le moment est venu de parler du feu,<sup>12</sup>
- Mais d'où viennent les roches, les pierres ponceuses et tout ce matériau éruptif que le volcan vomit ?<sup>13</sup>

mais, en fait, le dialogue se réduit vite à un simple récit de voyage constellé de citations littéraires et le but scientifique n'est pas atteint puisque les explications du père ne répondent pas aux constatations et aux questions du fils.

Les passages les plus vivants sont, en fait, les descriptions personnelles de Bembo, quand il ne se sent pas obligé de nous servir une explication antique ou de disserter sur une théorie plus ou moins comprise.

### *L'histoire du texte*

Deux ans après son retour de Sicile, Pietro Bembo a rédigé, en latin, le récit dialogué de son ascension. Faut-il prendre pour argent comptant la fiction d'une rédaction destinée à soulager les voyageurs de la répétition lassante de leurs exploits ?

Son texte est publié par Alde Manuce, cet imprimeur romain qui est venu s'installer à Venise pour travailler sur les éditions en grec et dont la première publication est, en date "du dernier jour de février 1494" [i.e. 1495], la grammaire grecque de Constantin Lascaris<sup>14</sup>, une des premières grammaires grecques, *Erotemata*, écrite en 1467 et éditée une première fois à Milan avec des caractères gravés par un certain Demetrios. Alde a joint à cette édition de la grammaire de Lascaris deux préfaces adressées aux hommes d'étude. Dans la première, à la page 64, il déclare son édition préférable à la précédente et informe son lecteur qu'il publie cette édition sur un exemplaire corrigé de la main de Lascaris en plus de cent cinquante endroits, exemplaire que les deux jeunes patriciens, Pietro Bembo et Angelo Gabrielli, lui ont rapporté de Sicile.

La première édition du *De Ætna* de Pietro Bembo est datée de février 1495, selon le calendrier vénitien, c'est-à-dire 1496 et ce texte paraît seul, malgré sa brièveté. Pour l'imprimer, Aldo Manuzio a fait fondre des caractères nouveaux que la typographie européenne utilise encore de nos jours, sous le nom de police "bembo". Puis c'est Giovanni Antonio Sabio qui fera paraître en 1530, toujours à Venise, du vivant même de Pietro Bembo, un ensemble de ses dialogues latins : le *De Ætna*, le *De Virgilio Culice et Terentii fabulis*, le *De Urbinis ducibus* et le *De imitatione*.

<sup>9</sup> P. ... : *Ante quam illo veniam, ut aliqua te prædoceam deque insulæ deque montis natura.*

<sup>10</sup> P. ... : ... *iter tibi nostrum omne ordine ipso quo factum est recensebo.*

<sup>11</sup> P. ... : *Sed ad Ætnam potius, de qua sermo haberi cæptus est, properemus.*

<sup>12</sup> P. ... : *ut iam de ignibus loqueremur.*

<sup>13</sup> P. ... : *Unde autem saxa et pumices et eiectiona illa quæ vomit ?*

<sup>14</sup> Le manuscrit corrigé de la main de Lascaris est resté dans la bibliothèque de Pietro Bembo puis Torquato Bembo, fils naturel de notre auteur, a vendu le fonds de son père à Fulvio Orsini, bibliophile romain, qui a cédé finalement sa bibliothèque à la Bibliothèque Apostolique Vaticane. Il fait maintenant partie du fonds grec (cod. Vat. Gr. 1401).

Deux années plus tard, à Lyon, Sébastien Gryphe propose le texte de Bembo accompagné du poème de 186 pages de Cornelius Severus sur le même thème : *Ætna, & quæ supersunt fragmenta*. La brève composition de jeunesse de Pietro Bembo est oubliée jusqu'en 1703 quand elle paraîtra de nouveau, à Amsterdam, chez Henrich Schelte, à la suite du même texte de Cornelius Severus et illustrée d'une gravure chalcographique signée de J. Lanis.

Dans son introduction aux Œuvres complètes de Bembo, parues à Venise, chez Francesco Hertzhauser, en 1729 (ouvrage en quatre volumes in folio qui contient dans l'ordre : *Dell'Istoria veneta, Della volgar lingua, Gli Asolani*, les *Rime*, les *Lettere* officielles puis familières puis latines, *De Ætna, De imitatione*), l'éditeur du texte porte ce jugement sur le premier écrit de Bembo :

Hoc opus ut pote immaturum et juventute.

Aux XIXe et XXe siècles, les œuvres latines de Bembo ne sont plus à la mode et ne connaissent plus qu'une diffusion parcellaire. Il faut attendre 1969 pour que Martino Mardersteig entreprenne une nouvelle édition, publiée en caractère "griffo", à Vérone par l'Officina Bodoni avec une traduction italienne, une anglaise et une allemande. En 1992, c'est la maison d'édition Sellerio de Palerme qui publie le texte de Bembo selon l'édition aldine, avec une traduction italienne de Vittorio Enzo Alfieri ; ce texte sert d'introduction à un somptueux volume d'iconographie sur l'Etna.

La critique moderne sur ce petit écrit de jeunesse est aussi très limitée : on compte, en 1934, l'article de M. Naselli sur *L'eruzione etnae descritta dal Bembo* parue discrètement dans *l'Archivio storico per la Sicilia orientale*<sup>15</sup>, et la contribution de C. F. Buehler sur l'histoire du texte<sup>16</sup> publiée aux Etats-Unis.

La toute récente exposition qui s'est tenue à Catane, de mars à juillet 1997, sous le titre : *Etna, mito d'Europa*, a été l'occasion de la publication d'un gros catalogue (Catania, Maimone, 1997) où l'ouvrage de Pietro Bembo est cité avec ce rapide commentaire :

Il faut remarquer que, dans ce dialogue, l'auteur apparaît particulièrement attentif aux descriptions littéraires antiques de l'Etna alors que son interlocuteur, son père Bernardo, se montre très désireux de trouver des explications aux phénomènes volcaniques sans recourir au surnaturel.<sup>17</sup>

<sup>15</sup> M. Naselli, *L'eruzione etnae descritta dal Bembo* in *Archivio storico per la Sicilia orientale*, XXX (1934), pp. 116-123.

<sup>16</sup> C. F. Buehler, *Manuscript corrections in the Aldine edition of Bembo's De Ætna*, in *Papers of the Bibliographical Society of America*, XLV (1951), pp. 136-142.

<sup>17</sup> Giovanni Salmieri, *L'Etna del viaggio e della scienza*, in *Etna, mito d'Europa*, Catania, Maimone, 1997, p. 135. Va notato che, se nel dialogo l'autore risulta particolarmente attento alle descrizioni dell'Etna nelle letterature classiche, suo padre Bernardo, —l'interlocutore— appare invece quale un sostenitore dell'esigenza di trovare una spiegazione dei fenomeni vulcanici senza ricorrere al soprannaturale.



## Pré-textes

Il semble difficile de faire l'économie des citations des textes grecs et latins qui ont présenté et étudié le mont Etna dans l'Antiquité. Ces textes constituent le socle auquel s'ancre toute la *volcanologie* de la Renaissance et celle de Pietro Bembo en particulier.

Dans son récit, Bembo nomme explicitement Ovide, Pline, Empédocle, Théocrite, Homère, Hésiode, Pindare, Virgile, Horace et son précepteur Aurelio Augurelli, mais il ne cite que Ovide, Homère, Hésiode, Virgile, Théocrite, Horace et son précepteur. Toutefois, il est évident qu'il a connu le *Poème sur l'Etna* et les écrits de Lucrèce et de Sénèque. En effet, les explications des phénomènes volcaniques qu'il place dans la bouche de son père sont directement inspirées de ces textes qui appartiennent au bagage culturel élémentaire d'un jeune homme du XVI<sup>e</sup> siècle qui se pique d'écrire de la poésie latine et d'étudier la philosophie classique.

Dans ce chapitre, les textes grecs et latins sont cités dans l'ordre chronologique de leurs auteurs, avec leurs traductions françaises mais sans commentaires ni notes. Ce n'est que dans l'ultime chapitre consacré à la traduction française du *De Ætna* que ces textes seront mis en résonance avec celui de Bembo.

Le très long texte de Cornelius Severus, *Ætna & quæ supersunt fragmenta*, n'a pas été cité car aucune ligne ne mérite d'être retranchée et, dans le même temps, il est beaucoup trop abondant (186 pages en format in-8°). Il mériterait une publication à lui seul.

**ESCHYLE** (525-456 av. J.C.)  
*Prométhée enchaîné*, vv. 350-372

ωμοι εφρειπιδων, αχθο ουφκ ευφρατωγκαλον.  
τον γηγενη τε Κιλικιδων οιφκητωτορα  
αντρων ιδων ωκτιρα, δαπιον τεραζ,  
εκατογκαπρανον προζ βιαν χειρουμενον,  
Τυφωνα θουρον. παεσι δ αντεστη θεοιεζ,

σμερδνιαεσι γαμφηλαισι συριζων φοβον,  
εξ ομματων δ ηστραπτε γοργωπον σελαζ,  
ωζ την Διοζ τυραννιδ εκπερσων βια.  
'αλλ' ηλθεν αυτω Ζηνοζ αγρυπνον βελοζ,  
καταιβαπτηζ κεραυνοζ εκπνεων φλογα,

δζ αυτον εξεπληξε τεν υψηγορων  
κομπασματων φρεναζ γαρ ειζ αυταζ τυπειζ  
εφεψαλωθη καζεβροντηθη σθενοζ.  
και νυν αχρειον και παραηορον δεμαζ  
κειται στενωπου πλησιον θαλασσιου

ιπουμενοζ ριζαισιν Αιτναιαιζ υπο,  
 κορυφαιζ δ' εν ακραιζ ημενοζ μυδροκτυπει  
 Ηφαιστοζ, ενθεν εκραγησονται ποτε  
 ποταμοι πυροζ δαπτοντεζ αγριαιζ γναθοιζ  
 της καλλικαρπου Σικελιαζ λευρουζ γυαζ

τοιονδε Τυφωζ εξαναζεσει χολον  
 θερμοιζ απληοτου βελεσι πυρπνοου ζαληζ,  
 καιπερ κεραυνω Ζηνοζ ηνθρακωμενοζ .

Traduction française d'Emile Chambry, Paris, Garnier, 1946, p. 235.

Je n'ai pu voir non plus sans pitié, le fils de la Terre, l'habitant des grottes siciliennes, le terrible géant à cent têtes, l'impétueux Typhon, dompté par la force. Il s'était dressé contre tous les dieux, sifflant l'effroi de ses terribles mâchoires ; de ses yeux jaillissaient des éclairs aux lueurs terrifiantes, annonçant qu'il allait renverser par la force l'empire de Zeus. Mais Zeus lança sur lui son trait vigilant, la foudre qui descend en soufflant la flamme, et le fit choir de ses hautaines fanfaronnades. Atteint en plein cœur, et le corps en flammes, il vit sa force anéantie par la foudre. Et maintenant, son corps inerte est étendu près d'un bras de mer, comprimé par les racines de l'Étna, tandis qu'Héphaïstos forge son fer brûlant sur les cimes où il est établi. C'est de là que jailliront un jour des fleuves de feu, qui de leurs dents sauvages dévoreront les vastes plaines de la féconde Sicile. C'est ainsi que Typhon exhalera sa colère, en lançant ses traits brûlants au milieu d'une insatiable tempête de feu, tout calciné qu'il est par la foudre de Zeus.

**PINDARE** (518-438 a. JC)

*Odes pythiques*, I, vv. 20-28

Pour Hiéron d'Étna vainqueur à la course en chars

νιφοεσσ' Αιτνα, πανετεζ  
 χιονοζ οξειαζ τιθηνα'

ταζ ερευγονται μεν απλα  
 του πυροζ αγνοταται  
 εκ μυχων παγαι' ποταμοι δ' αμεραισιν  
 μεν προχεοντι ροον καπνου  
 αιθων' αλλ' εν ορφναισιν πετραζ  
 φοινισσα κυλινδομενα φλοξ εζ βαθει  
 αν φερει ποντου πλακα συν παταγω.

Κεινο δ' Αφαιστοιο κρουνουζ ερπετον  
 δεινοτατουζ αναπεμπει' τεραζ μεν  
 θαυμασιον προσιδεσθαι,  
 θαυμα δε' και παρεοντων ακουσαι,

Traduction française d'une Société d'hellénistes, Paris, Hachette, 1875.

L'Etna au blanc sommet, cette colonne du ciel, cet éternel nourricier de frimas et de neiges, l'écrase de son poids ; l'Etna, qui du fond de ses cavernes vomit les ondes pures d'un feu dévorant : le jour, les torrents que son sein renferme exhalent de noirs tourbillons de fumée ; mais la nuit, un fleuve rouge de flammes roule vers les profondeurs de la plaine liquide les rocs retentissants. Le monstre lance à flots vers les cieus les feux terribles de Vulcain : prodiges affreux à voir ! affreux à entendre de ceux qui ont vu comme il est enchaîné entre les sombres cimes et les pieds de l'Etna, étendu sur une couche qui lui meurtrit et lui déchire le flanc. Puissé-je, puisse-je te plaire, grand Jupiter, toi qui règnes sur cette montagne, front sourcilleux d'une terre féconde ; un illustre héros a donné le glorieux nom d'Etna à une cité voisine élevée par ses mains, et dans l'enceinte de Pytho la voix du héraut a proclamé Etna en annonçant la victoire d'Hiéron à la course des chars.

**THUCYDIDE** (460-404 av. J.C.)

*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, III, 116, 1-3

Ερρυπη δε περι αυτο το εαρ τουτο ο ρυαξ του πυροζ εκ της Αιτηης, ωσπερ και προτερον, και γην τινα εφθειρε των Καταναίων, οι υπο τη Αιτηη τω ορει οικουσιν, οπερ μεγιστον εστιν οροζ εν τη Σικελια. λεγεται δε πεντηκοστω ετει ρυηται τουτο μετα τω προτερον ρευμα, το δε ξυμπαν τριζ γεγενησθαι το ρευμα αφ ου Σικελια υπο Ελληνων οικειται. ταυτα μεν κατα τον χειμωνα τουτον εγενετο, και εκτον ετοζ τω πολεμω ετελευτα τωδε ον Θουκυδιωδηζ ξυνεγραψεν.

Traduction française de Raymond Weil, Paris, *Les Belles Lettres*, 1967, p. 83.

C'est justement à l'approche de ce printemps que la lave enflammée coula de l'Etna, comme cela s'était déjà produit ; elle ravagea des terres de Catane, ville située au pied du mont Etna, qui est la plus haute montagne de Sicile. On dit que cette éruption eut lieu la cinquième année après la précédente, et qu'il y en eut trois en tout depuis que les Grecs habitent la Sicile [i.e. éruptions de 457 à 425 avant J.C.]. Voilà ce qui arriva durant cet hiver ; avec lui finissait la sixième année de cette guerre racontée par Thucydide.

**STRABON** (58-21/25 a. JC)

*Géographie*, VI, 2-3

υθηπεωρκειται Δ δε; μαωλιστα τηε∇ Καταωνη∇ ηθ Αι[τηη και; τωεν περι; του;∇ 6,2,3,45 κρατηερα∇ παθωεν πλειεστον κοινωνειε: και; γα;ρ οιθ ρθυωαΔκε∇ ει φ∇ τη;∇ Καταναιωαν εφγγυταωτω καταφεωρονται, και; τα; Δ περι; του;∇ ευφσ εβειε∇ εφκειε τεθρυωληται το;∇ □Αμφιωνομον Δ και; το;∇ □Αναπιωαν, οι} του ;∇ γονεωα∇ εφπι; τωεν ω[μων αφραωΔμενοι διεωσωσαν εφπιφερομεωνου του ε κακουε. ο{ταν δ□, οθ 6,2,3,50 Ποσειδωνωιοωσ+ φησι+, γιωνηται τα; περι; το; ο[ρο∇, κατατεΔφρουεται πολλωε/ βαωθει τα; Καταναιωων χωριωα: ηθ με;∇ ου.:∇ Δ σποδο;∇ λυπηωσασα προ;∇ καιρο;∇ ευφεργετειε τη;∇ χωωραν Δ χροωνοι∇ υ{στερον: ευφαωμπελον γα;ρ παρεωχεται και; χρηΔστοωκαρπον, τηε∇ α[λληη∇ ουφχ οθμοιωω∇ ου[ση∇ ευφοιωνωου: ταω∇ 6,2,3,55 τε ρθιωζα∇, α}σ+ εφκφεωρει τα; κατατεφρωθεωντα χωριωα, παιωΔν



ειν εφπι; τοσουετον τα; προωβραταω φασιν ω{στε πνιωγεσθαι: Δ διοωπερ εφκ τ  
 ωεν ω[των αφφαιρουεσιν αι|μα δι□ ηθμερωεν τετΔταωρων η] πεωντε, καθαωπ  
 ερ τουετο και; κατα; τη;ν □Ερυωθειαν Δ συμβαινον ειφρηωκαμεν. οθ δε; ρθυ  
 ωαξ ειφ∇ πηεξιν μεταβαωλλων 6,2,3,60  
 αφπολιθιοε τη;ν εφπιφωωνειαν τηε∇ γηε∇ εφφ□ ιθκανο;ν βαωθο∇, Δ ω{στε λα  
 τομιωα∇ ει.:ναι χρειωαν τοιε∇ αφνακαλυωψαι βουλομεωΔνοι∇ τη;ν εφξ αφ  
 ρχηε∇ εφπιφωωνειαν. τακειωση∇ γα;ρ εφν τοιε∇ Δ κρατηερσι τηε∇ πεωτρα∇,  
 ει.:τ□ αφναβληθειωση∇, το; υθπερχυ Δθε;ν τηε∇ κορυφηε∇ υθγρο;ν πηλοω∇  
 εφστι μεωλα∇ ρθεωων κατα;  
 6,2,3,65 τηε∇ οφρεινηε∇: ει.:τα πηεξιν λαβω;ν γιωνεται λιωθο∇ μυλιωα∇ Δ τ  
 η;ν αυφτη;ν φυλαωωτων χροωαν η}ν ρθεωων ει.:χε. και; ηθ σποΔδο;∇ δε; και  
 ομεωωνων τωεν λιωθων ωθ∇ αφπο; τωεν ξυωλων γιωνεΔται: καθαωπερ ου.:ν τ  
 ο; πηωγανον τηε/ ξυλιωνη/ σποδωε/ τρεωΔφεται, τοιουετον ε[χειν τι οιφκειωω  
 μα προ;∇ τη;ν α[μπελον 6,2,3,70 ειφκο;∇ τη;ν Αιφτναιωων σποδοων.

Traduction française de François Lasserre, Paris, *Les Belles Lettres*, 1967, tome III, p. 156.

L'Étna domine surtout Catane, et cette ville est celle qui a le plus à souffrir de l'activité des cratères. En effet, les coulées de lave qui descendent jusqu'au territoire de Catane passent tout près d'elle. C'est là qu'Amphinomos et Anapias accomplirent cet acte de piété filiale si souvent raconté, quand ils prirent leurs parents sur leurs épaules et les sauvèrent du fléau qui déjà s'abattait sur eux. Aux dires de Posidonius, chaque fois que la montagne est en action, les champs des Cataniens disparaissent sous une épaisse couche de cendre, mais si la cendre volcanique cause momentanément des dégâts, elle exerce ensuite, avec le temps, une influence bénéfique pour tout le pays. Amendé par elle, en effet, le sol produit des récoltes très supérieures et un excellent raisin, qui n'a pas son pareil dans les autres terres à vignobles. Les racines qui poussent dans les terrains soumis à l'action de la cendre engraisent à tel point les moutons qu'ils risquent l'étouffement. C'est pourquoi on les saigne à l'oreille tous les trois ou quatre jours, comme nous avons dit que cela se pratique sur l'île d'Erythéia. La lave, il est vrai, transforme en se figeant la surface du sol en une carapace de pierre très épaisse, si bien qu'il faut tailler dedans comme dans une carrière, si l'on veut découvrir à nouveau le terrain primitif. En effet, la roche liquéfiée dans les cratères du volcan et projetée en l'air déborde au-dessus du sommet et se répand sur les flancs de la montagne sous forme de coulées d'une boue humide et noire. Puis elle se solidifie et se transforme en pierre meulière, tout en gardant la couleur qu'elle avait à l'état liquide. Mais en brûlant ainsi, la roche produit de la cendre, comme le bois, et de même qu'une plante telle que la rue se nourrit de cendre de bois, de même la cendre de l'Étna a la propriété de nourrir la vigne.

### CICERON (106-43 av. J.C.)

#### *De Natura Deorum*, lib. II, cap. XXXVIII

Nos autem tenebras cogitemus tantas, quantæ quondam eruptione Ætnæorum ignium finitimas regiones obscuravisse dicuntur, ut per biduum nemo hominem homo agnosceret : cum autem tertio die sol illuxisset, tum ut revixisset sibi viderentur.

Traduction française de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1864, tome quatrième, p. 129.

Figurons-nous pareillement d'épaisses ténèbres, semblables à celles dont le mont Etna, par l'éruption de ses flammes, couvrit tellement ses environs, que l'on fut deux jours, dit-on, sans pouvoir se connaître; et que le troisième jour, le soleil ayant reparu, on se croyait ressuscité.

*Actio in C. Verrem sec.*, Lib. IV, § XLVIII, 106

Vetus est hæc opinio, iudices, quæ constat ex antiquissimis Græcorum litteris ac monumentis, insulam Siciliam totam esse Cereri et Liberæ consecratam. Hoc cum ceteræ gentes sic arbitrantur, tum ipsis Sicilis ita persuasum est ut in animis eorum insitum atque innatum esse videatur. Nam et natas esse has in iis locis deas et fruges in ea terra primum repertas esse arbitrantur et raptam esse Liberam, quam eadem Proserpinam vocant, ex Hennensium nemore, qui locus, quod in media est insula situs, umbilicus Siciliæ nominatur. Quam cum investigare et conquirere Ceres vellet, dicitur inflammasse taedas iis ignibus qui ex Ætnæ vertice erumpunt. Quas sibi cum ipsa præferret, orbem omnem peragrasset terrarum.

Traduction française de Gaston Rabaud, Paris, *Les Belles Lettres*, 1944, tome V, p. 69.

Voici, juges, une vieille tradition qui est établie sur les écrits et les souvenirs les plus anciens des Grecs : c'est que l'île de Sicile a été consacrée tout entière à Cérès et à Libera. Voilà ce que croient tous les autres peuples; mais les Siciliens surtout en sont si bien persuadés que cette idée semble spontanée et innée dans leurs esprits; car ils croient que ces déesses sont nées en ce pays, que les céréales ont été découvertes pour la première fois sur ce sol, et que l'enlèvement de Libera, qu'ils appellent Proserpine, eut lieu dans le bois d'Enna, nommé le nombril de la Sicile, parce qu'il est situé au milieu de l'île Cérès, voulant suivre sa fille à la trace et aller la reprendre, alluma, dit-on, des torches aux flammes qui s'élançant de la cime de l'Étna; en les portant devant elle, elle parcourut l'univers entier.

**LUCRECE** (98-35 a. JC)*De natura rerum*, VI, 639-654 & 665-702

Nunc ratio quæ sit, per fauces montis ut Ætnæ  
 expirent ignes interdum turbune tanto,  
 expedia : neque enim mediocri clade coorta  
 flammæ tempestas, Siculum dominata per agros,  
 finitimis ad se convertit gentibus ora,  
 fumida cum cœli scintillare omnia templa  
 cernentes pavida complebant pectora cura,  
 quid moliretur rerum natura novarum.

Hisce tibi in rebus late'st alteque videndum,  
 Et longe cunctas in partes dispiciendum,  
 Ut reminiscaris summam rerum esse profundam,  
 Et videas cœlum summai totius unum  
 Quam sit parvula pars et quam multesima constet,  
 Nec tota pars homo terrai quota totius unus.  
 Quod bene propositum si plane contueare  
 Ac videas plane, mirari multa relinquo.

.../...

Sic igitur toti cœlo terræque putandum est  
 Ex infinito satis omnia suppeditare,  
 Unde repente queat tellus concussa moveri,  
 Perque mare ac terras rapidus percurrere turbo,  
 Ignis abundare Ætnæus, flammescere cœlum.  
 Id quoque enim fit, et ardescunt cœlestia templa,  
 Et tempestates pluviae graviore coortu  
 Sunt, ubi forte ita se tetulerunt semina aquarum.

At nimis est ingens incendi turbidus ardor.  
 Scilicet et fluvius quivis est maximus ei,  
 Qui non ante aliquem majorem vidit, et ingens  
 Arbor homoque videtur, et omnia de genere omni,  
 Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit.  
 Cum tamen omnia cum cœlo, terraque, marique,  
 Nil sint ad summam summai totius omnem.

Nunc tamen illa modis quibus inritata repente

flamma foras uastis Ætnæ fornacibus efflet,  
 expediam. Primum totius subcaua montis  
 est natura, fere silicum suffulta cauernis.  
 Omnibus est porro in speluncis uentus et ær.  
 Ventus enim fit, ubi est agitando percitus ær.  
 Hic ubi percaluit calefecitque omnia circum  
 saxa furens, qua contingit, terramque, et ab ollis  
 excussit calidum flammis uelocibus ignem,  
 tollit se ac rectis ita faucibus eicit alte.  
 Fert itaque ardorem longe longeque fauillam,  
 differt, et crassa, uoluit caligine fumum,  
 extruditque simul mirando pondera saxa;  
 ne dubites quin hæc animai turbida sit uis.  
 Præterea magna ex parti mare montis et eius  
 radices frangit fluctus æstumque resorbet.  
 Ex hoc usque mari speluncæ montis ad altas  
 perueniunt subter fauces. Hæc ire fatendum est,

(*lacuna*)

et penetrare mari penitus res cogit aperto,  
 atque efflare foras ideoque extollere flammam,  
 saxaque subiectare et arenæ tollere nimbos.  
 In summo sunt uertice enim cratares, ut ipsi  
 nominant; nos quod fauces perhibemus et ora.

Traduction française de L. Crouslé, Paris, Charpentier, 1871.

Je dirai maintenant d'où viennent ces feux qui s'échappent par moments en tourbillons furieux des bouches du mont Etna : car ce n'est pas un fléau commun que celui qui couvrit les campagnes siciliennes d'une tempête de feu, quand les regards des populations voisines se tournèrent vers la voûte céleste, où les étincelles éclataient au milieu de la fumée ; et qu'elles se demandèrent, le cœur rempli d'effroi, à quelles révolutions la nature se préparait.

C'est ici qu'il te faut étendre et aiguïser ta vue et porter tes regards au loin dans tous les sens ; rappelle-toi que la totalité des êtres est infinie ; songe combien un seul ciel est une petite fraction du tout ; en un mot, ce n'est pas même autant dans l'univers qu'un seul homme dans le monde terrestre. Si tu te pénétrés bien de cette vérité, beaucoup de choses cesseront de t'étonner.

.../...

Il faut donc croire aussi que le ciel et la terre reçoivent de l'infini une abondance d'éléments, dont la vertu fait que le sol est ébranlé soudain dans ses fondements, que les mers et la terre sont parcourues par d'irrésistibles tourbillons, que les feux de l'Etna font éruption, que le ciel s'enflamme. Car cet accident se produit aussi ; et l'on voit tantôt les voûtes célestes en proie à l'incendie ; tantôt des ouragans de pluie fondre du ciel, selon que le hasard a rassemblé les semences propres à produire un cataclysme.

“Mais, dit-on, cet incendie, avec ses tourbillons de feu, dépasse toute mesure.” Sans doute ; mais il n'y a pas de fleuve qui ne soit immense pour celui qui n'en a jamais vu de grand, et dans tous les genres, on trouve énorme ce qu'on a vu de plus grand ; et cependant tout ce que nous voyons, en y comprenant le ciel, la terre et la mer, n'est rien en comparaison du tout des tous.

Mais enfin je vais expliquer comment ces flammes subitement excitées s'échappent comme une haleine de feu des vastes fournaïses de l'Etna. D'abord toute la montagne est creuse par-dessous et repose sur des cavernes formées en général de rochers. Or toutes les grottes sont remplies d'air et de vent : car le vent n'est autre chose que de l'air troublé et agité. Ce vent commence donc par s'embraser ; puis, dans ses mouvements furieux, il communique sa chaleur à tout ce qu'il touche, terre et rochers ; il en fait jaillir des éléments de feu, qui s'enflamment soudain ; et enfin il monte et s'élançe tout droit par les bouches de la montagne. Il pousse donc ses flammes à une grande hauteur, disperse au loin des cendres brûlantes, roule une fumée noire et épaisse, et lance dans les airs des pierres d'un poids prodigieux : ce qui prouve bien que l'air est la cause de tout ce tumulte. D'autre part, la mer environne une grande partie des racines de la montagne : elle y brise ses flots et les ramène en arrière. Des cavernes établissent un canal souterrain entre cette mer et les gorges du sommet de la montagne. Il est évident qu'il

y a là un passage [par où le vent pénètre avec l'eau et le sable] quand la mer débouche le rivage : ensuite ce courant d'air s'échappe au-dehors, poussant devant lui des flammes, lançant des rochers et soulevant des nuées de sable : car le sommet de la montagne forme des *cratères*, comme les gens du pays les appellent : c'est ce que nous nommons des gorges et des bouches.

**VIRGILE (70-19 a. JC)**  
*Enéide*, III, 570-582

Portus ab accessu uentorum immotus et ingens  
ipse; sed horrificis iuxta tonat Na ruinis,  
interdumque atram prorumpit ed æthera nubem  
turbine fumantem piceo et candente fauilla,  
attollitque globos flammaram et sidera lambit,  
interdum scopulos auolsaque uiscera montis  
erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras  
cum gemitu glomerat fundoque exæstuat imo.  
Fama est Enceladi semustum fulmine corpus  
urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam  
impositam ruptis flammam exspirare caminis,  
et, fessum quotiens mutet latus, intremere omnem  
murmure Trinacriam et cælum subtexere fumo.

Traduction française de Félix Lemaistre, Paris, Garnier, 1896, p. 327.

Le port, à l'abri des vents, est calme et vaste. Mais, non loin, tonne l'Etna au milieu d'effroyables ruines; tantôt il lance dans les airs de noirs nuages de fumée, de bitume et de cendres ardentes, ou il élève des globes de flammes qui vont effleurer les astres; tantôt, arrachant du sein de la montagne des rochers en éclats, il vomit ses entrailles brûlantes, amoncelle dans les airs, en mugissant, des roches liquéfiées, et bouillonne au fond de ses abîmes. On dit que le corps d'Encelade, à demi brûlé par la foudre, est accablé sous cette masse, et que l'Etna l'écrase de tout son poids. Le géant exhale son haleine enflammée par le gouffre entr'ouvert, et chaque fois qu'il retourne ses flancs fatigués, la Sicile entière tremble en mugissant, et le ciel se couvre de fumée.

*Georgiques*, I, 466-473

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,  
quum caput obscura nitidum ferrugine textit,  
implaque æternam timuerunt sæcula noctem.  
Tempore quanquam illo tellus quoque, et æquora ponti,  
obscenique canes, importunæque volucres  
signa dabant. Quoties Cyclopum effervere in agros  
vidimus undantem ruptis fornacibus Ætnam,  
Flammaramque globos liquefactaque volvere saxa !

Traduction française de Félix Lemaistre, Paris, Garnier, 1896, p. 137.

Le soleil, après la mort de César, prenant pitié de Rome, couvrit d'un voile sanglant son disque lumineux, et fit craindre à un siècle parricide une nuit éternelle. Alors aussi et la terre et la mer, et les hurlements des chiens, et les cris sinistres des oiseaux annoncèrent nos malheurs. Combien de fois nous vîmes l'Etna, brisant ses voûtes profondes, inonder les campagnes des Cyclopes, et rouler des tourbillons de flammes et des rochers liquéfiés !

**OVIDE** (43 av. J.C.-17/18 ap. JC)  
*Métamorphoses*, V, 346-356

Vasta Giganteis ingesta est insula membris  
 Trinacris et magnis subiectum molibus urget  
 ætherias ausum sparare Typhœa sedes.  
 Nititur ille quidem pugnatque resurgere sæpe;  
 dextra sed Ausonio manus est subiecta Peloro,  
 læva, Pachyne, tibi, Lillybæo crura premuntur;  
 degravat Na caput; sub qua resupinus harenas  
 eiectat flammamque ferox vomit ore Typhœus.  
 Sæpe remoliri luctatur pondera terræ  
 oppidaque et magnos devolvere corpore montes;  
 inde tremit tellus et rex pavet ipse silentum.

Traduction française de Georges Lafaye, Paris, *Les Belles Lettres*, 1928, tome 1, p. 136.  
 L'île immense de Trinacris a été jetée sur les membres d'un géant ; elle couvre, l'écrasant de son poids énorme, Typhoée, qui avait osé aspirer au céleste séjour. Il lutte, il s'efforce souvent de se relever ; mais sa main droite gît sous le Péloros, voisin de l'Ausonie; sa gauche, sous ta masse, ô Pachymos; Lilybée pèse sur ses jambes ; l'Etna accable sa tête ; couché sous la montagne, le farouche Typhoée rejette des flots de sable et vomit des flammes par la bouche. Souvent il se débat pour soulever la terre qui l'opprime, pour renverser les villes et les grandes montagnes qui se dressent sur son corps ; alors la terre tremble ; lui-même, le roi des morts silencieux craint que le sol ne se déchire.

*Métamorphoses*, XV, 340-355

Nec, quæ sulphureis ardet fornacibus, ætne  
 ignea semper erit; neque enim fuit ignea semper.  
 Nam sive est animal tellus et vivit habetque  
 spiramenta locis flammam exalantia multis,  
 spirandi mutare vias, quotiensque movetur,  
 has finire potest, illas aperire cavernas;  
 sive leves imis venti cohibentur in antris  
 saxaque cum saxis et habentem semina flammæ  
 materiam iactant, ea concipit ictibus ignem,  
 antra relinquuntur sedatis frigida ventis;  
 sive bituminæ rapiunt incendia vires,  
 lutæve exiguis ardescunt sulphura fumis:  
 nempe, ubi terra cibos alimenta pingua flammæ  
 non dabit absumptis per longum vitibus ævum  
 naturæque suum nutrimentum deerit edaci,  
 non feret illa famem deserta deseret ignis.

Traduction française de Georges Lafaye, Paris, *Les Belles Lettres*, 1928, tome 4, p. 132.  
 L'Etna qui cache un brasier dans ses fournaises de soufre, ne sera pas toujours en feu; car il n'a pas toujours été en feu. Si la terre est un animal vivant, pourvu, en beaucoup de lieux différents, d'organes respiratoires qui exhalent des flammes, elle peut bien changer les canaux par où elle respire et, chaque fois qu'elle est ébranlée, fermer certains de ses canaux et en ouvrir d'autres ; si des vents impalpables sont emprisonnés dans ses antres profonds, si ce sont ces vents qui lancent pierres sur pierres et, avec elles, une matière contenant des germes de flamme, qui prend feu sous les chocs qu'elle subit, ces antres resteront froids quand les vents se seront apaisés; si c'est du bitume qui s'embrase brusquement ou du soufre dont la jaune substance brûle en dégageant une légère fumée, une fois que la terre ne fournira plus ces riches aliments qui entretiennent la flamme, quand leur pouvoir aura été épuisé par une longue suite de siècles et que la flamme, naturellement vorace, ne trouvera plus à se nourrir, elle ne pourra plus résister à la faim ; le feu désertera ces espaces déserts.

**SENEQUE** (4 av. J.C.-65 ap. J.C.)  
*Lettres à Caius Lucilius*, 51, 1

Quomodo quisque potest, mi Lucili : tu istic habes Ætnam, editum illum ac nobilissimum Siciiliæ montem, quem quare dixerit Messala unicum, sive Valgius, —apud utrumque enim legi— non reperio, cum plurima loca evomant ignem, non tantum edita, quod crebrius evenit, videlicet quia ignis in altissimum effertur, sed etiam iacentia.

Traduction française de François Préchac, Paris, *Les Belles Lettres*, 1947, tome II, p. 37.

On fait comme on peut, mon cher Lucilius. Toi, là-bas, tu as l'Étna, la haute, la très illustre montagne de Sicile, l'*unique* dit Messala ou Valgius. J'ai lu l'épithète chez l'un et chez l'autre. Pourquoi l'*unique* ? Ces phénomènes d'éruption se produisent en mainte et mainte place ; non seulement sur les lieux hauts (ce qui est du reste le cas le plus fréquent, apparemment en raison de la force ascensionnelle du feu), mais aussi dans les plaines basses.

*Lettres à Caius Lucilius*, 79, 2

Si hæc mihi perscripseris, tunc tibi audebo mandare, ut in honorem meum Ætnam quoque ascendas, quem consumi et sensim subsidere ex hoc colligunt quidam, quod aliquando longius navigantibus solebat ostendi. Potest hoc accidere, non quia montis altitudo descendit, sed quia ignis evanuit et minus vehemens ac largus effertur, ob eandem causam fumo quoque per diem signiore. Neutrum autem incredibile est, nec montem, qui devoretur cotidie, minui, nec manere eundem, quia non ignis ipsum exest, sed in aliqua inferna valle conceptus exæstuat et aliis pascitur, in ipso monte non alimentum habet, sed viam.

Traduction française de François Préchac, Paris, *Les Belles Lettres*, 1947, tome II, p. 81.

Quand tu m'auras écrit là-dessus en détail, je me risquerai à te demander de faire, en mon honneur, l'ascension du mont Etna, qui se consume et s'affaisse continuellement, au dire de certains géologues se réclamant du fait qu'autrefois on le voyait de plus loin en mer. Ceci peut provenir non de ce que la montagne descend, mais de ce que ses feux raréfiés se projettent avec moins de force dans un champ plus étroit et dégagent de jour pour la même raison une fumée moins active. Au reste, il est également croyable ou que la montagne, journellement dévorée par le feu, se ravale ou qu'elle demeure stationnaire, parce qu'en fait il ne ronge pas le volcan : engendré dans quelque vallée souterraine d'où il sort en torrent, il trouve sa pâture ailleurs que dans la montagne, qui lui sert non d'aliment, mais de soupirail.

*De beneficiis* III, 37, 2

Vicere Siculi iuvenes : cum Na maiore ui peragitata in urbes, in agros, in magnam insulæ partem effudisset incendium, vexerunt parentes suos; discessisse creditum est ignes et utrimque flamma recedentee limitem adapertum, per quem trascurrerent iuvenes dignissimi, qui magna tuto auderent.

Traduction française de François Préchac, Paris, *Les Belles Lettres*, 1926, tome 1, p. 96.

Victoire des jeunes Siciliens. Comme l'Étna, tout entier en proie à des secousses plus violentes, avait éparpillé l'incendie sur les villes, sur les campagnes, sur une grande partie de l'île, ils emportèrent sur un char leurs parents ; les laves —on a pu le croire— s'écartèrent devant eux et les flammes se retirèrent pour ouvrir un large passage que franchirent au pas de course ces jeunes gens, dignes au plus haut degré d'accomplir sans danger des prouesses.

*De beneficiis* VI, 36, 1-2

Quis pium dicet Ænean, si patriam capi voverit ut captivitati patrem eripiat ? Quis Siculos juvenes ut bona liberis exempla monstrabit, si optaverint, ut Ætna inmensam ignium vim super solitum ardens et incensa præcipitet datura ipsis occasionem exhibendæ pietatis ex medio parentibus incendio raptis ?

Traduction française de François Préchac, Paris, *Les Belles Lettres*, 1927, tome II, p.68.

Qui donnera à Enée le titre de “pieux” s’il désire la prise de sa patrie pour dérober son père à la captivité ? Qui proposera en exemple à ses enfants les jeunes Siciliens, s’ils souhaitent que l’Etna flambant plus que de coutume et en proie à l’incendie fasse rouler en bas une masse énorme de feu afin de leur fournir à eux-mêmes l’occasion de déployer leur piété filiale en arrachant leurs parents du milieu de l’incendie ?

**CAIUS LUCILIUS** le jeune  
*Satires*, Liv. III, VI

Verum hæc ludus ibi, susque omnia deque fuerunt,  
Susque et deque fuere, inquam, omnia, ludu’ jocusque :  
Illud opus durum ut Setinum accessimu’ finem ;  
\_\_\_\_\_ montes, Ætnæ omnes, asperi Athones.

Traduction française de E.-F. Corpet, Paris, Panckoucke, 1845, p. 37.

Ce n’était pourtant là qu’un jeu ; tout allait de soi-même ; oui, tout allait de soi-même, ce n’était qu’un jeu et un amusement. Mais un rude travail, ce fut quand nous approchâmes des confins de Setia : monts inaccessibles, tous Etnas, après Athos !

*Poème sur l’Etna*<sup>18</sup>, vv. 1-4

Etna mihi, ruptique cavis fornacibus ignes,  
Et quæ tam fortes volvant incendia causæ ;  
Quod fremat imperium, quid raucos torqueat æetus,  
Carmen erit : dexter venias mihi carminis auctor,

Traduction française de J. Vessereau, Paris, *Les Belles Lettres*, 1923, p. 1.

L’Etna, les feux qui jaillissent de ses profondes cavernes, les causes assez puissantes pour lancer en tourbillons ses masses embrasées, les raisons qui le font gronder contre toute soumission et rouler avec un bruit sourd ses flots brûlants, tel sera le sujet de mon poème.

vv. 195-214

---

<sup>18</sup> L’attribution de ce texte reste encore contestée. Longtemps, parmi les commentateurs anciens, Virgile est apparu comme l’auteur de ce poème de 645 vers généralement présenté dans l’*Appendix Virgiliana*. Toutefois, dès 1264, un manuscrit de Vincent de Beauvais l’attribue à Pétrone. Dans la première édition imprimée [à Rome, chez Corn. & Arn. Teutonicos, en 1471] l’éditeur attribue, sans conviction, ce texte *a quibusdam Cornelio Severo*, de même pour les éditeurs de Venise Nicolaus Jenson ou Jacob Rubens, tous les deux en 1475. Mais l’édition aldine de 1517 fait état d’*incertis auctoris*. D’autres noms sont proposés : Claudien car il a également rédigé un poème sur le mont Etna qui fait partie de ses *Idylles* ; Quintilius Varus, ami de Virgile, suivant une opinion de Giulio Cesare Scaliger non-étayée ; Manilius dont les *Astronomiques* présentent des ressemblances avec ce texte ; Lucrèce qui a consacré une large partie du Livre VI de son *De Natura rerum* à l’Etna ; et même Sénèque. C’est l’édition lyonnaise de l’*Appendix Virgiliana* par Joseph Scaliger qui appuie pour la première fois l’attribution à Cornelius Severus sur un passage d’une lettre de Sénèque (lettre LXXIX : *Morbo tuo daturus eras, etiam si nemo mandaret tibi, donec Etnam describas in tuo carmine, et hunc solemnem omnibus poetis locum attingas quem quo minus Ovidius tractaret nihil obstitit quod jam Virgikuis impleverat ; ne Severum quidem Cornelium uterque deterruit*) et ce point de vue restera incontesté pendant près de deux siècles. De nos jours, aucun chercheur n’est parvenu à une certitude, mais l’hypothèse de la rédaction de ce poème par Caius Lucilius semble de plus en plus forte et se fonde sur une autre lettre de Sénèque (lettre XCIV : *iam cupis grande aliquid et par prioribus scribere ; tu aspiras à composer quelque grand ouvrage égal à ce qu’ont produit tes devanciers*).

Nec tamen est dubium, penitus quis torqueat Ætnam,  
Aut quis mirandus tantæ faber imperet arti.

Pellitur exustæ glomeratus nimbus arenæ,  
Flagrantes properant moles, volvuntur ab imo  
Fundamenta, fragor tota nunc rumpitur Etna ;  
Nunc fusca pallent incendia mixta ruina.

Ipse procul magnos miratur Jupiter ignes,  
Neve sepulta novi surgant in bella Gigantes,  
Neu Ditem regni pudeat, neu Tartara cœlo  
Verlat ; in occulto tantum premit omnia dextra.  
Congeries operissaxorum, et putris arena  
(Quæ nec sponte sua saliant, nec corporis ullis  
Sustentata cadunt robusti viribus) omnis  
Exigitur ; venti sursum vada vortice sævo  
In densum congesta rotant, volvunt que profundo.

Hac caussa exspectata ruunt incendia montis ;  
Spiritus inflatis momen, languentibus aer.  
Non propera est igni par et violentia semper :  
Ingenium velox illi, molusque perennis ;  
Verum opus auxilio est, ut pellat corpora : nullus  
Impetus est ipsi ; qua spiritus imperat, audit.

Hic princeps magnoque sub hoc duce militat ignis.

Traduction française de J. Vessereau, Paris, *Les Belles Lettres*, 1923, p. 16-17.

Et cependant il n'y a pas de doute à avoir sur ce qui bouleverse l'Etna dans ses profondeurs ou sur l'artisan admirable qui commande à un pareil chef-d'œuvre.

La montagne vomit en tourbillons des nuages de sable calciné ; des masses brûlantes se déversent vivement et du fond de l'abîme s'échappent en tournoyant les bases mêmes du mont. Tantôt éclate par tout l'Etna un fracas violent ; tantôt s'en échappent des flammes pâlisantes mêlées de débris noirâtres.

Jupiter lui-même contemple de loin avec surprise ces feux immenses. Ne seraient-ce pas les Géants ensevelis qui se relèvent tout frais pour de nouvelles guerres ? ne serait-ce pas Pluton, mécontent de son royaume, qui va échanger le Tartare contre le ciel, tant il fait d'efforts dans sa demeure cachée ! Cependant au dehors tout se recouvre d'amas de roches et de sable réduit en poudre. Ces matières ne s'élèvent pas d'elles-mêmes, elles ne retombent pas si la force puissante d'un autre corps les maintient soulevées dans les airs. Ce sont les vents qui provoquent ces troubles violents ; par leurs furieux tourbillons ils lancent contre elles-mêmes ces matières, masse épaisse qu'ils font tournoyer et rouler hors des profondeurs.

Voilà la cause qui laisse prévoir l'embrasement imminent de la montagne. Déchaînés, les vents prennent le nom de souffles ; relâchés, le nom d'air. Livrée à elle-même, la violence de la flamme ne produit à peu près aucun effet. Le feu a bien toujours une nature vive ; il est perpétuellement en mouvement ; mais il lui faut un auxiliaire pour qu'il puisse chasser les corps ; il n'a en lui aucune force d'impulsion ; là où le vent commande, il obéit ; le vent est le chef puissant, le feu un soldat combattant sous ses ordres.

vv. 288-297

Præcipiti delata sono premit unda, fugatque  
Torrentes auras, pulsataque corpora densat.

Nam veluti, resonante diu Tritone canoro,  
Pellit opes collectus aquæ, victusque movetur  
Spiritus, et longas emugit buccina voces ;  
Carmineque irriguo magni cortina theatri  
Imparibus numerosa modis canit arte regentis,  
Quæ tenuem impellens animam subremigat undam :  
Haud aliter submota furens torrentibus aura  
Pugnat in angusto, et magnum commurmurat Na.

Traduction française de J. Vessereau, Paris, *Les Belles Lettres*, 1923, p. 22-23.



L'eau, se détachant des nuages, tombe avec bruit, refoule sous elle les airs qui s'enfuient impétueusement, frappe et condense les particules qui les composent.

Voyez en effet ce qui se passe lorsque sur une rive l'écho retentit longuement du bruit sonore du triton ; l'instrument subit la pression de la masse d'eau qui y est réunie et de l'air qui par force est mis en mouvement ; la trompette fait par suite entendre des mugissements prolongés.

Voyez aussi ce qui produit de la musique, lorsque l'eau s'écoule dans les orgues des grands théâtres : l'artiste fait naître des sons bien cadencés, dans des tons différents, en imprimant à l'air léger une impulsion et en poussant l'eau, par en dessous, comme à l'aide d'une rame.

Il n'en est pas autrement dans l'Étna ; refoulés par des torrents d'eau, les vents entrent en fureur, luttant dans des espaces étroits, et la montagne fait entendre de puissants grondements.

## vv. 458-465

Nam simul atque movet Euri turbamque minantur,  
diffugit ex temploque solum tremit actaque rima  
et graue sub terra murmur demonstrat et ignes.

Tum pavidum fugere et sacris tum cedere rebus  
par erit; e tuto speculareris omnia colli.

Nam subito effervent operosa incendia rupis,  
accensæ subeunt moles truncæque ruinæ  
provolvunt atque atra sonant examina arenæ.

Traduction française de J. Vessereau, Paris, *Les Belles Lettres*, 1923, p. 32.

Dès qu'elle met ses forces en mouvement et menace de bouleverser la région, elle s'échappe de toute part, entraîne brusquement avec elle le sol qu'elle fend de partout et en justifie les sourds grondements et les feux souterrains.

C'est alors qu'il sera à propos de s'enfuir en tremblant et de laisser la place libre aux phénomènes divins ; vous contemplez en sûreté le spectacle du haut d'une colline. En effet, en un instant se mettent à bouillonner des flammes alimentées de tout ce qu'elles entraînent ; des masses en feu s'avancent ; devant elles roulent pêle-mêle d'informes quartiers de roches ; des nuées de sable noir s'envolent avec fracas.

## vv. 598-601

Hæc visenda putas terræ dubiusque marisque ;  
Artificis naturæ ingens opus adspice, nulla  
Tu tanta humanis rebus spectacula cernes ;  
Præcipueque vigil fervens quum Sirius ardet

Traduction française de J. Vessereau, Paris, *Les Belles Lettres*, 1923, p. 1.

Voilà ce que vous croyez devoir aller contempler au prix de mille risques sur terre et sur mer. Eh bien ! la nature a produit une œuvre grandiose, regardez-la ; jamais, au milieu des foules humaines, vous ne verrez si imposant spectacle, surtout si vous restez bien en éveil lorsque Sirius brûle de ses feux ardents.

**PLINE l'Ancien (23-79)**  
*Historia naturalis*, II, 103

Sicut illa permira naturæ opera .../... cum omnis aqua deorsum feratur, exilire fontes atque etiam in Ætnæ radicibus, flagrantis in tantum, ut quinquagena centena milia passuum harenas flammaram globo eructet.

Traduction française de Jean Beaujeu, Paris, *Les belles Lettres*, 1950, p. 104.

Et qui donc ignore même toutes ces merveilles de la nature .../... que, malgré la tendance de toute eau à se porter vers le bas, les sources jaillissent, et même au pied de l'Ætna, bien qu'il brûle avec assez de force pour vomir du sable jaillissant d'une boule de flammes, sur une étendue de cinquante cent mille pas chaque fois ?

*Historia naturalis*, II, 106

Verum in montium miraculi ardet Ætna noctibus semper tantoque ævo materia ignium sufficit, nivalis hibernis temporibus egestumque cinerem pruinis operiens. Nec in illo tantum natura sævit exustionem terris denuntians.

Traduction française de Jean Beaujeu, Paris, *Les belles Lettres*, 1950, p. 105.

Cependant, parmi les merveilles du feu dans les montagnes, se place l'Ætna qui brûle toutes les nuits et trouve, depuis tant de siècles, un aliment suffisant pour ses feux, alors qu'il est neigeux en période d'hiver et couvre de givre les cendres qu'il rejette. Et ce n'est pas la seule montagne où la nature se déchaîne, en annonçant la combustion totale des terres.

**POMPONIUS MELA** († 67)

*De situ orbis*, II, 7

Præcipui montium Erix, maxime memoratus ob delubrum Veneris, ab Ænea conditum ; et Na, quæ Cyclopas olim tulit, nunc assiduis ignibus flagrat.

Traduction française sous la direction de M. Nisard, Paris, Garnier, 1850, p. 642.

Les principales montagnes de l'île sont l'Erix, remarquable surtout par un temple qu'y bâtit Enée en l'honneur de Vénus, et l'Ætna, cet ancien séjour des Cyclopes, d'où l'on voit aujourd'hui jaillir des feux continuels.

**VALERIUS FLACCUS** († 90 ap. J.C.)

*Argonautica*, Lib. II, 24-33

Horro abest, sricula pressus tellure, Typhœus.  
Hunc profugum et sacras revomentem pectore flammas,  
Ut memorant, prenum ipse comis Neptunus in altum  
Abstulit, implicuitque vadis : totiesque cruenta  
Mode resurgentem, torquentemque anguibus undas  
Sicanium dedit usque fretum, cumque urbibus Ætnam  
Intulit, ora premens ; trux ille ejectat adesi  
Fundamenta jugi ; pariter tunc omnis anhelat  
Trinacria, injectam fessodum pectore molem  
Commovet expereins, gemituque reponit inani.

Traduction française sous la dir. de M. Nisard, Paris, Firmin Didot, 1857, p. 500-501.

Pourtant sous ces rochers ne gît pas le plus grand, le plus horrible des Géants, Typhée ; la terre de Sicile pèse sur ses débris. Il fuyait, dit-on, vomissant la foudre qui l'avait frappé, quand Neptune l'entraîna par les cheveux et le précipita dans les flots. C'est en vain qu'il relève sa main ensanglantée, qu'il bat l'onde de ses pieds de reptile ; le dieu le pousse vers le détroit sicilien, et entasse sur l'Ætna avec des villes entières. Depuis lors, le monstre fait jaillir dans les airs les fondements enflammés de la montagne ; et, comme lui, toute la Sicile est haletante, s'il vient à soulever le poids énorme qui oppresse sa poitrine, et s'il le laisse retomber après d'inutiles efforts.

**SUETONE** (70-128)

*Caligula*, § 51, 1 & 3

Non inmerito mentis valitudini attribuerim diversissima in codem vitia, summam confidentiam et contra nimium metum. [.../...] Peregratione quidem Siciliensi irrisis multum locorum miraculis repente a Messana noctu profugit Ætnæi verticis fumo ac murmure pavefectus

[à propos de l'éruption de 38-40 ap. J.C.].

Traduction française de Henri Ailloud, Paris, *Les Belles Lettres*, 1932, tome II, p. 101. J'expliquerais volontiers par son désordre mental ce fait qu'il unissait en lui deux vices absolument opposés, une insolence extrême et, d'autre part, une poltronnerie excessive. [.../...] Lors d'un voyage en Sicile, après s'être bien moqué des superstitions du pays, il s'enfuit tout à coup de Messine, en pleine nuit, épouvanté par la fumée et les grondements qui s'échappaient du cratère de l'Étna.

**PROCOPE de Césarée** († 562)

*De bello Gothico*, lib. IV, XXXV

35,1,1 Εστι δεω τι ο[ρο]ν εφπι; Καμπανιωαν οθ Βεωβιο, Δ ου|περ εφν τοιαν ε[μ]προ  
σθεν λοωγοιαν εφμνηωσθην, ο{τι δη; Δ πολλαωκιαν αφφιωησιν η.:χον μυκηθμω/ εφμ  
φερηε. και; εφπειδα;ν Δ αυφτωε/ τουετο ξυμβαιωη, οθ δε; και; κοωνεωαν εφπι; τουωτω  
/ ζεουω 35,1,5

σηαν μεωγα τι χρηεμα εφρευωγεται. ταυετα με;ν εφαν εφκειανωω 8,35,2,1 μοι τουε λο  
ωγου εφρηωθη. τουωτου δη; τουε ο[ρου]ν, η|περ Δ και; τηαν κατα; τη;ν Σικελιωαν  
Αι[τ]νηαν, κενα; τα; εφν μεωσω/ Δ εφκ των εφσχαωτων α[χ]ρι εφαν τη;ν υηπερβολη;ν α  
φπο; ταυφτοΔμαωτου τετωχηκεν ει.:ναι, ου|δη; ε[ν]ερθεν διηνεκε;αν το;

35,3,1 πυερ καιωεται. εφαν τοωσον δε; βαωθωαν τουετο δη; το; κενω;ν Δ διηωκειν ξυμβ  
αιωνει ω{στε δη; αφνθρωωπω/ εφν τηε/ αφκρωρειωα/ Δ εθστωετι υηπερκυωπειν τε τ  
ολμωαντι εφνθεωnde ουφ ρθα/διωωαν

35,4,1 ηθ φλο;ξ οθρατη; γωνεται. οθπηνωκα δε; ξυνενεχθειωη τωε/ Δ ο[ρει] τωε/δε τη  
;ν κοωνιν, η|πεωρ μοι εφρηωθη, εφρευωγεΔσθαι, και; πεωτρααν αφποτεμνωμεωνη α  
φπο; των τουε Βεβιωου Δ εφσχαωτων ηθ φλο;ξ υηπε;ρ τη;ν κορυφη;ν τουε ο[ρου]ν τ  
ουω <

35,4,5 του μετεωριωζει, τα;αν με;ν βραχειωαν, τα;αν δε; και; μεγαωΔλααν κοιμδηε ου[σ  
αν, εφνθεωnde τε αυφτα;αν αφποπεμνωμεωνη

35,5,1 ο{πη παρατωχοι διασκεδαωννυσι. ρθεωει δε; και; ρθυωαξ εφνΔταυεθα πυρο;  
αν εφκ τηεαν αφκρωρειωαν κατατειωνων α[χ]ρι εφαν Δ τουε ο[ρου]ν το;ν προωποδα και  
; ε[τι] προωσω, α{περ α{παντα Δ και; κατα; τη;ν Αι[τ]νηην γιωνεσθαι πεωφυκεν. ο[χ]θα  
αν δε;

35,5,5 ποιειεται υηψηλα;αν εθκατεωρωθεν οθ τουε πυρο;αν ρθυωαξ, τα; 8,35,6,1 ε[ν]ερ  
θεν τεωμων. και; φερωμεωνη με;ν εφπι; τουε ρθυωακοαν Δ τα; πρωετα ηθ φλο;ξ καιο  
μεωνη/ ειφκαωζεται υ{δατωαν εφκροηε/: Δ εφπει; δε; αυφτηε/ αφποσβεσθηεναι ξυμβαι  
ωη, αφναστεωλλεται Δ με;ν τωε/ ρθυωακι οθ δρωωμοαν ευφθυ;αν, εφπιωπροσθεων τε  
οθ ρθουεαν

35,6,5 ουφδαμηε προωεισι, το; δε; υθφιζαωννον τουωτου δη; τουε πυρο;αν Δ πηλο;αν φα  
ιωνεται σποδιαε/ εφμφερηωαν.

Traduction française d'après la version italienne de Domenico Comparetti, Roma, Forzani, 1898, p. 258.

[Le Vésuve], comme l'Ætna en Sicile, est naturellement vide à l'intérieur, de sa base à la cime, et au fond brûle un feu éternel. Ce vide atteint une telle profondeur que, si un homme se place au sommet et ose se pencher, il parviendra difficilement à apercevoir les flammes. Combien de fois déjà, comme je l'ai dit, cette montagne a érupté des cendres, les flammes, arrachant même des rochers des viscères du Vésuve, les projettent vers le sommet —qu'ils soient petits ou plus gros— et les répandent partout ; et il y a aussi un torrent de feu qui s'écoule du sommet vers le pied de la montagne et même au-delà ; toutes ces choses se passent aussi avec l'Ætna.

## De Ætna<sup>19</sup>

Ad Angelum Ghabrielem,

Factum a nobis pueris est et quidem sedulo, Angele, quod meminisse te certo scio, ut fructus studiorum nostrorum, quos ferebat illa ætas non tam maturos quam uberes, semper tibi aliquos promeremus. Nam sive dolebas aliquid, sive gaudebas, quæ duo sunt tenerorum animorum maxime propriæ affectiones, continuo habebas aliquid a me, quod legeres, vel gratulationis, vel consolationis, imbecillum tu quidem illud et tenue, sicuti nascentia omnia et incipientia, sed tamen quod esset satis amplum futurum argumentum amoris summi erga te mei. Verum postea quam annis crescentibus et studia et iudicium increvere, nosque totos tradidimus græcis magistris erudiendos, remissiores paulatim facti sumus ad scribendum ac iam etiam minus quotidie audentiores.

Itaque, quas pueri miserimus ad te lucubrationes nostras numerare aliquas possumus, quas adolescentes non possumus.

Quo in consilio nobis diutius permanendum esse non puto : nam ut interdum non loqui moderati hominis est, sic semper silere cum eo, quem diligas, perignavi ; neque Hercule, si in officio permansimus in prima ætate, debemus nunc, tanquam inexercitati histriones, in secundo aut tertio actu corruisse ; præsertim cum æmulatio tuorum studiorum, Angele, nos non excitare modo languentes possit, sed etiam incendere,

---

<sup>19</sup> Texte établi sur l'édition aldine. Pietro Bembo a très tôt entretenu des relations intellectuelles et amicales avec Alde Manuce : il a collaboré à l'édition d'ouvrages latins comme les œuvres de Virgile (pour lequel Manuce a fait fondre son fameux caractère *italique* et a inventé le format in-octavo) et d'Horace en 1501 ou des ouvrages en langue vulgaire comme les *Cose volgari* de Pétrarque en 1501 avec son frère Carlo, ou la *Divine Comédie* de Dante en 1502.

quippe qui multa et præclara habuimus a te semper habemusque quotidie et consuetudinis nostræ testimonia et doctrinæ tuæ. Quare sicuti pueri scriptiunculas nostras, quasi lactentis ingenii acerbitatem, detulimus ad te, sic nunc deinceps etiam ad te adolescentiæ nostræ primos fœtus deferemus, non quo me ipse plus ames (nam iam id fieri posse vix puto), sed plane quia debemus inter nos : neque enim arbitror cariorem fuisse ulli quenquam quam tu sis mihi. Sed de his et diximus alias satis multa, et sæpe dicemus. Nunc autem quoniam iam quotidie fere accidit postea, quam e Sicilia ego, et tu reversi sumus, ut de Ætnæ incendiis interrogaremur ab iis, quibus notum est illa nos satis diligenter perspexisse, ut ea tandem molestia careremus, placuit mihi eum sermonem conscribere, quem cum Bernardo parente habui paucis post diebus quam rediissemus, ad quem reiciendi essent ii, qui nos deinceps quippiam de Ætna postularent. Itaque confeci librum, quo uterque nostrum communiter uteretur.

Nam cum essemus in Noniano et pater se (ut solebat) ante atrium in ripa Pluvici contulisset, accessi ad eum progresso iam in meridianas horas die, ubi ea, quæ locuti sumus inter nos, fere ista sunt. Tibi vero nunc orationem utriusque nostrum tanquam habeatur explicabo, non tanquam recenseatur. Igitur, cum illum multa in umbra sedentem comperissem, ita initium interpellandi eum feci :

Petrus Bembus Filius — Diu quidem, pater, hic sedes, et certe ripa hæc virens, quam populi tuæ istæ densissimæ inumbrant et fluvius alit, aliquanto frigidior est fortasse quam sit satis.

Bernardus Bembus Pater — Ego vero, fili, nusquam esse libentius soleo quam in hac cum ripæ tum arborum tum etiam fluminis amoenitate : neque est quod vereare nequid nobis frigus hoc noceat, præsertim in tanto æstatis ardore. Sed fecisti tu quidem perbene, qui me ab iis cogitationibus revocasti, quas et libentissime semper abiicio, cum in Nonianum venitur, et nunc quidem nobis nescio quo pacto furtim irrepserant non modo non vocantibus sed etiam invitis.

Petrus Bembus Filius — De republica scilicet cogitabas aliquid aut certe de triumviratu tuo : sæpe enim ex te audivi (si fieri possit) velle te, in agris cum esses, quoniam tibi id cum modice contingeret, tum etiam perraro, de iis, quæ in urbe agantur, tanquam lethæo aliquo sumpto poculo, nihil omnino recordari.

Bernardus Bembus Pater — Est ita, ut dicis. Nam cum ab urbe propterea me frequentiaque hominum, tanquam a fluctibus, in hunc solitudinis portum recipiam, ut relaxem a curis remittamque paulisper animum meque ipsum restituam mihi atque ad reliquos confirmem labores, ut in ludis athletæ solent, qui cum aliquo in cursu desudarint, considunt parumper revocantque sese, ut sint ad reliqua postea certamina valentiores, si tamen illæ ipsæ me rus etiam prosequuntur, quas fugio curas et sollicitudines, profecto nihil ago. Quod mihi quidem nunc ipsum evenit, qui cum solus in hac ripa consederim, ut dignum aliquid isto silentio meditarer, ecce nos ita etiam unda illa ipsa resorbuit urbanorum negotiorum paulatimque in triumviratus mei curas delapsus sum.

Petrus Bembus Filius — Ita sane coniectabar : visus es enim mihi iandudum nescio quid multa cogitatione commentari, neque eo vultu, quo esse hic soles, hilari et soluto sed, quo te in urbe conspicimus, contractiore interdum ac gravi.

Bernardus Bembus Pater — Recte coniectabare. Sed ista tandem, quoniam nimis iam molesta sunt, obliviscamur.

Petrus Bembus Filius — Utinam ipse id possis, pater, tibi que istud (quando ita te iuvat) tam facile factu esset quam mihi. Sed omnes curæ, quæ quidem sint maximæ, ita se habent, ut, si insequaris, non fugiant, si fugias, etiam insequantur. Munus autem istud tuum cum est ipsum negotiosissimum per sese, quippe a quo fere omnes reipublicæ nostræ partes pertractantur quodque universæ civitatis cæterarumque urbium nostrarum advocacionem agit et sustinet, tum vero illud etiam accedit, quod tu is es, qui

maxime omnium tranquillitatem animi requietemque deames, quo fit ut magis etiam illa sentias, quæ te premunt.

Bernardus Bembus Pater — Est, fili, est sane causa illa quidem non levis, quæ mihi labores adauget meos, sed tamen (ut verum fatear) aliud quiddam maius me movet quod ipsum nuper me in urbem revocaverat, sic dum sederem, revocatque sæpissime.

Petrus Bembus Filius — Quid illud tandem est?

Bernardus Bembus Pater — Quod reipublicæ causa non commoveri neque vellem, si possem, neque possem, si velim. Nam cum ab ineunte ætate ita vitam instituerim meam, ut patriæ adessem semper, prodessem cum possem ; potuerim autem nonnunquam vel iuvenis et domi et foris ; illa vero me sæpe muneribus reliquis, sæpe legationibus honestavit; eam ipse si deseram nunc, cum et experientia et consilio et auctoritate plus valeo, quid sit aliud quam si tu me iuvenis senem destituas, filius patrem ?

Petrus Bembus Filius — Duas igitur causas prædicas, pater, curarum tuarum, duras tu quidem illas et graves, verum, quia te sciente a te ipso proveniunt, perferendas. Nam qui te idem et actionibus tradidisti, quibus otio inimicius esse quid potest ? et rus amas secessusque istos tuos, quæ quidem, cum multo diutius ipsis careas quam fruaris, vitam tibi illam efficiunt molestiorem, dolendum tibi non puto, si te vel illis ipsis rebus condemnes, quas fugis, vel fugias omnino, quæ te iuvant. Sed illud tamen quale est, quo te dixeras reipublicæ causa commoveri ? an te fortasse, mi pater, motus ii Galliarum perturbant, qui feruntur ?

Bernardus Bembus Pater — Minime illi quidem, verum admodum gaudeo te e Sicilia rediisse. Nam si aliquid evenerit, malo te hic esse, ubi omnes sumus, quam illic, ubi neminem habes tuorum.

Petrus Bembus Filius — Equidem adsum ac libens, cum ea de causa tum quia vobis omnibus carebamus iam nimium diu. Cave tamen putes nohis hoc Siciliensi biennio quicquam in vita fuisse iucundius.

Bernardus Bembus Pater — Gaudeo et id quidem, idque ipsum ex eo suspicabamur, quod nondum ad nos cogitabatis. Sed postea quam in eum sermonem incidimus, ut de Sicilia loqueremur, narra mihi quemadmodum ea se habent, quæ de Ætnæis ignibus et feruntur passim et perleguntur : te enim accessisse illuc cum Angelo tuo totumque montem perlustrasse audiebamus ; et nobis quidem certe nunc vacat.

Quid enim istoc æstu agamus meridiani ? neque est, quod ego soleam libentius, quam de naturæ miraculis audire.

Petrus Bembus Filius — Haec vero, ut libet, modo valeam recensere, et quidem eiusmodi sunt, ut tibi audienti afferre vel magnam possint, mihi certe narranti semper aliquam afferant voluptatem ; quanquam quidem iam hoc ipsum facimus nimis sæpe : quam enim multis nos eadem ipsa censes, postea quam e Sicilia reversi sumus, narravisse ? Sed consurge (si placet) ab hac umbra : nam in ripis quidem omnis quæ fit accubatio, ea si longior est, esse admodum gravior solet ; atque ad illa buxeta nostra (si tibi videtur) sedesque pergamus.

Bernardus Bembus Pater — Periniquum tu quidem facis, qui de ignibus loquuturus ab umbra et frigore decedendum putas, sed (quando ita vis) propter aquam potius in ripa deambulemus et cum fluvio sermoni reliquo demus operam loquentes : ita mihi videbor melius tuas illas flammæ Ætnæas (si me offenderint) Pluvici mei unda temperaturus.

Petrus Bembus Filius — Illæ vero neque te offendent, cum absint longissime, neque hic si adessent, restinguere illas posset Pluvicus tuus, cum mare ipsum etiam cedat illis volentibus atque earum ardoribus contrahatur.

Bernardus Bembus Pater — Magnum exordium inceptas, fili, ac iam plane vix credenda sunt ista quæ dicis ; verum, qui ita fiat, explana id etiam mihi.

Petrus Bembus Filius — Faciam, ut iubes ; sed opus est, ante quam illo veniam, ut aliqua te prædoceam deque insulæ deque montis natura, quibus cognitis ad ea, quæ postulas, recta pergemus via.

Bernardus Bembus Pater — Age, ut libet ; modo ad illa etiam aliquando veniamus : quin etiam mihi feceris gratissimum, si ea lege inceperis, ut ne quod pulchrum prætereatur, sive vidisti aliquid, sive audivisti, sive quid es ipse commentatus.

Petrus Bembus Filius — Ego vero (si placet) iter tibi nostrum omne ordine ipso, quo factum est, recensebo, teque a Messanæ mœnibus usque in Ætnæ cacumen perducam.

Bernardus Bembus Pater — Placet et cupio : incipe igitur viamque ipsam omnem reminiscere et tanquam recurre, si potes.

Petrus Bembus Filius — Agam sedulo id quidem. Itaque (ne te teneam diutius) quartusdecimus mensis agebatur, ex quo ego et Angelus meus apud Constantinum præceptorem græcarum litterarum studiis exercebamur, neque sane adhuc vacuum ullum tempus dederamus nobis laboris ac ne unum interea integrum remiseramus diem.

Bernardus Bembus Pater — Nimium fuistis assidui vestris in studiis adolescentes vel etiam superstitiosi. Annum et menses novæ linguæ rudimentis incubuisse nullo intermisso die ? mirum, si vos vel habitudo illa prior destituit vel color ! nos tamen e navigatione traxisse vos pallorem istum et maciem putabamus.

Petrus Bembus Filius — Ita evenit ; sed en tibi, iam tandem nos ipsos respeximus. Placuit enim ut Ætnam viseremus, atque interea, dum animi relaxarentur, quod efficere vel occupatissimi debeamus, tantum naturæ miraculum etiam feriatu nosceremus. Ita iucundis aliquot sumptis comitibus, qui nos perductarent, consesso equo Messanam reliquimus ; sed iter summo litore facientibus nobis Taurominium usque memorabile nihil conspectum est : summa enim littora eraduntur. A leva statim Rhegium et Brutii agri parvo primum, mox latiori maris intervallo aperientibus sese paulatim angustiis prospectantur ; a dextra colles continui imminent, Bacchi tota feracissima plaga et Mamertinis vinetis minus fortasse, quam olim fuit, tanquam ab ipsa vetustate contritis iam laudibus, sed tamen satis nunc etiam percelebris. In medio fere itineris vel paulo amplius castellum Nisus ex æria montis rupe viatoribus late prospicitur, unde illud devectum Ovidianum

*Nisiades matres sicelidesque nurus.*

Incolæ vallem etiam omnem, quæ subest, Nisi regionem vocant.

Bernardus Bembus Pater — Erit isto sane modo etiam aliquid infra Taurominium memorabile. Nam de hoc poetæ versu (si recte memini) nobis pueris nondum inter grammaticos conveniebat : qua quidem in re adhuc illi arbitrum si quærunt, plane video eam controversiam posse dirimi a Niso tuo, a quo nescio quam blande cæteri hospites suscipiantur. Te certe (ut illi dicerent) etiam elegantiolem remisit. Sed sequere.

Petrus Bembus Filius — Taurominii cum veterum monumentorum reliquiæ plures visuntur, templa, sepulchra, aquæductus, quin sæpe temere græca numismata passim effodiuntur, affabre facta illa quidem, neque in æs modo insculpta, sed in argentum, sed in aurum, quod etiam Syracusis plurimum et fere per totam insulam evenit ; tum etiam coctile theatrum adhuc manet paulo, quam id quod Romæ vidimus, minus, nisi quod illud amphitheatrum est. Quæ quidem omnia eo inspexi diligentius, quod te recordabar plurimum semper veterum hominum imaginibus monumentisque, tanquam virtutum illorum et gestarum rerum testibus, oblectari. Urbs ipsa loco præcelso atque edito sita et montium angulo promissa in pelagus prospectum maris Ionii late hinc inde dominatur : theatrum ultimam anguli rupem insedit, qua collis conspicuus ante omnem urbem in circum planitiem ducens audentior procurrit in mare, atque hinc fluctibus, inde urbe medius ipse terminatur. E Taurominitano demissi iugo et litore paulatim relicto vallemque ingressi, quam a leva Ætnæ radices, a dextra Taurominitani montes efficiunt, per eam Randatium usque pervenimus novum oppidum et in Ætnæ radicibus, qua parte mediterranea despectat, situm. Iter totum a Taurominio nobis quattuor et viginti milibus passuum confectum est. Vallis sonoro et perpetuo flumine scinditur et

irrigatur. Platani numerosa sylva utrasque ripas inumbrantes maximam sibi vallis partem egregiæ incolæ vendicarunt.

Bernardus Bembus Pater — Ain, tandem, platanos illæ habent ripæ ?

Petrus Bembus Filius — Pulcherrimas illas quidem et multissimas, ut non Platonem modo aut Aristotelem, scholasque omnes mitiores suis umbris invitare possint ad philosophandum, sed etiam Gymnosophistas durissimos illos quidem homines et sole admodum delectatos.

Bernardus Bembus Pater — Quam vellem, ut cum earum duabus possem ego vel tribus arboribus etiam omnes illas fructiferas arbores, quas in quinquuncem dispositas habemus, commutare.

Petrus Bembus Filius — Utinam illæ tibi potius, pater, iis stantibus totum Pluvicum obduxissent. Poterant enim vel universum Nonianum ; sed nescio an isto sub cœlo provenirent.

Bernardus Bembus Pater — Equidem arbitror : nam illis, posteaquam in Italiam travectæ sunt et quidem ab ipsa Sicilia primum, multæ urbes abundavere ; quanquam posteriorum hominum negligentia deperierint. Nos enim, dum Romæ essemus, unam, quæ in ima ripa speculi est Dianæ Aricinæ, pro miraculo vidimus. Sed nihil est profecto (mihi crede) nihil est, fili, (ut ego semper dicere soleo) quod effici ab homine cura diligentiaque non possit. Nos enim (ut de me ipso loquar) quibus tamen, ex quo hanc villam exædificavimus, iam inde ante quam tu esses natus, consumere hic nondum etiam licuit triginta integros dies, neque quando licebit scio, cupiam certe semper et peroptabo, vides quam multos tibi posuerimus ordines pulcherrimarum arborum vel nostratium vel advenarum ? Quod si etiam platanos habuissem, nunquam illæ me vivo periissent, et haberes tu quidem nunc, quo melius invitare posses Faunum tuum, et ille quo libentius accedere.

Petrus Bembus Filius — Vellem equidem, mi pater, sed (quando id effici non potest) oblecta te populis tuis ; tum etiam (si placet) sicuti matres filiorum nomina, qui desiderantur, in eos sæpe transferunt quos habent, ita et nos platanos illas vocemus.

Bernardus Bembus Pater — Mihi vero placet illas populos semper vocari ; atque haud scio an etiam cum eas tempestas vetustasve consumpserit (ut ait ille de quercu Mariana) tamen erit in Noniano populus, quam Bembeam populum vocent : ita mihi quidem videtur illas æternitati commendasse suis carminibus Aurelius noster. Quare

*Quæ vitreas populus arduo  
Bembeas ad aquas vertice tollitur  
Vivum cespitem obumbrans  
Intonsa bicolor coma*

sit semper populus, crescat, surgat altius vel aquula ista, vel poetæ versu. Sed (ut ad Platanos redeam) non tam mea causa istud ipsum cupiebam, fili, quam tua. Ego enim me oblectavi salis ; tum experiendo illud didici, ut nequid admirarer ; neque, si quid sero aliquando, quod facio semper, cum licet, sive ædifico aliquid aut paro, propterea id facio, vel quia illis omnibus rebus putem me esse usurum, cui me ipso uti iam meo ipsius iure non licet, vel quia non facile illa possem contemnere, quibus carerem : quid enim mihi potest iam ad eos dies, qui mihi reliqui sunt ad vivendum, esse non satis ? Vobis ista parantur, pueri, vobis ista, inquam, non mihi. Scio enim quam a parentibus quæsitâ ista dulcius accipere soleant filii, quam ipsi facile comparare, sive quod in quærendis rebus plerique laborem fugimus, in partis omnes voluptatem amamus, sive quod in iis, quæ nobis a maioribus nostris relinquuntur, insit etiam memoria illorum, qui tradidere, quæ illa nobis nescio quo pacto, cum sanctiora efficiat, tum certe facit multo etiam iucundiora.

Petrus Bembus Filius — Mihi quidem, pater, et nunc ista carissima sunt, quæ, qua es in nos amoris exuberantia, a te video dici, et erunt semper, dum vivam, fixa animo et memoriæ meæ, cupioque, ut ex iis ipsis rebus, quæ mihi a te quæque fratri comparantur meo, longissimam ipse nobiscum percipias voluptatem. Sed si tibi nos unquam naturæ



lege supervivemus, habeo alia ego (ut de me tantum loquar : nam de fratre, quanquam multa possent dici, malo illi integram causam relinquere respondendi tibi), habeo alia, inquam, quæ mihi sanctissimam tui memoriam semper efficient etiam absque Noniano tuo, quippe qui me puerum educaveris non diligenter modo, sed plane (quod vere mihi videor esse dicturus) etiam religiose; habueris tecum in legationibus tuis ; imbueris optimis moribus omnibusque bonis artibus (quod in te esset) ita semper institueris, ut verear, ne sim prorsus ingratus, ultra hæc mihi a te si quid unquam relictum optavero, tum si de iis ipsis tibi non ego semper maiores gratias habuero, quam si mihi magnificas villas construxisses. Quare ista quidem de causa nihil est sane quod labores.

Bernardus Bembus Pater — Ego vero ac multum : nam qui tibi illa præparaverim, quæ sunt longe potiora meo quidem iudicio et (ut video) etiam tuo, curandum est etiam mihi, ista tibi ut ne desint, quæ cum minora quidem sint, valde tamen sunt necessaria. Quemadmodum si te quis ad cœnam vocet, ferculaque afferat cum varia tum sumptuosa, vina multifariam apponat, ministros adhibeat, calices quærat et vasa vel aurea vel gemmata, nisi statuerit triclinium, aut mensas in hortulo disposuerit, ut tibi stanti cœnandum sit, certe tu illum nihilo probes magis, quam si tam multa omnino non paravisset. Ita mihi eveniet patri : nam quod te recte instituerim a puero, mecum habuerim semper, utramque linguam te docendum curarim, id est ad cœnam vocasse te satis dubiam et sumptuosam, in qua depasceres animum tuum teque ipsum conviva elegans oblectares, convivæ namque sumus omnes, dum vivimus, neque aliud est omnis vita nostra, qua sub ista mundi luce fruimur, quam longa concœnatio, aut (ut iam verius dicam) convictio ; quod si nec sedem ullam tibi nec umbram aliquam præbuero cœnanti, hoc est nisi viventi diversorium secessumque gratum aliquem paravero studiis et camenis tuis, profecto non tam in illis laudabis diligentiam meam, quam in his etiam culpabis negligentiam, neque tam pulchra ea tibi esse videbuntur, quibus habundaveris, quam fuisse illa, quibus carebis, necessaria. Ita fiet ut, cum semel abiero, tu me sæpius accuses, quam probes.

Petrus Bembus Filius — O mi pater, mene tam impium unquam futurum, ut te audeam accusare ? Ego te unquam accusem, pater ? Quid si non tu me sæpe monuisses, et ego aliquando scriptum legissem a summis ac sapientissimis viris, animi bona esse, quæ beatos homines facerent sola ipsa per sese quæque opis externæ non egerent ? Ea neque eripi posse cuiquam nec ætate senescere nec morte interire ? Cætera omnia manca esse, labilia, momentanea, quæ quoniam fortuna et casu regerentur, tanto esse magis quenquam, quantum illa contemneret, vel divitem vel etiam sapientem ? Animos nostros ex ætherea sede in hanc corporis labem profectos ea lege, ut ad illam ipsam purgati aliquando reverterentur, quæ hic essent despiciere, ad illa se intendere quo properarent ? Me vero, quem ista quandoque docuisses, nisi mihi villam reliqueris sylvamque platanorum, putas tibi esse succensurum ? Non est ita, mi pater, ne putes.

Bernardus Bembus Pater — Non puto.

Petrus Bembus Filius — Neque me tam dementem existimes velim.

Bernardus Bembus Pater — Non existimo.

Petrus Bembus Filius — Quid ita igitur loquebare ?

Bernardus Bembus Pater — Quia noveram mores hominum, tum etiam pertentare te prorsus volui, quam recte ista sentires. Sed omittamus hæc iam tandem, fili, atque ad eam partem sermonis, ex qua egressi sumus, revertamur.

Petrus Bembus Filius — Immo vero, pater, nec revertamur : quid enim amplius nobis cum platanis illis ? de iis enim loquebamur. Sed (si placet) ad Ætnam potius, de qua sermo haberi cœptus est, properemus.

Bernardus Bembus Pater — Mihi vero perplacet, ita tamen, ut ne festines : tibi enim ego omnes has pomeridianas horas dico. Sed quoniam me impellente nimium iam extra Ætnæ terminos provecti sumus, non committam, ut te interpellem sæpius, nisi quid erit, quod de ea ipsa te regem.

Petrus Bembus Filius — Sane mons ipse situ, forma, magnitudine, fertilitate, incendiis mirus, demum tota sui qualitate ac specie longe conspicuus et sibi uni par est. Ab aurora mare Ionium bibit et Catanam sustinet imo in pede ; cum sole descendit in insulam, qua Tyrrenum pelagus est, et quæ Æoliæ appellantur; laterorsus, in septentriones vergenti, Pelorus obiicitur et Italiæ angustiae sunt ; contra reliqua insula subiacet tractusque ii omnes, qui cum Lilybœo in Africam protenduntur. Ipsa Ætna radices suas fere in orbem deducit, nisi sicubi orientem et meridiem versus promisso clivo paulisper extenditur : celebs degit et nullius montis dignata coniugium caste intra suos terminos continetur. Circumitur non minus quam centum milibus passuum, ascenditur fere per viginti, qua brevior via. Imi colles ac omnis radicum ambitus per oppida, et per vicos frequens inhabitatur ; Baccho, Pallade, Cerere feraces terræ, armentorum omnis generis supra quam credas feracissimæ. Hic amœnissima loca circumquaque, hic fluvii personantes, hic obstrepentes rivi, hic gelidissimæ fontium perennitates, hic prata in floribus semper et omni verna die, ut facile quilibet puellam Proserpinam hinc fuisse raptam putet. Hic arborum multiugæ species et ad umbram valentium et ad fœcunditatem, in qua etiam tantum excellunt cæteras omnes arbores, ut mihi quidem magis huic loco convenire videantur ea, quæ de Alcinoi hortis finxit Homerus, quam ipsi Phæaciæ ; in qua certe nos, cum e Sicilia rediremus, nihil eiusmodi vidimus, quod nos tantopere oblectaret ; ut etiam non inurbane Angelus meus interroganti eum cuidam ex Phæacibus, qui nobis urbem omnem ostentarant, quidnam illi videretur, ita responderit : “Ego, Phæaces, debere vos quidem —inquit— Homero permultum existimo, qui vobis plura etiam tribuit quam ipsa natura”. Referam (si potero) latine ; vel certe ut potero : nam adverti propterea tum etiam diligentius illum ipsum Homeri locum.

*Hic nemora in cælum late crescentia surgunt  
 Punicei pomum grani malumque pirumque  
 Et dulces ficus et magnæ Palladis arbor.  
 Non illis borealis hyems, non officit æstas  
 Torrida, sed placidas zephyris spirantibus auras  
 Arboribus totum superat fœtura per annum  
 Et pomo insenuere recentia poma priori  
 Et nova iam miti superadvenit uva racemo.*

Medius mons nunc variis arboribus late sylvescit, et præcipue pinis et fagis maximam in magnitudinem multitudinemque crescentibus, quarum illæ inferius, hæ sublimiores sunt; nunc nudo latere arabiles in plagas extenditur, et sæpe usque ad imum descendit frumentis adeo fœcundus, ut credita nonnunquam in centuplam segetem cultoribus ferat. Itaque prudenter, ut multa, illud etiam prisci viri, quod nobilissimum templum Cereris in Ætna constituere : ubi enim potius dea segetum coleretur, quam ubi fruges optimæ provenirent ? Atque id quidem tantum de segetibus, verum ab universa Ætnæ fertilitate (ut opinor) fabula etiam emanavit, Aristeum giganta eo in monte ita salvum esse atque vivere, ut neque ab Ætna prematur unquam, neque flammis cœlestibus inuratur, quod optimi et uberrimi essent fructus, qui per Ætnæ loca nascerentur, nullo telluris vitio, nulla æris offensi malignitate. Nam et Aristeos Græci quidem illos vocabant, qui vicissent in certaminibus ; quod verbum ab optimo deductum esse credo, quia nisi optimi non vincerent ; et gigantas scimus esse filios telluris appellatos. Ita, quoniam fructus universos tellus quasi mater parit, cum fructus Ætnæos esse optimos atque uberrimos vellent dicere, tanquam cæteros superarent, fabulæ datus est locus non invenuste quidem, si tibi ita videtur. Expecto enim etiam, quid tu sentias, scire abs te.

Bernardus Bembus Pater — Mihi sane videtur : itaque redde cætera.

Petrus Bembus Filius — Reddam, pater, atque illa ipsa quidem, quæ a principio postularas et quorum causa ista omnia dicta sunt : ventum est enim ad id, ut iam de ignibus loqueremur.

Bernardus Bembus Pater — Verebar sane tu ne me longius provectares; quanquam quid longum mihi esse hac in re, qua de nunc agimus, atque isto in otio potest ?

Petrus Bembus Filius — Curabo id quidem, ne fiat (si potero) quam potero, diligenter.

Bernardus Bembus Pater — Immo Hercle fiat potius, etiam id si facere ipse, ne fiat, potes : non enim impedio. Illud autem ideo dixeram, quia te putabam ante, quam istuc accessisses, aliquandiutius erraturum.

Petrus Bembus Filius — Ego vero existimabam, pater, erravisse me sic etiam nimis diu.

Bernardus Bembus Pater — Non est ita, sed, ne nunc tandem erremus, perge de ignibus, ut proposuisti : verum autem, quid tu hæres?

Petrus Bembus Filius — Pergam equidem, ut iubes : sed scin, quam in salebram inciderim ?

Bernardus Bembus Pater — Nihil profecto minus.

Petrus Bembus Filius — Dum tibi ad ignes festino, eam Ætnæ partem, quæ nobis una restabat de tribus (sic enim partiri soleo), et qua sine ad ignes ipsos perveniri non potest, paene omiseram suboblitus : ita Ætnam, quasi Chimæram, cæcideramus et tanquam ream capite mulctaveramus imprudentes. Sed agam nunc tutius ac de utroque simul loquar. Superior itaque montis pars (nam iam de iis, quæ infra sunt, diximus) usque ad summum cacumen nuda variam faciem præostendit. Nam alibi semiherbosi tractus sunt intersurgentibus tophis, qui etiam in pedemontana regione passim visuntur ; alibi per summa ora exundans incendium saxis fluentibus totas plagas inoccupavit ; alibi arenarum campi magnam in longitudinem et latitudinem extenduntur. In supremo crateres duo sunt, quorum alterum, qui minus altissimus est, ipsi vidimus in putei rotunditatem angustum, emissis veluti gemina sponda hinc inde saxis sulfureo virore fumigantibus. Hunc lapidea planities ambitu angusto circumtenet, quo ut primum inscendimus, sulfureis statim nebulis et suburenti fumo, veluti e fornace percussi ora paene retulimus gradum ; mox increscente audacia, qua ventus perflabat, paulatim ingressi craterem ipsum tetigimus manu. Effundebatur inde, sicuti ex camino, fumus non intermissa exhalatione. Is tamen etiam scissa per longa incendia montis cute, ventis intus furentibus, qui eo die imperiosius bacchabantur, multis in locis sibi faciebat exeundi viam; interdum quoque de repente ipsis sub pedibus exiliens manere nos uno in loco non permittebat. Quin etiam illud accidit, ut quem locum maxime contemplantur, quod erat saxis nuper effusis et adhuc ignem et sulfur retinentibus incrustatus, per hunc, qua parte concesserat in rimam, interflueret igneus rivus ac pedes ipsos inter emissa ex rivo saxa urentia prosilirent.

Bernardus Bembus Pater — Quid ais ? peream, ni me totum commoves, fili, atque etiam perterrefacis tua ista oratione. Quid autem saxa illa ? an etiam quenquam vestrum interlæsere ?

Petrus Bembus Filius — Neminem profecto, pater : quin etiam eorum duo, cum refrixissent, quæ manu capi poterant, Messanam deportavimus sulfuris partem servantia, cætera subnigra.

Bernardus Bembus Pater — Quid enim vos tam ultra temere procedebatis ?

Petrus Bembus Filius — Quia cum licere illic nobis tuto consistere putabamus, tum etiam perlustrandi studio vel potius aviditate ferebamur.

Bernardus Bembus Pater — An nesciebatis Plinium illum maiorem ita occidisse, dum nimium diligenter (ne dicam inconsulte) Veseviana incendia pertentaret ?

Petrus Bembus Filius — Quid ni sciremus, pater ? verum tanta nos delectatio illius spectaculi detinebat, tanta rei novitas, tantus invaserat stupor, ut sui ipsius iam nemo satis nostrum recordaretur. Sed missa hæc faciamus, atque ad illam planitiem, de qua modo dixeram, revertamur, quæ quidem ita tamen perurebat ipsa, ut manus, nisi extemplo retulisses, offenderentur : pedes duplici calciamento ita propter ascensus difficultatem comparato tuebamur. Ab eo cratere, quem dixi, mons per fundæ iactum insurgit ascensu difficillimo partim salebris impedientibus, partim tardantibus arenis, et

clivus statim etiam quoquoersus impendebat. Is universi corporis vertex summus est, et tanquam in urbem arx domina, sic ille in montem prominatur. Ab eius inscensu detinere nos potentissima vis ventorum et exhalantes fumi. Itaque tibi de illo referre quidem aliud nihil possum, nisi tibi ea vis recenseri, quæ ab Urbano monacho accepimus postea, Messanæ cum esset, homo ille quidem verissimus atque harum rerum cupientissimus sciscitator : is enim paucos ante nos dies per summam tranquillitatem totum verticem perlustraverat.

Bernardus Bembus Pater — Immo vero cupio : novi enim ego illum atque amo, quod te non latet ; quo mihi futura sunt hæc omnia illius etiam testimonio gratiora.

Petrus Bembus Filius — Aiebat ille igitur (quando ea tibi narrari postulas, quibus tamen ego tam accedo ut credam, quam omnino si perspexissem) verticem illum esse ab ingenti cratere occupatum ambitu circiter quatuor stadiorum, eumque non usque in imum descendere eodem hiatu, sed alvum sibi intus paulatim astringere eatenus, quoad in medio centro ad evomenda montis incrementa satis amplo ore foraminatur ; tum esse in summa montis corona parvum tramitem, ubi pedes firmentur ; ex eo si quis declinavenit, aut in craterem obrui, aut e monte deturbari ; stetisse tamen se ibi tam diu, quo barathrum exploraret ; eructasse tum montem magno strepore incendia caliginosa et perurentes petras supra os, quantum sagitta quis mitteret, vel eo amplius, insurgentes ; atque eum, veluti corpus vivens, non perflasse semper, sed emissa semel anima cessasse diutule, dum respiraret ; tum se copiam intuendi habuisse quæ vellet ; mox eiectasse iterum atque iterum pari intervallo usquequaque ; interea ingemere intus cavennas auditas, intremere etiam tonitruis montem sub pedibus magno et formidoloso iis, qui aderant, horrore ; ex quo illud mirum videtur, quod qui tum strepitus per tranquillitatem sentiebantur, eorum a nobis nihil auditum sit in tanta ferocia ventorum.

Bernardus Bembus Pater — Illud vero nec videatur, fili, neque plane ipsum est mirum. Constat enim (quemadmodum scriptores tradidere) simul cum ventis Ætnæ animam immutari ; et quo flante fumos tantum et caligines exhalet, eo ponente modo puras modo crassiores flammas emittere pro surgentium ventorum qualitate ; aliquando etiam effundi torrentes ignium varia exundatione, prout intra montis viscera pingua vel exilia incrementa sunt. Quæ cum ita se habeant, illud etiam posse fieri quis est qui neget, lenissima unius venti aura eos strepitus intra montem excitari, qui vel furente altero non queant ? non enim quam perfleret quis, sed quam intret in montem quamque se in cavernas illius inque viscera insinuet, est spectandum.

Petrus Bembus Filius — Intra montem igitur tu, tanquam intra pectus animam, sic accipi ab Ætna ventos putas, quibus illa modo spirat leniter, modo vehementius incitatur ?

Bernardus Bembus Pater — Sane quidem, nisi tamen veriora illa sunt, quæ de Typhœo, deque Encelado poetarum fabulositas concinnavit.

Petrus Bembus Filius — Verissima illa quidem fabella est ; sed perge tu mihi atque etiam, pater, ita huius incendii causas redde, si placet : nam ex incolis quidem inventus est nemo, qui ea nobis paulo verius explicaret.

Bernardus Bembus Pater — Pergam, ut libet ; sed non prius id faciam, quam mihi dixeris, quomodo illud sit. quod tu verissimam fabellam dixisti.

Petrus Bembus Filius — Quia sane ea demum verissima fabula est, quæ nihil habet veritatis.

Bernardus Bembus Pater — Pulchre nimirum ; atque isto modo ego etiam dicere historiam falsissimam possum, ut ea sit demum falsissime historia, quæ falsi habeat nihil.

Petrus Bembus filius — Non sequitur istud, pater ; sed nos dialecticem e captiosis sophistarum circulis coronisque ne avocemus : satis enim habet illic negotii. Quare age, mi pater, explana potius illa nobis, quæ petimus : ea incendia unde orientur et orta quomodo perdurent.

Bernardus Bembus Pater — Tu vero postulas etiam sine dialecticis philosophari ; quod quidem ipsum fieri quam possit, vel alio tempore ex te ipso cognosces vel cum voles audies de me. Nunc vero age, philosophemur. Interea tamen paulisper hoc in cespite considamus. Neque enim ullis adhuc Nonianis legibus cautum est, ne quis temere quoquo in cespite considat, quemadmodum olim urbanis ne quoquo in solio ; et ego iam deambulando defessus sum.

Petrus Bembus Filius — Tu vero quiesce, ut libet et quandiu libet ; ego autem et stare adhuc possum libentius et te ita melius auscultabo.

Bernardus Bembus Pater — Et quidem hoc etiam licet ; sed quoniam ita vis ut, quibus de ignibus ego te antea interrogaram, de iis tu me nunc audias disserentem, brevi expediam quæ sentio ; neque enim nimis multa sunt. Tellus quidem omnis, Bembe fili, sicuti nostra corpora, foraminibus canalibusque distincta est et tanquam venis internotata ; sive quod omnino coire non potest, quæ specie quidem multum sibimet differat intra sese ; sive quod aut gignit ipsa semper aliquid aut interimit et immutat, neque unum idem omnis atque eodem permanet ; sive (ut alii tradidere, et quidem principes in philosophia viri) quia plane vivit ipsa atque a mundi anima vitam trahens ab eadem mundi anima extra intraque perlustratur. Sed in omni tellure nusquam maiores fistulæ aut meatus ampliores sunt, quam iis in locis, quæ vel mari vicina sunt vel a mari protenus alluuntur. Nam cum exedit semper mare consumitque suoapte contactu suaque natura omnia, tum autem, si partem est nactum aliquam debiliorem membraque non adeo robusta telluris, erodit illa multo facillime pergitque in viscera ipsa, quam potest. Itaque cum in aliena regna sibi viam faciat, ventis etiam facit : ex quo fit, ut loca quæque maritima maxime terræmotibus subiecta sint, parum mediterranea. Quod si etiam in sulfuris venas venti furentes inciderint, tum incendia suscitantur sane non difficulter, quoniam et in sulfure concipiendi permagna ignis vis inest et venti etiam aliena succendunt vi sua. Hæc autem tu ut in Ætna accidant omnia, vide, quippe (ut modo tute dixisti) quæ mare in radicibus habeat, quæ sulfurea sit, quæ cavernosa, seu quod natura ita fuerit semper ipsa, seu quod salo aliquando subexesa ventos admiserit æstuantes, per quos idonea flammæ materies incenderetur. Habes, unde incendia orientur Ætnæ tuæ ; habe nunc quomodo etiam orta perdurent. In quo quidem nolo ego te illud admirari, quod vulgus solet : magnum esse scilicet tantas flammæ, tam immensos ignes post hominum memoriam semper habuisse, quo alerentur. Quid est enim magnum ipsi magistræ rerum omnium et parenti naturæ ? Quid arduum ? Quid illa tandem non potest ? Qui stellas, qui solem, qui cœli convexa, qui terras omnes ac maria, qui mundum denique ipsum, quo nihil est admirabilius, vel potius extra quem nihil est quod admireris, sæpe sine admiratione intuemur, iisdem nobis esse Ætna miraculum potest ? Cave sis tam imprudens, fili, ut tu id putes. Nam si naturam respicimus, nihil in Ætna est, quod mirum voces. Si rem consideramus ipsam, nonne tibi etiam mira videantur cum alia loca permulta, tum vel Aponi nostri fontes calidæque illæ purissimæ, quibus natura non tantum ut calefacerent dedit, quod erat tamen ab aquis alienum, sed multum de iure quoque rerum omnium concessit, multum de nostro, tum aliquid de deorum etiam et suo, ut morbis scilicet mederentur non modo sine ullo ægri dolore, qua de causa græco verbo Aponus nomen invenit, sed etiam cum voluptate ? Itaque qui curantur,

*Non venas reserant, (ut ait ille), nec vulnere vulnera sanant*

*Pocula nec tristi gramine mista bibunt :*

*Amissum lymphis reparant impune vigorem*

*Pacaturque ægro luxuriante dolor.*

Nam morbos quidem expellere hominum plane est rerum usum multarum recte callentium ; hoc autem, vel sine dolore id efficere, vel (quod multo est maximum) etiam cum voluptate, deorum mihi quidem videtur esse proprium ipsiusque principis omnium et parentis naturæ. Quod si cum uno Aponi fonticulo et canali profunda illa

comparaveris inundationesque omnes Ætnæ tuæ, fortasse non verear, ne noster hic colliculus tuo illo monte sit minor.

Sed faciam, ut tibi pollicitus sum, et Ætnæ incendia, quomodo alantur, docebo. Quoniam igitur (ut scis) humore et calore omnia concipiuntur, cum et semper ardeat mons et semper a mari perlustretur, habes iam duobus istis verbis, quod petis. Ignis enim, qui detrahit semper aliquid atque consumit, gignit etiam semper aliquid sibi, quod consumat, suo ipsius calore humectantibus undis tellurem semperque igni materiam sufficientibus, quo alatur. Nam et bitumen maxime, quod sulfuri simillimum est, fit ex terra et limo exudante tellure : tum et eiusdem fere generis halumen, quod, quia ex salo et terra conficitur, ita vocatur.

Petrus Bembus Filius — Unde autem saxa et pumices, pater, et eiectamenta illa, quæ vomit ? Quid illa tandem sunt ? An sulfur tantum, bitumen, halumen omnia ?

Bernardus Bembus Pater — Nequaquam, fili, sed tanta est vis ignium, præsertim inclusorum, et ventis intus furentibus, ut non viscera imbecilla modo, sed plane nervi etiam fortiores corripantur telluris et saxa ipsa durissima liquefiant.

Petrus Bembus Filius — At ea ipsa saxa non aliquando defecisse, montemque sibi non subsedissee nonne illud est mirum, pater ?

Bernardus Bembus Pater — Neque id, fili, quidem mirum. Tellus enim semper fœcunda est sui ipsius semperque semet ipsa parturit ; nisi tamen malis tu cum Pythagora sentire, qui quidem apud Ovidium ita præcipiens inducitur, ut audeat affirmare Ætnæ incendia non esse usquequaque duratura.

Petrus Bembus Filius — Ego vero, quid sentiam, non sat scio ; quanquam equidem mallet Pythagoram quam Empedoclem imitari : ille enim quæ naturæ consentanea videbantur, credebat asserens mutari quidem omnia, nihil tamen omnino interire ; hic, dum curiosius naturæ causas perscrutatur, etiam se ipsum imperscrutabilem facit.

Bernardus Bembus Pater — Sed valere nos illos sinamus fili, et quoniam nos tibi Ætnæ incendia unde fiant, diximus, id velim ego scire item ex te, ipsa ista quomodo fluant.

Petrus Bembus Filius — Iam istud quidem fieri sine ullo negotio potest vel una Hesiodi comparatione, qua ille in sua Theogonia fluxisse ait tellurem, ubi eam post fulminatam Thyphœum igne cor reptam describit, isto (ni fallor) modo : ex quo sane libet mihi suspicari etiam pastorem illum Ascræum aliquando Ætnam conscendisse atque inde sibi sumpsisse, quod de universa tellure scriptum reliquit :

*Uritur ipsa ingens tellus æstuque furente  
Liquitur, albentis quondam ceu lamina plumbi  
Arte virum, flammisque cava fornace liquescit,  
Seu ferrum (quanquam hoc maternæ viscera rupis  
In duras aluere vires) cum ferbuit olim  
Vulcani domitum manibus, terræque fatiscit.*

Et quidem propterea illum ego plumbi et ferri exempla posuisse crediderim, ut alteri ea compararet, quæ igne facilius corripuntur et fluunt, ut sulfurea tellus omnis et eæ telluris partes quæ tenuiores sunt, alteri autem cum saxa omnia, tum ea quæ flammæ resistunt magis et sunt suapte natura duriora.

Bernardus Bembus Pater — Mihi hæc quidem certe non displicent ipsa per se, atque etiam delectavit me non nihil poetæ ingenium, qui tam apte descripserit fluentem et ardentem tellurem ; sed tamen tu, fili, nimium perparce respondes ad illa quæ peto : non modo enim istud ita simpliciter cupio, ea incendia quomodo fluant, scire abs te, sed etiam, ubi descenderint, quam faciem capiant : tum si perdurent eadem semper an aliquando immutentur audire.

Petrus Bembus Filius — Geram tibi morem, pater, et ea quæ postulas, ut potero, explicabo.

Pleno iam partu (ut maturior est omnis fœtus, quicumque in Ætnæ matris utero coalescit) nisu parientis expellitur et eiectatur quacunque prius rimam invenerit aut

viam sibi paraverit vi sua : sæpe tamen exit ex cratere, quem ipsi vidimus ; nunquam ex superiore, quod vel eo inscendere gravis materia non queat, vel, quia inferius alia spiramenta sunt, non sit opus. Despumant igitur flammis urgentibus ignei rivi pigro fluxu totas delambentes plagas ; ii paulatim recedente calore priorem sibi naturam reposcentes, in lapidem indurescunt fragilem sane flammis enervantibus et, si complectas, putrem. Stat ea confluvies veluti glacies concreta, usque ut alteri descendant rivi. Ii namque non suprafluunt, sed inter montis arenosam cutem et priora concreta fluentia insinuantes sese cursum sibi medium quærunt. Sic quæ prius induruerant, quia friabilia sunt (ut dixi) novis incendiis cedentia crepant et in partes disiecta prosiliunt, quacunque unda deurgens interfluit ; deinde conglaciantem eam altera subiit illuvies, atque ipsa tantundem facit, tum altera item et altera. Non enim continuato fluore mons, sed per intermissos spiritus (ut supra commemoravimus) eructatur ; atque ita novissimis semper vincentibus multiplicatoque in immensum incendio ex igneis fluminibus fracti lapides altissimo congestu magnam partem montis innocuparunt ; atque ii, quo recentius fluxere, eo et nigriores sunt et firmiores, ætate et pallescunt et resolvuntur. Inde ego esse arenarum plagas omnis, quæ circa cacumen visuntur, existimo. Materies omnis aridissima est, atque ideo minus multo, quam vivi lapides, ponderosa : scabra adeo, ut brevi mora, tanquam a lima, inscendentibus calcei exedantur.

Bernardus Bembus Pater — Atqui ego sane in eo mallempedoclem imitari, qui ascensurus amyclis æreis utebatur ; sed sequere.

Petrus Bembus Filius — Ea infra parvum craterem circumversus totum montem complexa est, et cumulum eum, in quo major crater est, sustinet ; demittitur inde alicubi per intervalla imum in montem obliquis fluxibus, quaque Catana iacet, usque in mare, lata sæpe qua visus patet, horrendum sane spectaculum modo alveis hiantibus modo impendentibus ripis. Inter maxima profluvia longe memorabile illud est, quod paulo ante nostram ætatem usque intra Catanam decurrens non parvam urbis partem incendio depopulavit : neque sane descensus is minus quam per ducenta stadia conficitur. Quin etiam portum eum de quo ait Virgilius :

*Portus ab accessu ventorum immotus et ingens*

*Ipsæ, sed horrificis iuxta tonat Ætna ruinis,*

ita implevere fluentia Ætnæa, ut iam errasse Virgilium putes, quod portum ibi esse ingentem dixerit, qui paene nullus siet.

Bernardus Bembus Pater — Istud nimirum est, quod a principio dixeras cedere illis volentibus atque eorum contrahi ardoribus ipsum mare.

Petrus Bembus Filius — Est ita quidem, ut dicis ; sed (ut ad propositum revertamur) reptare per eas crepidines, quas dixi, duobus milibus passuum necesse est quemvis craterem visuros : reliquum iter in equis conficitur. Reptationis eius labor haud facile credas quam durus est quamque indigens virentis genu ; quippe quia degravante viatore temere ingesti lapides concedunt et in ascensu raptissimo, ni probe posueris pedem, dimoto uno tota congeries devolvitur et in te ipsum ruit. Adde quod etiam, si in plano cecideris, lædunt scabritie sua, et manus crebro contactu, nisi contexeris, offenduntur. Magna hæc fortasse videbuntur, pater, audienti tibi ; magna enim sunt (ut mihi quidem videri solet) verum nusquam adeo ac nobis videntibus fuere : nam Ætna quanta est, nemo quidem scit, qui non videt. Ex summo vertice contemplari totam insulam licet : termini eius longe esse multo minus videntur quam sunt. Brutia ora ita tibi sub oculis iacet, ut eo posse traicere paene quidem iactu lapidis putes ; serena tempestate Neapolitani etiam tractus extimantur. Nivibus per hyemem fere totus mons canet : cacumen neque per æstatem viduatur.

Bernardus Bembus Pater — Quid, quod hyemare tantum eas meminit Strabo ?

Petrus Bembus Filius — At experientia ita te docet, ususque ipse auctor (quod quidem venia illius dixerim) non deterior. Quare illud, mi pater, etiam atque etiam vide, ne quid te moveat, si aliqua ex parte huius nostri de Ætna sermonis cum vetustis

scriptoribus dissentimus. Nihil enim impedit fuisse tum ea omnia, quæ ipsi olim tradidere, quorum permanserint plurima in nostram diem, quædam se immutaverint, aliqua etiam surrexerint nova. Nam (ut cætera omittam) quod cinerosa partim esse summa cacumina dictavere, eius rei nunc vestigium nullum apparet. Cinis enim, qui queat conspici, toto monte nullus est. Neque id tamen omnibus annis fuit : nam multorum testimonio accepimus, qui videre, annos ab hinc quadraginta tantos ex Ætna cineres evolasse, ut per totam eam insulæ partem, quæ versus Pelorum iacet, universam oleam abstulerint, eos etiam in Italiam ventis ferentibus latos. Sed (ut ad nives illas redeamus) addebat idem Urbanus kalendis iuniis ascendente se satis largiter abundeque ninxisse ; tum iterum, qui septimus fuerit post eum diem, dum ipse Randatii moraretur, in universam montanam plagam nives fere in pedis altitudinem descendisse : in quo ipso licet et Pindarum suspicere, scite cognomento usum, qui Ætnam nivium nutricem appellavit. Quo latere subest Catana, media fere inter ipsam et cacumen regione purissimus et perennis fons erumpit dorico vocabulo Crana ab incolis appellata. Cæterum toto monte supra radices nullæ aquæ sunt, nisi quæ vel ex nivibus emanant, cuius quidem rei etiam Theocritum testem habemus, in quo dum Galatææ Cyclops enumerat divitias suas hæc etiam interserit :

*Est glacialis aquæ rivus mihi quem sylvosa  
Nectareum in potum nivibus fluit Ætna solutis*

aut si quæ intra fagorum truncos pluviis descendentibus relinquuntur. Atqui res et locus me monuere ut quod ibi vidimus pulcherrimum natura opus et mirati fuimus maxime, non præterirem. Altissima in specula, qua sylva deficiente liberior prospectus in insulam et Tyrrhena fluenta dominatur, herbidus campus leni decumbit clivo : hunc pini proceræ pari distantes intervallo ducta corona circunsepiunt. In medio fagus densissima quadrifido robore se subiiciens celsior quam cæteræ veluti regina ipsa consurgit. Ea non statim ex imo discriminatur, sed a telure per spatium cubitalem uno trunco contenta est: inde se in ramos consimiles æqualibus intervallis dispartitur. Interne usque ad imas radices arbor deficiens undis pluvialibus urnam ex sese facit : illæ montano purgante aere ac umbris solem arcentibus et fontanis gelidiores sunt et putealibus puriores. Ambigenes ibi tu quidem, pater, si quid eorum tibi laudandum esset, quid nam potissimum laudares, an prospectum eius loci an locum, tum an arborem an undas : ita scite in alteris decorandis (quasi quidem id agerent, ut quid magis pulchrum esset ambigeretur) et Hamadryas et Nais convenere. In honestandis vero alteris admirabile quidem est, quantum gratiæ venustatisque sibi invicem afferant Iupiter Genio et Genius Iovi : quo fit ut in utrisque multum Venus etiam permista sentiatur.

Bernardus Bembus Pater — O pulchras naturæ delicias vel etiam Deorum (ut poetis placet) si qui sunt qui eum montem colant.

Petrus Bembus Filius — Sunt, pater (ut aiunt) atque incolunt illo ipso quidem in loco.

Bernardus Bembus Pater — Mirabar, si hæc temere dicerentur provenire, præsertim a Siculis, quos quidem constat propter sermonis impunitatem et licentiam etiam trilingues vocatos. Sed quis inhabitat Deus ?

Petrus Bembus Filius — Fauni esse fontem illum dicunt.

Bernardus Bembus Pater — Fabellam te video inchoare ; sed quoniam in Faunum incidimus, sequere : detineri enim me ab illo facile patior ; cum quo te scio libenter etiam carminibus ludere interdum solere. Istud autem qui sciunt ? An ita fortasse coniectantur?

Petrus Bembus Filius — Videre se aiunt pastores ipsum Deum passim errantem per sylvas et pascua ; tum etiam sedentem sub illis arboribus coronatum pinu et tacentem sæpius, interdum tamen etiam fistula solantem amores. Sed continebo potius me hic, pater : levia enim ista sunt, et mihi loqui tecum, nisi reverenter, non licet. Quanquam quidem, si pergerem, faceremus ipsi bac in re, quod facere etiam reges in cœnis solent, qui quidem inter apros et pavones, quibus abundant quotidie, interdum tamen et allium



poscunt et betas. Neque sane animus noster vacare semper rebus severioribus potest, neque si vacet, tamen ex illis tam plenam capit iucunditatem, quam si ea ipsa remitteret interdum et mox non longo intervallo intermissa revocaret. Ita nos quidem nunc gravia illa philosophiæ studia, quibus quidem certe id omne tempus soles, quod tibi per rempublicam licet, impertire, melius etiam fabellis istis levioribus condiremus, et quidem licet maxime vel in Noniano fabulari.

Bernardus Bembo Pater — Sane quidem licet, dum illud tamen semper teneatur, ut cerato remige Sirenas, quod aiunt. Et profecto poeta ille sapientissimus nunquam Ulissi concessisset, quem prudentissimum semper facit, ut Sirenarum cantus audiret, nisi liceret etiam gravibus et sapientibus viris, quorum tamen in numero me non pono, minus seriis adesse interdum rebus et lusus captare non adeo severos ; modo ne remiges audiant, hoc est ne sensus pateant voluptatibus, quibus et demulcentur ipsi semper et, nisi ratione oclusi sint, sæpe etiam facillime capiuntur. Quod tibi esse faciendum in vita maxime semper censeo, Bembe fili : nam nisi te ita informaris, ut voluptatum illecebris animum impervium geras, non possum dicere quam multæ tibi occurrent species earum, quæ te non adolescentem modo (ut es nunc) demulcere possint et delinire ac iam etiam debellare et devincere, sed plane etiam virum. Itaque illis aut magnanimiter imperandum est, quod fecerunt viri omnes magni et boni et ii, quos propterea deos etiam appellavere, vel omnino turpiter deservendum ; in quo quidem tu (si me audies) non committes ut reiecta continentia atque ipso amore virtutis ex illorum sis grege, de quibus præclare Horatius

*Nos numerus sumus et fruges consumere nati,  
Sponsi Penelopes, nebulones, Alcinoique  
In cute curanda plus æquo operata iuventus,  
Quis pulchrum fuit in medios dormire dies et  
Ad strepitum citharæ cessantum ducere curam.*

Sed quoniam iam advesperascit, procedamus in atrium : nugæ autem pastorales istæ tuæ sub umbris sunt potius et inter arbores, quam intra penates recensendæ. Quæ cum dixisset et iam in atrium pervenissemus, ego finem loquendi feci, ille cogitabundus in bibliothecam perrexit.

Impressum Venetiis in ædibus Aldi Romani mense februario anno M.V.D



## De l'Étna

A Angelo Gabrielli <sup>20</sup>,

Mon cher Angelo, je suis sûr que tu te souviens que, lorsque nous étions encore enfants, je m'obligeai consciencieusement à te communiquer les fruits de mes travaux qui étaient alors plus abondants que riches, du fait de mon jeune âge. En effet, si tu souffrais de quelque peine ou si tu jouissais de quelque bonheur (deux sentiments particulièrement vifs dans les âmes juvéniles), aussitôt tu obtenais de moi un texte à lire pour t'en féliciter ou t'en consoler : une marque humble et fragile (comme toute chose naissante) mais suffisante de mon affection pour toi.

Mais ensuite, avec les années, mes connaissances et mon discernement ont augmenté et je me suis consacré entièrement à l'étude des maîtres grecs. Peu à peu, je suis devenu moins assidu dans l'écriture et, désormais, cela va de mal en pis. Ainsi, je peux citer nombres d'élucubrations que je t'ai envoyées étant enfant alors que je ne peux en dénombrer aucune dans ma jeunesse. Je ne pense pas qu'il faille prolonger plus longtemps cette situation : en effet, si le silence est parfois la marque des hommes sages, rester coi avec celui qu'on aime est le signe d'une indolence coupable. Mon Dieu ! si j'ai persévéré pendant toute ma prime jeunesse, devrais-je maintenant faillir au second ou au troisième acte comme un acteur inexpérimenté ? D'autant plus que ton exemple dans les études, Angelo, peut non seulement m'inciter à secouer mon indolence mais encore m'enflammer car j'ai toujours reçu de toi des témoignages quotidiens de notre amitié et de ta science.

Ainsi, je te présente ici le premier fruit de ma jeunesse, comme je t'envoyais autrefois ces petits écrits, fruits verts d'un esprit encore à la mamelle. Ce n'est pas que je cherche à augmenter ton amitié pour moi (je pense que c'est impossible) mais parce que nous devons, tout simplement, agir ainsi entre nous et je crois que personne n'a été plus cher à autrui que toi pour moi. Mais de cela nous avons maintes fois discuté et nous en reparlerons souvent.

Or, depuis que nous sommes rentrés de Sicile, il arrive presque quotidiennement que ceux qui savent que nous avons visité cette montagne avec attention, m'interrogent sur les flammes de l'Étna <sup>21</sup>. C'est pourquoi j'ai décidé, pour nous libérer enfin de cet agacement, de mettre par écrit la conversation que j'ai eue avec mon père peu de temps après notre retour, et ainsi nous renverrons à cette lecture ceux qui dorénavant nous demanderont quelque détail sur l'Étna. J'ai donc écrit un livre pour que nous puissions en faire usage commun.

---

<sup>20</sup> Jeune patricien vénitien qui suivra la carrière des magistratures de la République jusqu'au rang de sénateur. En 1533, il prend le titre de Comte d'Aviano. Il fera partie de l'académie aldine et sera le destinataire de la dédicace de la troisième édition (en 1512) de la grammaire grecque de Lascaris, chez Alde Manuce.

<sup>21</sup> Le mot *Ætna* signifie *l'ardent*. Le mont Etna est aussi nommé mont Gibello, transcription italienne du nom d'origine arabe : Djebel, qui signifie montagne.

Je me trouvai dans notre villa de Nona <sup>22</sup>, et mon père, comme à son habitude, s'était rendu au bord du Piovego, devant la maison : je l'y rejoignis et, vers midi, nous tînmes à peu près ce discours. Mais au lieu de t'en développer le contenu, je vais te raconter notre dialogue. Donc, je le trouvai assis dans un endroit bien ombragé et j'engageai ainsi la conversation :

Le fils — Cela fait déjà longtemps, Père, que tu es assis sur cette rive bien verte que tes peupliers couvrent d'une ombre très dense et que le fleuve baigne d'une fraîcheur peut-être excessive.

Le père — Mon fils, nulle part ailleurs je ne reste plus volontiers que dans cet endroit délicieux par ses rives, ses arbres, son fleuve ; et cette fraîcheur ne peut me faire de mal, surtout par une telle chaleur estivale. Mais tu fais bien de m'arracher à mes soucis que je repousse toujours volontiers quand je viens à Nona, et qui ont, je ne sais comment, furtivement envahi mon esprit sans que je les y appelle.

Le fils — Sans doute pensais-tu à la République ou à ta magistrature. En effet, je t'ai souvent entendu dire que, si c'était possible, tu souhaiterais, lorsque tu es à la campagne où tu ne peux rester que trop peu souvent et trop peu de temps, tout oublier des affaires de la ville comme si tu avais pris un filtre d'oubli.

Le père — C'est vrai. Je me retire de la ville et de la fréquentation des hommes comme d'une mer agitée pour me reposer dans ce havre de solitude où je quitte mes soucis et détends un peu mon esprit. Je peux me remettre d'aplomb et retrouver des forces pour les travaux à venir comme les athlètes en compétitions qui, après l'effort de la course, s'asseyent un instant pour souffler et sont ensuite plus vaillants dans l'action. Mais si ces préoccupations et soucis que je veux fuir me poursuivent jusqu'à la campagne, je n'y gagne assurément rien. Et c'est précisément ce qui m'arrive : je suis seul sur cette rive à méditer tranquillement sur quelque sujet digne de ce silence, lorsque soudain les affaires de la ville m'envahissent peu à peu comme une vague et je retombe dans les soucis de ma charge <sup>23</sup>.

Le fils — Exactement ce que j'imaginai. Il me semblait que depuis un long moment tu réfléchissais intensément et ton visage n'était pas aussi joyeux que d'ordinaire mais tendu et grave comme nous te le voyons en ville.

Le père — Bien vu. Mais oublions ces pensées si désagréables !

<sup>22</sup> Nona (aujourd'hui Noventa Padovana) est une bourgade à quelques kilomètres de Padoue où se situait la villa Bozza, propriété de la famille Bembo. Cette résidence a été autrefois immortalisée par Gianfrancesco Costa dans son recueil de gravures chalcographiques intitulé : *Le delizie del fiume Brenta*, paru à Venise, chez Leonardo Bassaglia, entre 1750 et 1756.

Le Piovego, canal au cours paresseux, a été creusé en 1209 pour relier Padoue au fleuve Brenta et, par conséquent, à Venise par voie d'eau. Il est bordé de somptueuses villas —souvent palladiennes— qui le transforment en un Grand Canal à la campagne.

<sup>23</sup> Au moment supposé de cette narration, Bernardo Bembo vient d'être élu *Avogadore di Comun*, magistrature qui le charge d'assurer la justice. Ici Pietro Bembo place une critique qui restera une constante de ses choix de vie. Dès le mois de mars 1492, il écrit une lettre à Giovanni Urticio (*op. cit.*) pour l'informer de son prochain départ pour la Sicile où il se réjouit du fait qu'il va quitter les soucis domestiques et publics, le commerce de ses amis, les attentions paternelles pour se consacrer au seul plaisir des études : “ vel quia in Sicilia eam artem exerceret, ubi non domesticis curis, non publicis, non amicorum officis, non paternis ullis muneribus a discedi studio interpellaret, eo si me contulisset ”.

Quelques années plus tard, il écrit à Angelo Gabrielli (*Epist. fam.*, tom. II, p. 161) son compagnon d'aventure sur l'Etna, et il met en regard “ nostrum ocium ” et “ vestro illo negotio forensi et urbano ” : il oppose leur commun détachement des choses du monde à l'engagement des Vénitiens dans la vie politique et marchande.

En août 1505, il écrira encore au cardinal Bibbiena son mépris pour la vie active : “ io non mi posso per niente confermare e racchetare a questa nostra o ambiziosa o mercantile vita ” (*Lettere*, tom. III, p.160).

Le fils — Père, fasse le ciel que tu y parviennes aussi aisément que moi ! Mais tous les soucis vraiment importants sont ainsi faits que, si on les chasse, ils ne partent pas et, si on les fuit, ils vous pourchassent. Ta charge, il est vrai, est lourde de responsabilités car elle intervient dans toutes les affaires de notre République et elle traite et gère l'assistance juridique de toute la cité et de quelques autres villes de notre État ; il est vrai aussi que ton caractère te pousse à aspirer à la plus grande tranquillité de l'esprit et à la quiétude et c'est pourquoi tu ressens plus lourdement ces responsabilités qui pèsent sur toi.

Le père — Mon fils, c'est bien là ce qui augmente mes soucis. À vrai dire, il y a quelque chose de plus grave qui me préoccupe et qui, alors que j'étais assis au bord de l'eau, m'a reporté à la ville et m'y reporte très souvent.

Le fils — Quoi donc ?

Le père — C'est que je ne voudrais pas ne pas agir pour la République, si je le pouvais, et je ne le pourrais pas, si je le voulais. Depuis mon plus jeune âge, j'ai toujours été présent pour ma patrie, je l'ai toujours servie autant que possible ; même jeune, j'ai pu la servir à l'étranger comme à l'intérieur et il est vrai qu'elle m'a souvent honoré de la charge d'ambassadeur. Si je partais maintenant, alors que je suis capable de lui apporter mon expérience, mes conseils et mon autorité, ne serait-ce pas comme si toi, mon jeune fils, tu m'abandonnais moi, ton vieux père ?

Le fils — Père, tu donnes deux explications pénibles et accablantes à tes soucis et comme tu sais bien qu'elles viennent de toi-même, tu dois te résigner. Qui t'a poussé à l'action qui est aussi contraire que possible à la quiétude ? Tu aimes la campagne et ce lieu retiré et pourtant tu en es plus souvent éloigné que tu ne le voudrais, aussi tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même si cela te rend la vie désagréable, si tu te condamnes à ce que tu répugnes ou si tu fuis ce que tu aimes. Mais quelle est donc cette chose qui t'inquiète à propos de la République ? Mon père, fais-tu allusion à ces troubles de France qui te tracassent ? <sup>24</sup>

Le père — Non, absolument pas. Mais je suis content que tu sois rentré de Sicile car, s'il devait arriver quelque chose, je préfère que tu sois ici avec nous tous, plutôt que là-bas où tu ne connais personne.

Le fils — Moi aussi, je suis bien content pour cette même raison et aussi parce que nous étions éloignés de vous depuis trop longtemps. Sois cependant convaincu que, pour moi, ces deux années en Sicile furent les plus heureuses de ma vie.

Le père — Et je m'en réjouis. D'ailleurs, je l'imaginais bien puisque vous ne pensiez jamais à nous. Puisque notre conversation nous conduit à parler de la Sicile, raconte-moi ce feu de l'Étna dont on parle tant et sur lequel j'ai lu tant de choses. J'ai entendu dire que tu y étais allé avec ton ami Angelo et que tu avais parcouru toute la montagne.

Nous avons maintenant tout notre temps : que pourrions-nous faire d'autre par une telle chaleur ? et rien ne me fait plus plaisir que d'entendre raconter les prodiges de la nature.

Le fils — J'espère réussir à te le raconter comme il convient. Il est vrai que, si cela te fait plaisir de l'entendre, j'aurais certainement autant de plaisir à te le raconter, bien que je l'aie trop souvent fait. Imagine à combien de personnes, j'ai dû tout raconter depuis que je suis revenu de Sicile ! Mais, s'il te plaît, ne reste pas à l'ombre car t'asseoir trop longtemps près de l'eau pourrait te faire du mal : allons nous installer, si tu le veux bien, sur ces sièges à l'ombre de nos bosquets de buis.

Le père — Il est bien cruel de ta part de m'éloigner de l'ombre et de la fraîcheur, alors que tu vas me parler du feu. Mais, puisque tu le veux, allons nous promener en suivant la rive. Ainsi, j'aurai l'impression de pouvoir mieux tempérer les flammes de ton Étna, si elles me gênent, avec les eaux de mon Piovego.

---

<sup>24</sup> C'est en 1494 que Charles VIII, roi de France, descend en Italie et commence cette série de conflits communément appelée *les guerres d'Italie*, qui dureront jusqu'en 1529.

Le fils — Elles ne pourront pas vraiment te gêner car elles sont très éloignées mais, si elles étaient ici, ton Piovego ne pourrait les éteindre puisque la mer elle-même doit céder à leurs ardeurs quand elles le veulent.

Le père — Le début est prometteur, mon fils, car ce que tu dis là est à peine croyable. Mais, explique-moi comment cela se peut.

Le fils — D'accord, mais avant d'en parler, il faut que je te donne quelques informations sur la nature de l'île et de la montagne ; après quoi nous passerons directement à ce que tu m'as demandé.

Le père — Pourvu que l'on en vienne au fait. Mieux, tu me feras un immense plaisir si tu me promets de n'oublier aucun détail intéressant, que tu as vu ou entendu ou même que tu y aies réfléchi.

Le fils — Si tu le permets, je vais te raconter tout notre voyage, dans l'ordre où il s'est déroulé, et je te conduirai des murailles de Messine jusqu'au sommet de l'Étna.

Le père — D'accord et j'ai hâte que tu évoques tout ton itinéraire comme si tu le parcourais de nouveau.

Le fils — Donc, et sans te faire languir plus longtemps, cela faisait déjà quatorze mois que mon ami Angelo et moi-même nous consacrons à l'étude du grec sous la houlette de Constantin [Lascaris] et nous ne nous étions accordé ni vacance ni repos.

Le père — Jeunes comme vous étiez, vous avez été trop assidus dans vos études : plonger pendant un an et quelques mois dans l'apprentissage d'une nouvelle langue sans une seule journée de vacances ! Rien d'étonnant à ce que vous ayez perdu vos anciennes habitudes et vos couleurs ! Et nous qui pensions que votre pâleur et votre maigreur étaient dues au voyage en mer.

Le fils — Non, pas du tout. Mais nous nous en sommes aperçus et nous avons alors décidé d'aller voir l'Étna, tout en nous distrayant un peu, et de connaître un si grand prodige de la nature tout en profitant de nos vacances. Avec quelques sympathiques compagnons qui devaient nous servir de guide, nous avons quitté Messine à cheval. Nous n'avons rien vu de mémorable jusqu'à Taormine : en fait, on progresse toujours le long du littoral. À main gauche, la ville de Reggio et la Calabre disparaissent très vite derrière un bras de mer qui est d'abord étroit puis s'élargit jusqu'à la haute mer. À main droite, une ligne continue de collines domine une plaine féconde de tous les biens de Bacchus ainsi que les vignobles mamertins qui sont aujourd'hui peut-être moins célèbres qu'autrefois. Presque à mi-chemin, les voyageurs peuvent voir de loin le château de Nisus qui domine du haut d'une falaise, d'où ce vers d'Ovide :

*Nisiades matres sicelidesque nurus*<sup>25</sup>.

Les habitants appellent toute cette vallée, la région du Nisus.

Le père — Tu vois, il y avait bien quelque chose de mémorable avant Taormine. Si je me souviens bien, nos professeurs n'étaient pas d'accord entre eux à propos de ce vers du poète : s'ils cherchent encore un arbitre dans cette querelle, je crois que ton Nisus peut clore le débat. Il t'a certainement permis de paraître plus élégant, comme ils disent. Mais, poursuis.

Le fils — A Taormine, on peut voir de nombreuses ruines de monuments antiques, des temples, des tombeaux, des aqueducs et, très souvent, on peut découvrir des pièces de monnaie grecques artistiquement travaillées en bronze comme en argent ou en or, comme cela se produit surtout à Syracuse et un peu partout dans l'île. En outre, nous avons vu les ruines du théâtre de briques, plus petit que celui de Rome qui, cependant, est un amphithéâtre. Je l'ai visité avec d'autant plus d'attention que je me suis souvenu

---

<sup>25</sup> Ovide, *Heroides*, XV, v. 54. Vers extrait de l'épître adressée à Phaon qui "habite les campagnes lointaines où l'Étna pèse sur Typhée" (v.11) et écrite par Sapho "qu'une ardeur dévore, non moins vive que les feux de l'Étna" (v.12). Traduction : "les mères de l'île de Nisus et les brus siciliennes". De nos jours, ce vers n'est plus lu de cette façon mais : "Nisiades matres Nisiadesque nurus", c'est-à-dire mères et brus de Nisée.

que tu t'es toujours passionné pour les représentations des Anciens et de leurs monuments, témoignages de leurs vertus et de leurs entreprises. La ville est située en hauteur sur un promontoire qui donne largement sur la mer Ionienne : le théâtre occupe l'extrémité de ce cap et, de là, le promontoire visible de toute la ville descend par degrés et s'élançe fièrement jusque dans la mer, si bien qu'il est borné d'un côté par les flots et de l'autre par la ville.

Descendant des hauteurs de Taormine et nous éloignant toujours plus de la côte, nous sommes entrés dans la vallée formée à gauche par les pentes de l'Etna et à droite par les monts de Taormine et nous avons remonté jusqu'à Randazzo, une ville récente au pied de l'Etna du côté de l'intérieur des terres. Nous étions à vingt-quatre milles de Taormine. Cette vallée a été creusée et elle est irriguée par un torrent bruyant aux eaux abondantes. Des platanes à la frondaison épaisse projettent leur ombre sur les deux rives et couvrent l'essentiel de la vallée.

Le père — Mais, dis-moi, il y a vraiment des platanes sur ces rives ? <sup>26</sup>

Le fils — Absolument ! Ils sont si beaux et si nombreux que Platon comme Aristote et toutes les écoles les plus aimables pourraient venir y philosopher ; et même les Gymnosophistes <sup>27</sup>, ces hommes rudes qui aiment à se rôtir au soleil.

Le père — Ah ! comme j'aimerais échanger tous nos arbres fruitiers rangés en quinconce contre deux ou trois de ces arbres-là !

Le fils — Ils auraient plutôt recouvert tout ton Piovego en conservant tes arbres, et même tout Nona ! Mais je ne sais pas s'ils pousseraient sous nos cieux.

Le père — Si, j'en suis sûr. En effet, après leur introduction en Italie, par la Sicile d'abord, les platanes ont abondé dans de nombreuses villes ; même si, ensuite, l'incurie des hommes les a fait dépérir. Quand j'étais à Rome, j'en ai vu un magnifique au bord du lac de Diane d'Aricie. Comme je dis toujours, il n'y a rien, absolument rien, d'impossible à l'activité et à la diligence des hommes. Par exemple, pour parler de moi, depuis que j'ai fait construire cette villa — bien avant ta naissance —, je n'ai jamais pu y passer trente jours entiers (et je ne sais pas quand nous le pourrons, mais je le souhaite et l'espère toujours) et as-tu vu combien de rangées d'arbres splendides, j'ai pu planter pour toi, qu'ils soient domestiques ou exotiques ? Si j'avais eu des platanes, moi vivant, ils n'auraient jamais péri ; et tu aurais donc le meilleur endroit pour y inviter ton Faune <sup>28</sup>, et lui s'y tiendrait volontiers.

Le fils — Certes mais, comme cela est impossible, profite de tes peupliers. Si tu veux, nous pourrions dire que ce sont des platanes, comme les mères baptisent leurs enfants en transférant souvent le nom des enfants défunts sur les plus jeunes.

Le père — Moi, je les appellerai toujours des peupliers. Je me demande, quand les intempéries et le temps les auront détruits, s'il ne restera pas à Nona un peuplier que l'on nommera le peuplier des Bembo, comme on parle du chêne des Mariani. Il me semble que notre bon Aurelio l'a immortalisé dans ses vers :

*Quæ vitreas populus arduo  
Bembeas as aquas vertice tollitur*

<sup>26</sup> Cette longue digression sur les platanes a peut-être été suggérée à Pietro Bembo par Lucilius lui-même qui, dans son *Poème sur l'Etna* (v.260), fait déjà allusion aux platanes. Cet arbre était alors tellement à la mode pour ombrager les jardins que Pline conseillait de l'arroser avec du vin pour qu'il pousse plus vigoureusement : "Conpertum id maxime prodesse radicibus, docuimusque etiam arbores vina potare" (XII, 4).

<sup>27</sup> Ancienne secte hindoue dont les membres aimaient vivre nus et menaient une vie d'ascèse et de contemplation.

<sup>28</sup> Bembo a écrit plusieurs poèmes en latin (*Pastorum ad Faunum chorus*, *Faunus ad Nympeum fluvium*) dans lesquels Faune — confondu avec Pan dès l'époque classique — s'adresse aux nymphes ou bien Iolas, Thestylis et Daphnée répondent à Faune. Une seconde allusion, à la fin du texte, avec la scène pastorale.

*Vivum cespitem obumbrans*  
*Intonsa bicolor coma*<sup>29</sup>

Qu'il reste le peuplier qui croît et s'élève toujours plus haut, par la grâce de ces eaux ou des vers du poète. Mais, pour en revenir aux platanes, j'exprimais ce vœu plus pour toi que pour moi. En fait, je me suis bien amusé dans la vie et l'expérience m'a appris à ne rien regretter : si je plante un arbre — ce que je fais avec plaisir —, si je construis ou achète quelque chose, je ne le fais pas pour en jouir moi-même (moi qui ne parviens même pas à profiter de moi-même) ni pour mépriser ce que je ne peux apprécier. Désormais, comment ne pas me contenter des jours qui me restent à vivre ? C'est pour vous, les jeunes, que ces choses sont disposées, pas pour moi. Je sais qu'il est généralement plus agréable aux enfants d'hériter de leurs parents que de se procurer eux-mêmes ces biens. En effet, nous fuyons tous les tracasseries nécessaires à l'acquisition de ces biens alors que nous apprécions le plaisir qu'ils nous procurent ; en outre, dans ce que nos ancêtres nous laissent est gravé leur souvenir qui, j'ignore comment, les rend plus précieuses et plus agréables.

Le fils — C'est vrai, Père, et tes paroles me sont très chères car elles expriment la force de ton amour pour nous et, tant que je vivrai, elles seront toujours présentes dans mon âme et ma mémoire. Je souhaite que tu puisses très longtemps goûter avec nous les plaisirs de toutes ces choses que tu nous procures, à mon frère et à moi. Et si nous te survivons selon les lois de la nature, j'ai pour ma part (je ne parle que pour moi parce que je préfère laisser à mon frère le soin de parler pour lui-même, même s'il y a beaucoup à dire) d'autres choses qui nourriront toujours mon souvenir de toi en dehors de ta propriété de Nona. En effet, non seulement tu m'as élevé avec la plus grande attention et la plus haute conscience — et je suis certain de dire la vérité —, mais aussi tu m'as emmené avec toi lors de tes ambassades, tu m'as inculqué les meilleures manières et toutes les vertus qui étaient en toi ; c'est pourquoi je crains toujours de me montrer très ingrat envers toi en souhaitant que tu me laisses encore quelque chose de plus et en ne manifestant pas une reconnaissance plus grande que si tu avais construit pour moi les plus magnifiques villas. Donc, il est inutile que tu te donnes toute cette peine.

Le Père — Non, je pense au contraire que c'est très utile. S'il est un fait que je t'ai formé à ce qui est de loin essentiel (c'est mon avis et je vois que tu le partages), je dois aussi veiller à ce que tu ne manques pas de ce qui est secondaire et pourtant nécessaire. Par exemple, imagine que l'on t'invite à un dîner où l'on présente les plats les plus riches et les plus somptueux, l'on sert les vins les plus variés, l'on dépêche de nombreux serviteurs, l'on propose des coupes et de la vaisselle d'or et ornées de pierreries, mais où l'on n'a dressé les tables ni à l'intérieur, ni dans le jardin, si bien que tu dois manger debout. Il est évident que tu jugeras inutile que l'on ait préparé tant de choses. Il se produit la même chose pour moi en tant que père : te donner une bonne éducation, t'emmener partout avec moi, t'enseigner les deux langues antiques, c'est comme t'inviter à un banquet très abondant<sup>30</sup> et somptueux où tu peux satisfaire ton âme et te délecter comme un convive distingué (pendant notre vie, nous sommes tous des convives et notre existence à la lumière du soleil n'est qu'un long banquet convivial<sup>31</sup>) mais où, si je ne te prépare pas une chaise pour manger ni de l'ombre pour te protéger c'est-à-dire si je ne te prépare pas un gîte pour la vie et une retraite plaisante pour tes études et ta poésie, tu ne loueras certainement pas ma diligence mais plutôt ma coupable négligence, et aussi belles que les choses peuvent apparaître à tes yeux par leur abondance, tu manqueras

<sup>29</sup> Giovanni Aurelio Augurelli († 1524), *Carmina*, Verona, juillet 1491; 2 éd. augmentée, in Venetiis, Manuzio, 1505 puis 1515 : “ Ce peuplier à la frondaison bicolore qui s'élève au-dessus des eaux bemiennes et cristallines en projetant son ombre sur les vertes prairies ”.

<sup>30</sup> Le texte de Bembo : *cœna dubia* fait référence à “ un repas qui met dans l'embarras du choix ”.

<sup>31</sup> C'est la reprise du thème platonicien du banquet.



du nécessaire. Et c'est ainsi que, quand je serai parti, tu te plaindras plus souvent que tu ne me louerai.

Le Fils — Ô mon Père, serai-je un jour assez sacrilège pour me plaindre de toi ? Comme si tu ne m'avais pas assez souvent averti et comme si je n'avais pas lu dans les écrits d'hommes très sages et très savants, que les biens de l'âme sont les seuls qui rendent les hommes heureux par eux-mêmes et qui se passent d'éléments extérieurs. Les seuls dont personne ne peut nous priver, que l'âge ne peut affaiblir ni la mort détruire. Que tout le reste est imparfait, labile, éphémère et, étant régi par la fortune et le hasard, méprisé par l'homme riche intérieurement et savant. Nos âmes, tombées des cieux dans cette souillure corporelle pour un jour retourner s'y purifier, regardent de haut les biens d'ici-bas et se précipitent sur les biens auxquelles elles aspirent. Penses-tu vraiment que je puisse m'enflammer contre toi parce que tu ne m'as pas laissé une villa ou un bois de platane, après tout ce que tu m'as enseigné ? C'est impossible, mon Père, n'y pense plus !

Le Père — Je n'y pense plus.

Le Fils — Je ne voudrais pas que tu m'estimes aussi insensé.

Le Père — Sûrement pas.

Le Fils — Alors, pourquoi me parler ainsi ?

Le Père — Parce que j'ai découvert les cœurs des hommes et j'ai voulu t'éprouver directement pour savoir si ton âme est droite. Mais laissons cela, mon fils, et revenons à ce point de notre discours dont nous nous sommes écartés.

Le Fils — En fait, mon Père, n'y revenons pas car, qu'avons-nous de plus à dire sur les platanes dont nous parlions ? Mais, si tu le veux bien, intéressons-nous plutôt à l'Étna par lequel notre dialogue a commencé.

Le Père — Cela me plairait beaucoup si, toutefois, tu ne te hâtes point : je t'accorde toute cette après-midi et je ne t'interromprai pas trop souvent —sauf si tu me le demandes— puisque c'est à cause de moi que nous nous sommes tant éloignés de l'Étna.

Le Fils — Bien, cette montagne est stupéfiante par sa position, sa forme, sa taille, sa fertilité et ses éruptions ; en somme, elle est de très loin supérieure et sans égale dans toute sa singularité et sa beauté. Au Levant, elle est léchée par la mer ionienne et Catane est construite à son piémont ; suivant le soleil, elle descend vers les îles des rivages tyrrhéniens qui s'appellent les îles Éoliennes ; à son nord, se dressent les monts péloritains et le détroit d'Italie<sup>32</sup> ; du côté opposé, elle domine toute l'île jusqu'au cap Lilybée qui tend vers l'Afrique<sup>33</sup>. L'Étna étale sa base en cercle, sauf à l'est et au sud où ses flancs s'allongent un peu plus : c'est une montagne solitaire qui ne daigne s'unir en mariage avec un autre mont<sup>34</sup> et s'en tient chastement à ses limites. Sa circonférence mesure un peu plus de cent milles romains<sup>35</sup> et la voie la plus directe pour l'escalader est longue de vingt milles romains. Les pentes les plus basses et les flancs sont, sur tout

<sup>32</sup> Ce détroit entre l'Italie et la Sicile est, de nos jours, mieux connu sous le nom de détroit de Messine. A l'époque latine, il était aussi nommé *Fretum siculum* ou détroit de Sicile.

<sup>33</sup> Il y a là une méprise de Pietro Bembo car le cap Lilybée ou cap de Marsala tend vers l'ouest et la haute mer méditerranée alors que c'est le cap Passero qui tend vers le sud, les îles pélagiennes et la Lybie.

<sup>34</sup> Cette image est la reprise de l'adjectif *unicum* (unique, seul) que l'on trouve chez Sénèque dans la *Lettre à Lucilius* (51, 1) où il fait référence à ses devanciers Valerius Massala Corvinus, poète pompéien, et C. Valgius Rufus, poète et ami d'Horace.

<sup>35</sup> Le *mille passus* ou mille romain était, à l'époque latine, égal à 1479 mètres, soit une circonférence de base de l'Étna égale à 147,9 Km. Or, les données modernes accordent une circonférence de 212 km ce qui, compte tenu de l'éventuel élargissement du volcan au cours des grandes éruptions, semble conforme à la réalité.

le pourtour, densément peuplés de villes <sup>36</sup> et de villages : la terre est riche de tous les dons de Bacchus, Pallas et Cérès et, plus qu'on ne le croit, richissime en troupeaux de toutes sortes.

Tout à l'entour, ce ne sont que lieux agréables, fleuves aux eaux bouillonnantes, ruisseaux bruyants, sources fraîches et intarissables, floraisons immortelles et éternels printemps, si bien qu'on peut aisément imaginer que c'est ici que Proserpine fut enlevée. Il y a là de nombreuses variétés d'arbres recherchés pour leur ombre comme pour leurs fruits, et ce lieu me semble évoquer ce que Homère imagina pour décrire les jardins d'Alcinoüs plus que la Phéacie <sup>37</sup>. En revenant à la Sicile, il est certain que nous n'avions jamais rien vu de tel, si bien que mon ami Angelo a questionné avec esprit un de ces Phéaciens qui nous faisait visiter la ville et l'a interrogé sur ses impressions : *Je pense que vous, les Phéaciens, vous devez beaucoup à Homère qui vous a plus donné que la nature elle-même*. Je vais essayer de traduire de mon mieux en latin ce passage d'Homère que j'ai alors davantage compris :

*Hic nemora in cœlum late crescentia surgunt  
Puniceï pomum grani malumque pirumque  
Et dulces ficus et magnæ Palladis arbor.  
Non illis borealis hyems, non officit æstas  
Torrída, sed placidas zephyris spirantibus auras  
Arboribus totum superat fœtura per annum  
Et pomo insenuere recentia poma prior  
Et nova iam miti superadvenit uva racemo <sup>38</sup>.*

À mi-pente, la montagne est couverte de vastes forêts d'arbres variés, surtout des pins et des hêtres, qui sont d'une taille exceptionnelle et en grand nombre ; les premiers plus en bas et les seconds à une altitude supérieure ; des champs arables s'étendent sur le flanc nu, souvent ils descendent jusqu'en bas, et la terre à blé est si riche que parfois elle rend aux agriculteurs cent fois la semence employée. Comme souvent, les Anciens ont été bien avisés d'ériger sur l'Étna leur grand temple à Cérès : où mieux placer le champ de la déesse, que là où les moissons sont les meilleures ? Et il ne s'agit là que des moissons, car je pense vraiment que c'est de la fertilité profonde de l'Étna qu'est née la légende selon laquelle le géant Aristée <sup>39</sup> est vivant et habite dans cette montagne sans être écrasé par l'Étna, ni brûlé par les flammes célestes parce que les fruits qui naissent de

<sup>36</sup> Bembo emploie ici le terme *oppidum*. Or, on sait que Strabon et Diodore de Sicile citent la ville de *Ætnense oppidum* qui est le plus souvent identifié avec San Nicolo de Arenis.

<sup>37</sup> La Phéacie est un royaume mythique situé dans l'île de Schéria —identifiée avec Corfou mais que Bembo place en Sicile— dont le roi Alcinoüs accueille Ulysse et lui construit un bateau pour faciliter son retour en Ithaque. Les Phéaciens sont considérés comme un peuple de marins, grands amateurs des délices de la vie.

<sup>38</sup> Homère, *L'Odyssée*, chant VII, vers 114-121. Traduction française de Médéric Dufour et Jeanne Raison : " Là poussent de grands arbres florissants, poiriers, grenadiers, pommiers aux fruits éclatants, figuiers domestiques et luxuriants oliviers. Jamais leurs fruits ne meurent ni ne manquent, hiver ni été; ils donnent toute l'année. Toujours le souffle de Zéphyr fait pousser les uns, mûrir les autres; sans répit mûrissent la poire après la poire, la pomme après la pomme, le raisin après le raisin, la figue après la figue ".

Dans sa traduction du grec en latin, Pietro Bembo a, plus ou moins consciemment, repris des passages d'Ovide : *malumque pirumque* (*Nux*, 29) et *uva racemo* (*Metamorphoses*, III 484) et de Virgile : *non officit æstas / torrída* (*Bucoliques*, VII 47-48). Nous reprendrons ici les conclusions de Pietro Floriani qui, à propos de ce premier exemple de métrique de Bembo, notait que la traduction amplifie le texte grec et transforme de simples notations réalistes en images géorgiques ; in *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. CXLIII (1966).

<sup>39</sup> Fils d'Apollon et de Cyrène, il est le dieu protecteur de l'élevage, de la récolte de l'huile et de l'apiculture. Coupable d'avoir provoqué involontairement la mort d'Eurydice, qu'il pourchassait de ses assiduités, il perd toutes ses abeilles qu'il ne parvient à retrouver qu'après de nombreux sacrifices à Apollon.

l'Étna sont excellents, très abondants et jamais altérés par la terre, ni par la nocivité de l'air. En effet, les Grecs nomment *aristos* ceux qui ont gagné les Jeux ce qui, je crois, signifie *les meilleurs* car ils n'auraient pas gagné s'ils n'avaient été les meilleurs ; et nous savons que les géants sont nommés fils de la terre <sup>40</sup>. La terre nourricière produisant tous les fruits, les Anciens veulent dire que les fruits de l'Étna sont les meilleurs et les plus abondants et ceux qui dépassent tous les autres, avec cette légende qui ne manque pas d'élégance, non ? Je brûle de savoir ce que tu en penses.

Le Père — Cela me semble juste, mais continue ton histoire.

Le Fils — Voilà, Père, et j'en arrive à ce que tu m'as demandé au départ et qui est la cause de toutes nos digressions : le moment est venu de parler du feu.

Le Père — Je craignais vraiment que tu ne m'entraînes trop loin, bien que rien ne me paraisse devoir nous éloigner de notre propos, dans cette oisiveté.

Le Fils — J'y veillerai soigneusement et l'appliquerai autant que possible.

Le Père — Mais, Mon Dieu, fais comme tu peux et je ne t'en empêcherai pas. Je t'ai dit cela pour que tu abordes enfin ton sujet, sans aller à l'aventure.

Le Fils — J'avais estimé, Père, que j'avais trop divagué.

Le Père — Non, mais maintenant nous divaguons : venons-en au feu comme tu le proposais. Hésiterais-tu ?

Le Fils — Certes, je poursuis comme tu me le demandes : mais sais-tu que j'ai rencontré de nombreux obstacles ?

Le Père — Absolument pas.

Le Fils — En me hâtant vers ce feu, j'ai failli oublier de parler de cette partie de l'Étna (sur les trois qu'on lui attribue d'ordinaire <sup>41</sup>) par laquelle on parvient au feu lui-même : ainsi nous avons tué l'Étna, presque comme la Chimère <sup>42</sup> qui a été condamnée à la peine capitale. Mais soyons plus prudents et je parlerai des deux ensemble. La partie supérieure de la montagne — nous avons déjà parlé des deux autres — est nue jusqu'au sommet et présente divers aspects. À certains endroits, au milieu de la zone herbue, se dressaient des blocs de tuf, comme on en trouve aussi, çà et là, au pied du mont. Ailleurs, la lave incandescente a jailli du haut du cratère et couvert le terrain d'un fleuve de pierre. Ailleurs encore, s'étendent des champs de sable. À la cime, il y a deux cratères et nous avons observé de près le moins profond, étroit et rond comme la bouche d'un puits, d'où jaillissaient de toutes parts des pierres accompagnées d'une fumée sulfureuse verte. Il est entouré d'un étroit espace plat et circulaire où nous avons essayé de descendre, mais nous avons été aussitôt frappés au visage par des vapeurs sulfureuses et une fumée aussi brûlante que si elle sortait d'une fournaise et nous avons reculé avec difficulté. Bien vite cependant, notre hardiesse allant croissant, nous sommes entrés lentement dans le cratère du côté d'où soufflait le vent et nous l'avons touché de la main. Il en sortait de la fumée sans discontinuer comme d'une cheminée. En plus, cette fumée se frayait un chemin en de nombreux points parce que la surface de la montagne, à la suite des longs incendies, présente de nombreuses fissures où font rage des vents qui, ce jour-là, tourbillonnaient assez violemment. En outre, parfois, la fumée s'élevait soudain sous nos pieds et nous interdisait de rester immobiles. Il arriva même que, dans un endroit dont nous observions plus longuement les roches récemment projetées avec des traces de feu et de soufre, dans une zone où venait de s'ouvrir une crevasse, un fleuve de feu se mit à couler juste à nos pieds et des pierres incandescentes en jaillirent.

<sup>40</sup> Pietro Bembo fait ici étalage de sa toute récente culture grecque.

<sup>41</sup> En effet, les textes de Cornelius Severus ou de Lucilius présentent déjà cette division tripartite avec une base agricole et très fertile, une zone intermédiaire boisée et, enfin, un sommet rocheux et désolé.

<sup>42</sup> Animal fabuleux et monstrueux qui vomit des flammes. Voir Lucrèce, *De natura rerum*, Lib.V, vv. 905-906 qui reprend lui-même une légende homérique.

Le Père — Que dis-tu ? Que je meure si tu ne me secoues et, en plus, tu m'épouvantes avec ton histoire. Et ces rochers ? Ont-ils blessé l'un de vous ?

Le Fils — Absolument pas, Père. Nous avons même rapporté à Messine deux de ces pierres, assez refroidies pour que nous puissions les prendre à la main, presque entièrement noircies, avec des traces de soufre.

Le Père — Pourquoi vous êtes-vous avancés si imprudemment ?

Le Fils — Parce que nous pensions pouvoir nous placer comme nous voulions, et en plus nous étions poussés par la curiosité et par l'envie d'explorer.

Le Père — Vous ne saviez donc pas que Pline l'Ancien mourut ainsi, alors qu'il observait l'éruption du Vésuve avec trop de zèle, pour ne pas dire avec trop de légèreté ?

Le Fils — Et comment pouvions-nous l'ignorer ? Mais la fascination d'un tel spectacle, d'une telle nouveauté nous attirait et nous envahissait de stupeur au point de nous faire oublier nos propres personnes. Mais laissons cela et revenons à cette zone plane dont je parlais : elle était vraiment si chaude qu'elle aurait pu nous brûler les mains si nous ne nous étions retirés sur-le-champ. Nous avons veillé à protéger nos pieds d'une double chaussure, déjà en prévision des difficultés de l'ascension. À un jet de pierre de ce cratère, la montagne se dressait en une pente difficile à grimper tant à cause des inégalités du sol que du sable meuble puis, enfin, un surplomb nous dominait de tous côtés. C'est le haut du sommet de tout ce massif et, comme la citadelle domine la ville, il fait saillie au-dessus de la montagne. La force extraordinaire des vents et les exhalaisons de fumées nous empêchèrent de poursuivre notre ascension ; c'est pourquoi je ne peux t'en dire plus, à moins que tu ne veuilles que je te rapporte ce que le frère Urbano<sup>43</sup> nous a appris par la suite, quand nous étions de retour à Messine. Cet homme est un chercheur vraiment très avide de savoir : en effet, quelques jours avant nous, il avait pu explorer tout le sommet en parfaite tranquillité.

Le Père — Oui, je veux bien. Tu sais bien que je le connais et l'apprécie ; c'est pourquoi toutes ces informations m'intéressent d'autant plus qu'elles sont son témoignage.

Le Fils — Il nous a dit (j'ai tendance à le croire comme si j'avais tout observé moi-même) que le sommet est occupé par un cratère immense, d'une circonférence de quatre stades environ<sup>44</sup>, qui ne s'ouvre pas en profondeur avec la même dimension ; mais sa cavité se réduit peu à peu jusqu'à ce que, en son centre, s'ouvre une bouche suffisante pour vomir ces matériaux qui vont l'accroître. De plus, il y a un petit sentier qui fait le tour du bord, où l'on peut marcher en toute sécurité mais, à peine s'en écarte-t-on, que l'on peut être enseveli dans le cratère ou rouler sur le flanc de la montagne. Il s'est longuement arrêté là pour observer cet abîme : la montagne éruçait alors avec grand fracas du feu, de la fumée et des pierres incandescentes qui s'élevaient au-dessus de la bouche du volcan de la hauteur d'un tir de flèche, voire plus ; et, comme si elle était vivante, son souffle n'était pas continu, mais s'arrêtait un peu, après l'expiration, comme pour respirer. Elle prenait tout son temps puis éruçait encore et encore dans toutes les directions et à intervalles réguliers. Dans le même temps, il pouvait entendre des gémissements provenant des cavernes et il pouvait sentir avec horreur et effroi la montagne qui tremblait bruyamment sous ses pieds. On peut s'émerveiller de ce que ces fracas, qu'il a pu entendre dans une atmosphère tranquille, étaient inaudibles pour nous dans la fureur des vents<sup>45</sup>.

<sup>43</sup> Le père Urbano Bolzanio était connu pour avoir entrepris de nombreuses ascensions de l'Etna.

<sup>44</sup> Le *stade* est une unité grecque de mesure qui varie, selon les régions, entre 147 et 192 mètres.

<sup>45</sup> L'emploi du mot vent (*ventus* en latin) par Pietro Bembo signifie que notre auteur ne veut pas participer au débat engagé par Lucrèce qui, dans son *De Natura rerum* (VI, 635), établissait une subtile distinction entre le souffle relâché de l'Etna (*aer*) et son souffle agité (*spiritus*). Lucrèce a été suivi par Sénèque (*De Naturalibus quæstionibus*, II, 1-3) et par Lucilius (*Poème sur l'Etna*, vv. 211-212).

Le Père — Cela ne doit pas t'étonner, mon fils. En effet, il est connu par les œuvres des écrivains <sup>46</sup> que le souffle de l'Etna change suivant les vents : sous un certain vent, l'Etna crache des fumées et nuages noirs et, en phase de repos, il émet des flammes tantôt claires tantôt denses selon le type de vent qui se lève ; parfois aussi des torrents de feu s'épanchent ou débordent suivant que les matériaux, dans les viscères de la montagne, sont plus épais ou plus maigres. À partir de là, qui peut encore nier que le léger souffle d'un seul vent parvient à susciter dans cette montagne les fracas qu'une tempête furieuse ne peut générer ? Il ne faut pas considérer comment souffle le vent mais, plutôt, comment il pénètre dans les cavernes et s'insinue dans les viscères de la montagne.

Le Fils — Tu crois donc que, comme l'air dans nos poitrines, l'Etna reçoit les vents qui le font respirer calmement ou l'excitent plus vivement ?

Le Père — Oui ! À moins que ne se vérifient les légendes des poètes sur Typhœus ou Encelade <sup>47</sup>.

Le Fils — Il est très vrai qu'il s'agit là d'une légende. Mais, s'il te plaît, explique-moi encore les causes de ces incendies car aucun des habitants du lieu n'a su vraiment nous expliquer cela.

Le Père — D'accord, mais pas avant que tu ne m'aies dit pourquoi tu juges que c'est vraiment une légende.

Le Fils — Parce que tout ce qui ne contient pas une once de vérité, est vraiment une fable <sup>48</sup>.

Le Père — Assurément parfait ! de cette façon je peux dire "histoire très fausse" en signifiant que l'histoire qui n'a rien de faux est faussement historique.

Le Fils — Assez, Père. Ne nous laissons pas prendre par la dialectique des milieux sophistes et captieux : elle n'a rien à faire ici. Explique-moi plutôt ce que je t'ai demandé : d'où proviennent ces incendies et comment perdurent-ils ?

Le Père — Tu me demandes de philosopher sans dialectique : plus tard, tu découvriras par toi-même jusqu'à quel point c'est possible, sinon je te l'apprendrai quand tu voudras. Et maintenant philosophons et pour cela asseyons-nous un instant dans l'herbe car aucune loi de Nona ne nous l'interdit, comme autrefois il était interdit de s'asseoir sur un trône, et car je suis déjà fatigué d'avoir tant marché.

Le Fils — Repose-toi bien ! Pour ma part, je peux encore rester debout et ainsi je t'écouterai mieux.

Le Père — Fais comme tu veux. Puisque tu veux m'entendre disserte sur ce feu, à propos duquel je t'avais d'abord interrogé, je te dirai brièvement ce que j'en pense et ce ne sera pas long. Toute la Terre, comme notre corps, est traversée par des pores et des canaux et, pour ainsi dire, elle est toute divisée par des veines soit parce qu'elle ne peut constituer un tout absolument compact par la variété intérieure de ses diverses espèces

La très ancienne théorie des vents de l'Etna — reprise ici par Bernardo Bembo — cherche à expliquer comment le feu, qui est au cœur du volcan mais n'a aucune force, peut trouver la puissante énergie qui va lui permettre d'expulser tant de lave, de roches et de lapillis (généralement appelé *sable* par les auteurs anciens, comme par Bembo) et comment il peut émettre de tels rugissements. Ce serait la force des vents qui fournirait au volcan sa violence.

<sup>46</sup> Voir § Pré-textes. Ces explications sont directement inspirées du *De natura rerum* de Lucrèce et du *Poème sur l'Etna*, vv. 458-465.

<sup>47</sup> Typhée est un des géants qui lutta contre Zeus et perdit, enterré sous l'Etna dans une pluie de feu. Voir Virgile *Eneïde*, IX, 716 ; Ovide, *Métamorphoses* V, 321 & *Fastorum*, IV, 491 ; Valerius Flaccus, *Argonautica*, II, 24-33.

<sup>48</sup> Voir § Pré-textes. Bembo reprend ici l'attitude de Lucilius dans son *Poème sur l'Etna* où il affiche un net mépris pour les fables des poètes qui sont qualifiées de *fallacia* (v. 29) ou de *fabula mendax* (v. 506).

de substances <sup>49</sup>, soit parce qu'elle génère, détruit et transforme <sup>50</sup> toujours quelque chose et ne reste jamais identique et dans le même lieu, soit encore, comme l'affirment certains des plus éminents philosophes, parce qu'elle est effectivement vivante et, tirant la vie de l'âme du monde, elle est parcourue par cette âme à l'intérieur comme à l'extérieur.

En aucun point du globe terrestre, il n'y a de conduit plus grand ou de passage plus ample qu'en ces lieux proches de la mer, ou baignés par elle. En effet, comme la mer ronge et consume tout par son seul contact et par la simple nature des choses, si elle atteint quelque endroit plus faible ou si elle trouve une partie de la terre peu robuste, elle les érode beaucoup plus facilement et progresse jusque dans les viscères. En conséquence, la mer s'ouvre une voie et l'ouvre ainsi aux vents : c'est pourquoi les zones maritimes sont très sujettes aux tremblements de terre, à la différence des zones intérieures. Si ensuite des vents furieux pénètrent dans des veines riches de soufre, il n'est pas difficile qu'ils provoquent des incendies car le soufre est particulièrement inflammable, et la force des vents embrase d'autres matières.

Tu vois donc, comment se produisent tous ces phénomènes dans l'Étna qui —comme tu me l'as dit toi-même— plante ses racines dans la mer, est plein de soufre et de cavernes, soit que sa nature ait toujours été ainsi, soit que l'érosion par le sel ait fait entrer des vents tourbillonnants qui embrasent les matières inflammables. Tu connais maintenant l'origine du feu de ton Étna, mais tu dois maintenant savoir comment il dure aussi longtemps. Je ne veux pas que tu t'émerveilles comme le commun des hommes qui, bien entendu, considère comme un grand prodige que des flammes si hautes et un feu si vaste soient, de mémoire d'homme, toujours alimentés. En fait, qu'y a-t-il de trop grand pour la Nature, maîtresse et mère de toute chose ? Qu'y-a-t-il de difficile pour elle ? Qu'y-a-t-il d'impossible ? Nous qui considérons avec fascination les étoiles, le soleil, la voûte des cieux, les terres et les mers, et enfin le monde lui-même qui est extraordinairement admirable, pourquoi n'estimerions-nous pas que l'Étna est un miracle ? Prends garde, si tu le peux, à ne pas être aussi irréfléchi parce que si l'on observe la nature, il n'y a rien dans l'Étna que l'on puisse qualifier de miraculeux. Si l'on étudie la chose en soi, ne doit-on pas admettre que de nombreux autres phénomènes doivent être considérés comme prodigieux <sup>51</sup> ; par exemple, nos sources chaudes et très pures d'Abano <sup>52</sup> auxquelles la Nature n'a pas seulement accordé le pouvoir de réchauffer

---

<sup>49</sup> Thème et termes repris fidèlement de Lucilius, *Poème sur l'Étna*, vv. 92-96. Traduction Nisard, Paris Dubochet, 1842 : “ Le globe terrestre, à le considérer dans cette vaste étendue que baignent les eaux de la mer, n'est point partout également solide ; la terre a des ouvertures de toutes parts ; elle est pleine de cavités ; de petits canaux sillonnent ce vaste corps, comme les veines celui des animaux ”.

<sup>50</sup> Cette loi est présentée par Lucrèce, *De Natura rerum*, livre I, vv. 49-51 : “ Nam tibi de summa cœli ratione deumque / Dissere incipiam, et rerum primordia pandam ; / Unde omneis natura creet res, auctet, alatque ”. Traduction française de M. Nisard (Paris, 1857) : “ Car je vais discuter les grandes lois qui gouvernent les cieux, les immortels, et te faire voir les principes dont la nature forme, nourrit, accroît toutes choses ”.

<sup>51</sup> Ce passage est copié de Lucrèce, *De natura rerum*, VI, 653-4 : “ Quod bene propositum si plane contueare / Ac videas plane, mirari multa relinquis ” ; Si tu te pénètres bien de cette vérité, beaucoup de choses cesseront de t'étonner.

Pietro Bembo, comme Lucrèce, amène ensuite la comparaison entre les phénomènes éruptifs de l'Étna et les désordres de la santé humaine. Toutefois, Bembo parvient à ménager une transition en faisant introduire par son père la référence aux sources thermales d'Abano.

<sup>52</sup> Aponus (en latin) ou Abano Terme (en italien) est une station thermale fondée par les Romains et située à une dizaine de kilomètres au sud de Padoue, sur la *via adriatica*. De tout temps, ses eaux chaudes (87°C) et ses bains de boue ont été réputés pour leurs vertus curatives des rhumatismes. Leur originalité provient de ce qu'elles contiennent de microscopiques algues radioactives. Voir Pline, *Historia naturalis*, 2, 227. D'après Bernardo Bembo, il faudrait en

—propriété pourtant étrangère aux eaux— mais aussi les vertus particulières de guérir sans douleur (d'où ce nom d'Aponus qui provient du grec) voire avec plaisir, ce qui relève du seul pouvoir des dieux ? C'est pourquoi, les curistes disent avec le poète :

*Non venas reserant, (ut ait ille), nec vulnere vulnera sanant  
Pocula nec tristi gramine mista bibunt :  
Amissum lymphis reparant impune vigorem  
Pacaturque ægro luxuriante dolor*<sup>53</sup>

Chasser les maladies est la fonction des hommes qui utilisent adroitement les remèdes mais atteindre ce but sans douleur et même avec du plaisir —ce qui est un comble— me semble le propre des dieux et de la Nature, principe et mère de toute chose. Si l'on compare notre petite source de Abano et son canal, aux profondeurs et aux éruptions de ton Etna, il est peut-être à craindre que notre petite colline soit bien inférieure à ta montagne.

Comme promis, je vais t'expliquer comment le feu de l'Etna se nourrit<sup>54</sup>. Tu sais que toute chose est constituée d'humidité et de chaleur : comme ta montagne brûle toujours et est toujours baignée par la mer, tu as déjà les deux termes de l'explication que tu cherches. En outre, le feu arrache et consume toujours quelque chose mais aussi il génère toujours quelque chose pour le consumer : grâce à sa chaleur, les ondes humidifient la terre et fournissent toujours au feu le matériau suffisant pour l'alimenter. Ainsi, le bitume, très semblable au soufre, est composé d'humus et de limon et exsudé par la terre ; de même, l'alun est presque du même genre et composé de terre et de sel, d'où son nom.

Le Fils — Mais d'où viennent les roches, les pierres poncees et tout ce matériau éruptif que le volcan vomit ? De quoi sont-ils faits ? Est-ce toujours de soufre, de bitume et d'alun ?<sup>55</sup>

Le Père — Pas du tout. Mais la force du feu est telle que —surtout dans un espace clos où sont retenus des vents en furie— les faibles entrailles de la terre et ses nerfs, qui sont pourtant plus forts, sont arrachés et les roches les plus dures sont liquéfiées<sup>56</sup>.

Le Fils — Mais, Père, n'est-il pas stupéfiant qu'à un certain point, les pierres ne soient pas venues à manquer et la montagne ne se soit affaissée sur elle-même ?

trouver l'étymologie dans le grec *a-ponos* (sans peine, sans douleur, sans tourment) mais cela semble contestable puisque la présence grecque n'a jamais été attestée dans cette région.

<sup>53</sup> Cette citation latine n'a pas pu être attribuée avec certitude ; son contenu évoque fortement les textes de Pline l'Ancien (surtout le livre XXXI de son *Histoire naturelle*) mais la forme de ces distiques —qui font parfaitement alterner hexamètres et pentamètres— les rattache à la poésie élégiaque. On peut traduire ce texte latin : “On n'ouvre pas les veines, on ne soigne pas les plaies par des plaies, on ne boit pas de coupes d'herbes amères : les eaux restituent sans douleur la vigueur disparue et calment avec volupté la douleur du malade”.

<sup>54</sup> Voir § Pré-textes. Pour ce développement, Bembo suit fidèlement le texte de Lucrèce, *De Natura rerum*, Livre VI, vv. 680-702.

<sup>55</sup> Bembo reprend une théorie déjà connue chez Lucilius, dans son *Poème sur l'Etna*, vv. 385-389.

<sup>56</sup> Notion déjà présente dans le *Poème sur l'Etna* de Lucilius qui précise aux vers 531-534 :

*Quod si quis lapidis miratur fusile robur,  
Cogitet obscuri verissima dicta libelli,  
Et discet vero nihil insuperabile ab igni,  
Omnia quo rerum naturæ semina jacta.*

“ Si quelqu'un est surpris de la propriété qu'a cette pierre de se fondre, qu'il lise un traité ancien, plein de vérités, quoique obscur, et il apprendra que rien ne résiste à la force du feu, qui est le premier principe de toutes choses ”.

Lucilius fait ici allusion au “ petit livre ” d'Héraclite, décrié par Lucrèce (*Nat. rerum* I,639), Cicéron (*De finibus*, II,15) et Sénèque (*Lettres à Lucilius*, XII,7) comme obscur, mais largement cité par Diogène Laërce, VI,5. Héraclite y défend l'opinion selon laquelle tout cède devant la force du feu.

Le Père — Cela n'a rien d'étonnant. La terre est toujours féconde d'elle-même et elle se régénère toujours. A moins que tu ne préfères l'opinion de Pythagore qui, chez Ovide, semble si irréflecti qu'il ose affirmer que le feu de l'Étna ne durera pas indéfiniment <sup>57</sup>.

Le Fils — En fait, je ne sais que penser. Mais je préférerais imiter Pythagore plutôt qu'Empédocle qui croyait qu'il était conforme à la Nature d'affirmer que tout se transforme et que rien ne se perd <sup>58</sup>; ce qui, alors qu'il cherche à comprendre les lois de la Nature avec beaucoup de curiosité, rend sa pensée incompréhensible.

Le Père — Mais laissons-là ces messieurs et revenons à ton feu de l'Étna : je veux que tu me racontes comment il s'écoule.

Le Fils — Cela peut être expliqué sans difficulté par une comparaison d'Hésiode <sup>59</sup>, dans sa *Théogonie*, où il dit —si je ne me trompe— que la terre se liquéfie quand elle est enlevée par le feu, après que Typhœus a été foudroyé. D'où je peux tranquillement supposer que le berger d'Ascra fit aussi l'ascension de l'Étna où il observa ce qu'il écrivit, en l'associant à la terre tout entière :

*Uritur ipsa ingens tellus æstuque furente  
Liquitur, albentis quondam ceu lamina plumbi  
Arte virum, flammisque cava fornace liquescit,  
Seu ferrum, quanquam hoc maternæ viscera rupis  
In duras aluere vires, cum ferbuit olim  
Vulcani domitum manibus, terræque fatiscit* <sup>60</sup>.

Et je crois qu'il a précisément pris les exemples du plomb et du fer pour comparer la terre au premier qui est facilement ramolli par le feu jusqu'à couler comme les parties sulfureuses et faibles de la terre, et au second comme ces matériaux en général plus résistants aux flammes et plus durs suivant leur nature.

<sup>57</sup> Dans l'Antiquité, la question de la pérennité du feu de l'Étna a été souvent débattue. Lucilius *taxe d'erreur du vulgaire ignorant* (v. 363) la théorie qui attend que le feu de l'Étna s'épuise et il la considère comme blasphématoire puisque : " les dieux ne sont pas réduits à une disette si honteuse, qu'ils manquent de matière pour faire subsister des feux qu'ils ont allumés " (vv. 366-367). Pour sa part, Pline dans son *Historia naturalis*, II, 106, voit un *miraculis* dans cette montagne qui brûle *depuis tant de siècles*.

<sup>58</sup> Lucrèce cite Empédocle dans son *De natura rerum*, Livre I, v. 713-717 : " Adde etiam, qui conduplicant primordia rerum, / Aera jungentes igni, terramque liquori ; / Et quei quatuor ex rebus posse omnia rentur, / Ex igni, terra, atque anima procrecere, et imbri ; / Quorum Agragantinus cum primis Empedocles est ". Traduction de Nisard, Paris, 1857 : " Ajoutons-y ceux qui doublent les éléments et joignent le feu et l'air à la terre et à l'eau, et ceux qui pensent que tout peut naître de ces quatre corps réunis, de la terre, du feu, de l'air et de l'onde. A la tête de ces derniers est Empédocle l'Agrigentain ".

Empédocle (490-424) est ce philosophe présocratique d'Agrigente qui édifia, dans sa *Physica*, la théorie de la structure du monde à partir de quatre éléments (terre, air, eau et feu) agis par deux forces : l'amour et la haine qui attirent et repoussent. Il se serait suicidé en se jetant dans l'Étna.

<sup>59</sup> Hésiode (poète grec du VIII<sup>e</sup> siècle qui vécut à Ascra, en Béotie) est l'auteur des *Travaux et les Jours* (ouvrage didactique édictant des sentences de morale et des préceptes d'économie domestique) et de la *Théogonie* ou Généalogie des Dieux (essai d'harmonisation du monde et des croyances humaines).

<sup>60</sup> Hésiode, *Théogonie*, vv. 861-866. Cette traduction latine est de Pietro Bembo. L'éruption qu'Hésiode décrit est celle de 693 avant J.C.

On peut rapprocher ce texte de celui de Lucilius, *Poème sur l'Étna*, vv. 385-388 : "

Uritur assidue calidus nunc sulfuris humor  
Nunc spissus crebro præbetur flumine succus,  
Pingue bitumen adest, et quidquid cominus acres  
Irritat flammas ;

" Car l'Étna est rempli de soufre liquéfié ; un suc épais y coule comme un fleuve intarissable ; il contient une grande quantité de bitume, ainsi que tout ce qui est propre à s'enflammer ".



Le Père — Ton explication, en soi, ne me déplaît pas et j'ai été amusé par l'ingéniosité de ton poète qui décrit bien la terre fluide et incandescente. Mais, mon fils, tu es bien avare de réponses à ma question : je ne désire pas simplement savoir comment s'écoule ce feu mais aussi quel aspect il prend quand il a fini de couler et si, alors, il reste pareil ou s'il change un peu.

Le Fils — Je vais essayer de t'expliquer de mon mieux. Quand le fœtus est parfaitement développé, l'heure de l'accouchement est venue ; ainsi, ce qui s'est constitué dans les entrailles de l'Étna ne peut être expulsé et éjecté que par la montagne parturiente par la première fissure qu'elle trouve ou par une voie qu'il se fraye en force. Souvent, il sort par le cratère <sup>61</sup> que nous avons vu et jamais par le cratère supérieur, soit parce que les matériaux sont trop lourds pour monter jusque là-haut, soit parce que cela n'est pas nécessaire puisque d'autres exutoires existent plus bas. Donc, les fleuves de feu bouillonnent, pressés par les flammes qui lèchent toute la zone lors de leur écoulement paresseux. Peu à peu, ils perdent de leur chaleur et reprennent leur aspect primitif en durcissant sous forme d'une pierre fragile —certainement rongée par les flammes— et friable si on la comprime. Ces écoulements restent ainsi comme des concrétions de glace, jusqu'à l'arrivée des autres fleuves de feu. Ces derniers ne s'écoulent pas par-dessus les précédents, mais ils s'insinuent entre l'écorce sablonneuse de la montagne et l'écoulement déjà durci qui, étant comme je l'ai dit friable, se brise sous l'action nouvelle du feu et jaillit dans toutes les directions, là où l'onde brûlante se glisse. Elle aussi se refroidit et subit de nouveaux débordements et après encore un autre, puis un autre <sup>62</sup>. La montagne n'éruce pas continuellement, mais par intervalles —comme nous l'avons évoqué— et ainsi, les émissions récentes dépassant les précédentes et les incendies immenses se multipliant, les roches brisées par les fleuves de feu occupent la plus grande partie de la montagne jusqu'à former des accumulations énormes qui sont d'autant plus sombres et résistantes qu'elles sont plus récentes car avec le temps elles s'éclaircissent et se désagrègent. J'estime que c'est là l'origine de toutes les zones sablonneuses que l'on voit autour du sommet. Tout ce matériau est très aride, beaucoup moins lourd que la pierre vive et si abrasif que, rapidement, les chaussures des grimpeurs sont rongées comme par une lime.

Le Père — Et j'imiterais volontiers Empédocle qui, pour entreprendre son ascension de l'Étna, s'est servi de sandales <sup>63</sup> d'airain. Mais poursuis.

Le Fils — La lave entoure toute la montagne en-dessous du petit cratère et soutient l'accumulation de matériaux où se trouve le cratère principal ; puis elle s'écoule en serpentant en divers points des pentes et, dans la plaine de Catane, elle s'étale souvent jusqu'à la mer aussi loin que porte la vue. C'est un spectacle vraiment effroyable tantôt avec des cavités béantes, tantôt avec des pentes en surplomb. Parmi les plus grandes coulées de lave, la plus mémorable est celle qui, il y a peu de temps <sup>64</sup>, pénétra dans Catane et ravagea par le feu une partie non négligeable de la ville : elle descendit donc sur plus de deux cents stades et le port dont Virgile a dit :

*Portus ab accessu ventorum immotus et ingens  
Ipse, sed horrificis iuxta tonat Ætna ruinis* <sup>65</sup>.

<sup>61</sup> Voir § Pré-textes. Bembo reprend, dans son texte latin, le terme grec de *crateres* qui, comme l'a indiqué Lucrèce (*De natura rerum*, VI, 701-702), se substitue aux mots latins *fauces* ou *ora*.

<sup>62</sup> Repris de Lucilius, *Poème sur l'Étna*, vv. 486-505.

<sup>63</sup> Le terme *amyclæ* est un héliénisme qui, sous la plume de Bembo, se substitue au substantif latin *sandalium*.

<sup>64</sup> Cette éruption très violente qui a envahi le port de Catane, détruit les oliveraies de Sicile orientale et projeté une très grande quantité de cendres qui sont parvenues jusqu'à Malte et en Italie péninsulaire, date de 1329.

<sup>65</sup> Voir § Pré-textes. Virgile, *Eneïde*, III, 570-571.

fut comblé par les flots de l'Étna au point que je crois que Virgile s'est trompé quand il a dit que ce port est immense alors qu'il n'existe presque plus.

Le Père — C'est certainement ce que tu disais au début en affirmant que la mer elle-même cède à la volonté du feu et se retire devant ses ardeurs.

Le Fils — Mais revenons à notre propos. Qui veut visiter l'un ou l'autre des cratères doit nécessairement monter à pied les deux milles du soubassement, le reste se fait à cheval. Cette pénible ascension n'est pas aussi facile qu'on le croit car elle demande des genoux vigoureux. En effet, les pierres entassées cèdent sous le poids du voyageur et, lorsque la pente est raide, il faut bien poser son pied pour ne pas risquer de faire rouler tout un amas de cailloux qui peut faire dévisser. Il faut ajouter à cela que, si l'on tombe, on peut être blessé par la rugosité de la roche et très souvent on s'abîme les mains si elles ne sont pas protégées. Peut-être que mes propos te semblent exagérés —et ils le sont en effet— mais ce n'est rien par rapport à ce que nous avons vu : personne ne peut savoir ce que c'est que l'Étna, tant qu'il ne l'a pas vu. Du sommet, on peut contempler toute l'île dont les limites paraissent bien moins lointaines qu'elles ne le sont ; la Calabre est juste sous tes yeux et paraît à un jet de pierre ; par beau temps, on peut deviner Naples. L'hiver, toute la montagne est blanchie par la neige qui ne quitte pas totalement le sommet en été <sup>66</sup>.

Le Père — Et pourquoi Strabon rapporte-t-il qu'elle ne reste qu'en hiver ?

Le Fils — C'est l'expérience qui enseigne et la pratique n'est pas une autorité négligeable. C'est pourquoi, mon père, ne t'inquiète pas si, parfois, mon propos sur l'Étna diffère de celui des écrivains antiques. Toutefois, rien n'empêche que les choses furent en leur temps comme ils nous le racontent, que beaucoup restèrent identiques jusqu'à nos jours, que certaines changèrent et même que de nouvelles apparurent. En effet —et pour ne parler que de cela— les anciens ont toujours dit que le sommet est en partie couvert de cendres alors que, maintenant, il n'y en a aucune trace sur la montagne tout entière. Il n'en fut pas toujours ainsi : de nombreux témoins oculaires affirment que, quarante ans auparavant <sup>67</sup>, des cendres se sont échappées de l'Étna, qu'elles ont recouvert toute la zone en direction des monts péloritains en détruisant tous les oliviers et que les vents en transportèrent jusqu'en Italie.

Mais, pour en revenir à la neige, Urbano [Bolzanio] nous a dit qu'un premier juin, lors d'une ascension, il avait largement et abondamment neigé ; puis de nouveau, sept jours plus tard, alors qu'il se trouvait à Randazzo, la neige avait recouvert toute la zone montagneuse d'une couche d'au moins un pied d'épaisseur. Il faut admirer là Pindare qui attribua à l'Étna le qualificatif de nourrice des neiges <sup>68</sup>.

Sur le versant au-dessus de Catane, à mi-pente entre le sommet et la ville, jaillit une source aux eaux très pures et intarissables que les habitants nomment d'un mot dorique : Crana. Il n'y a aucune autre eau sur cette montagne, mise à part l'eau de pluie, prisonnière entre les troncs de peupliers, ou bien celle qui provient de la fonte des neiges, ce que Théocrite rapporte quand Cyclope énumère à Galatée ses richesses au nombre desquelles :

*Est glacialis aquæ rivus mihi quem sylvosa  
Nectareum in potum nivibus fluit Ætna solutis* <sup>69</sup>.

<sup>66</sup> Dans sa *Lettre à Lucilius* (79, 4), Sénèque observe également : “ quantum ab ipso ore montis nives absint, quas ne æstas quidem solvit : adeo tutæ sunt ab igne vicino ” (ces neiges que l'été même ne fond pas, tant il est vrai qu'elles échappent à l'action du foyer volcanique voisin).

<sup>67</sup> L'éruption est datée par Pietro Bembo de *quarante ans auparavant*. En fait, elle a eu lieu en 1444, soit cinquante ans auparavant.

<sup>68</sup> Voir § Pré-textes. Pindare, *Odes pythiques*, I, v. 20.

<sup>69</sup> Théocrite, *Idylles*, XI *Le cyclope*. Cette traduction latine est l'œuvre de Bembo. Traduction du grec en français de Legrand (Paris, *Belles-Lettres*, 1925, p. 76) : “ Il y a l'eau fraîche, divin breuvage que l'Étna couvert d'arbres laisse couler pour moi de sa blanche neige ”.

Mais je ne dois pas passer sous silence un très beau chef-d'œuvre de la Nature <sup>70</sup> que nous avons grandement admiré : sur une hauteur où la forêt se fait plus rare et la vue plus libre sur toute l'île et sur la mer tyrrhénienne, une clairière herbue en pente douce est entourée de pins très hauts. En son centre, un hêtre à la frondaison très épaisse sur un tronc fendu en quatre se dresse plus haut que tous les autres, tel un roi. Il ne se divise pas au ras du sol mais s'élève d'une coudée avant de s'ouvrir en autant de branches semblables. À l'intérieur, il est creux jusqu'aux racines et sert de vasque pour les eaux de pluie qui sont plus fraîches que des eaux de source ou de puits, rafraîchies par l'air vif des montagnes et protégées du soleil par son ombre. Toi-même, père, tu hésiterais si tu devais choisir entre ce panorama ou ce site, entre cet arbre ou ces eaux : les dryades et les naïades ont adroitement orné les uns pour qu'on ne puisse choisir et, pour embellir les autres, Jupiter et Génius rivalisent de grâce et de beauté ; dans tous les cas, on doit beaucoup à Vénus <sup>71</sup>.

Le Père — O beautés et délices de la Nature ! ou des dieux, comme disent les poètes, puisque ce sont eux qui habitent cette montagne.

Le Fils — Il y en a même un qui demeure en ce lieu.

Le Père — J'aurais été étonné si l'on m'avait dit que cette merveille était fortuite ; surtout en Sicile dont les habitants sont dits trilingues à cause de leur liberté et de leur licence de langage. Mais quel dieu habite là ?

Le Fils — On dit que cette fontaine appartient à Pan.

Le Père — Je vois que tu commences avec une fable mais, puisque nous en arrivons à Pan, je me laisse mener par celui que tu entretiens volontiers dans tes poèmes <sup>72</sup>. Comment sait-on cela ? Peut-être n'est-ce qu'une supposition ?

Le Fils — Les bergers affirment qu'ils voient le dieu lui-même se promener par les forêts et les pâtures ou bien s'asseoir sous les pins, le plus souvent en silence mais parfois pour consoler son cœur amoureux au son de sa flûte. Mais il vaut mieux que je m'en tienne là : ce sont des frivolités dont il ne convient pas que je te parle. Si nous poursuivons, nous ferons comme ces rois qui parfois, lors des banquets où les sangliers et les paons abondent quotidiennement, exigent de l'ail et des navets.

Il n'est pas sain que notre esprit s'occupe toujours de sujets austères et, si nous agissions ainsi, nous n'en tirerions pas un aussi grand plaisir que lorsque nous les laissons parfois de côté pour les reprendre ensuite, après une brève pause. C'est ainsi que nous accommoderons plaisamment ces historiettes légères aux sérieuses études philosophiques auxquelles tu te consacres quand la République t'en accorde la liberté. Il est même permis de raconter des fables à Nona !

Le Père — Bien sûr, à condition cependant de suivre le conseil de ne s'approcher des Sirènes qu'après avoir bouché les oreilles des marins avec de la cire <sup>73</sup>. En effet, Homère,

<sup>70</sup> Comme Lucilius conclut son poème en soulignant que le spectacle de la nature (*Artificis naturæ*) vaut toutes les œuvres d'art d'Apelle, Timomaque ou Praxitèle (vv. 596-601), Pietro Bembo veut terminer son texte sur une référence à un chef d'œuvre naturel mais aux dimensions humaines.

<sup>71</sup> Allusion à l'invocation à Vénus qui ouvre le *De natura rerum* de Lucrèce (Livre I, vv. 23-27) : “[Alma Venus !] Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas, / Nec sine te quidquam dias in luminis oras / Exoritur, neque fit lætum neque amabile quidquam ; / Te sociam studeo scribundeis versibus esse, / Quos ego de Rerum Natura pangere conor”. Traduction de Nisard, Paris, Firmin Didot, 1857 : “[Bienfaisante Vénus !] Ainsi, donc, puisque toi seule gouvernes la nature, puisque sans toi rien ne jaillit au séjour de la lumière, rien n'est beau ni aimable, sois la compagne de mes veilles, et me dicte ce poème que je tente sur la Nature”.

<sup>72</sup> Voir note 23.

<sup>73</sup> Allusion à l'*Odyssee* d'Homère, XII 142-200, quand Ulysse passe au large de l'île des Sirènes et échappe à leur appel harmonieux en bouchant les oreilles de ses marins et en se faisant ligoter au pied du mât. Si les marins n'entendent rien, Ulysse est incité à goûter le plaisir d'entendre la voix des Sirènes (vers 157).

poète très sage, n'aurait pas voulu qu'Ulysse, homme toujours prudent, écoute le chant des Sirènes s'il n'était pas permis aux hommes sages et forts —au nombre desquels je ne me compte pas— de s'exposer à des choses moins sérieuses et à des jeux moins sévères; à condition que ses rameurs n'entendent rien, c'est-à-dire que leurs sens ne subissent pas le plaisir qui charme et captive facilement, en l'absence de la raison.

J'estime que tu dois faire de cette historiette une maxime dans toute ta vie. En effet, si tu n'apprends pas à te prémunir contre les attraits du plaisir, je ne peux te dire combien tu en rencontreras qui, à tout âge, peuvent te charmer, te séduire, te vaincre et t'enchaîner. En conséquence, tu dois soit dominer les passions avec grandeur, comme firent tous les hommes grands et bons et même ceux que l'on a qualifiés de divins, soit devenir honteusement leur esclave. Si tu m'écoutes, tu ne rejetteras pas la modération et l'amour de la vertu et tu n'appartiendras pas à ce troupeau dont Horace a justement dit :

*Nos numerus sumus et fruges consumere nati,  
Sponsi Penelopæ, nebulones, Alcinoïque  
In cute curanda plus æquo operata iuventus,  
Quis pulchrum fuit in medios dormire dies et  
Ad strepitum citharæ cessantum ducere curam*<sup>74</sup>.

Mais le soir tombe, alors, rentrons. Tes historiettes pastorales trouvent plus leur cadre à l'ombre des arbres que dans une maison<sup>75</sup>.

Ceci étant dit, et comme nous étions rentrés à la maison, je mis fin à ma narration et lui, songeur, se dirigea vers la bibliothèque.

---

<sup>74</sup> Horace, *Epistulæ*, I, 2, vv. 28-31. Traduction française de François Villeneuve (Paris, *Les Belles-Lettres*, 1995) : “Nous sommes, nous, bons à faire nombre, nés pour consommer les fruits de la terre, nous sommes les prétendants de Pénélope, francs vauriens, et les jeunes hommes qui, chez Alcinoüs, étaient occupés à soigner leur peau plus que de juste, se faisant honneur de dormir jusqu'à midi et d'inviter, au son de la cithare, le souci à faire relâche”.

<sup>75</sup> Bembo emploie ici le mot *Penates*, faisant allusion aux dieux protecteurs de la maison, par opposition aux divinités des bois et des champs.

## Bibliographie

### \_ Sur l'Ætna

- Anonyme de Lubeck, *Cronica Slavorum* (1209), vol. XIX, cap. XXI, p. 159 : *Epistola Conradi cancellari episcopi electi Hildeseimensis, anno 1195* (informations sur l'Ætna et son éruption).
- ARNOLD, Mattheuw, *Empedocle on Etna*, traduction française De Louis Bonnerot, Paris, Aubier-Montaigne, 1947.
- BENEMATI, Guido Ubaldo, *La pastorella d'Ætna, favola boschereccia*, Venetia, Stamperia del Muschio, 1627.
- BOCCONE, Paolo, *Recherches et observations naturelles sur la production de plusieurs pierres...*, Paris [i.e. Lyon ?], Claude Barbin, 1671.
- BORMANS, Stanislas, *Collation des 167 premiers vers de l'Ætna de Lucilius junior*, in *Bulletin de l'Accadémie R. de Belgique*, Tome XXI, n° 8, pp. 258-379.
- BURGOS Alexandro, *Descriptio Terræ motus Siculi qui contigit anni 1693*, in *Thesaurus antiquitatum et historiarum Siciliæ*, Lugd. Batavorum, P. van der Aa, 1723, vol. IX, p. 88.
- CARRERA Pietro, *Il Mongibello descritto in tre libri nel quale oltre diverse notizie si spiega l'Historia degl'incendii e la cagione di questi*, Catania, G. Rossi, 1636, in-4°.
- CLUVERIUS, Philipp, *Sicilia antiqua*, Lugduni Batavorum, 1619. Vol. I.
- COUSIN, Gibert, *De Sylva narrationem*, Basle, 1560, in-4°; pp. 35-39 : *De incendio Ætnæ anni 1531*.
- CORNELIUS SEVERUS Publius, *Ætnæ et quæ supersunt fragmenta*, Amsterdam, Heinrich Schelde, 1703, in-8° ; 2de édition 1736. Traduction française de l'abbé Delutho, Paris, 1842.
- CORONELLI, Vincenzo, *Isolarium Atlantis Veneti*, Venetiis, [Coronelli], 1696, Parte I.
- DOLOMIEU, Déodat GRATET de, *Voyage aux Iles de Liparis fait en 1781 ...*, Paris, [imprimerie Chardon], 1783.  
*Mémoires sur les Isles Ponces et catalogue raisonné des produits de l'Ætna pour servir à l'histoire des volcans [suivi de] Description de l'éruption de l'Ætna du mois de juillet 1787*, Paris, 1788 ; New York, Readex microprint, 1969.
- Extrait du Journal d'Angleterre contenant une relation chronologique des embrasements du mont Etna*, in *Journal des Sçavans*, 1683, pp. 103-105.
- FAZELLO, Tommaso OP, *De rebus siculis*, (récit de son ascension de 1541), trad. it. di A. De Rosalia e G. Nuzzo, Palermo, 1990.
- GIARRIZZO, G., *La costruzione storica del territorio etneo*, in *Annuario 83 del settimo motoraduno internazionale dell'Ætna*, Belpasso 1983, p. XII-XIX.
- HAMILTON, William, *Voyage au Mont Etna en juin 1769*, Lausanne, F. Grasset, 1773, in-12°. Traduit de l'anglais par de Villebois.
- HEISTERBACH, Cæsar, *Illustria Miracula* (informations sur l'éruption de 1200), Lib. 12, p. 857, Coloniae Agrippinæ, Offic. Birckmann, 1599.

- HERMANN, Abich, *Vues illustratives de phénomènes géologiques observés sur le Vésuve et l'Étna pendant les années 1833-1834*, Berlin, I. Khun, 1837.
- HÖLDERLIN, Friedrich, *Empedokles auf dem Ätna* (1799), éd. D. Huillet & J.-M. Straub, Toulouse, Ed. Ombres, 1990.
- JOHNSTON-LAVIS H.J. , *The south italian volcanoes being the account of an excursion to them made by english and other geologists in 1889...*, Naples, F. Furschheim, 1891.
- OMODEI, Antonio Filoteo degli, *Siculi Ætnæ topografia atque eius incendiorum historia*, Venetiis, 1591, in-4° ; traduction italienne de Leonardo Orlandini, Palermo, Giovanni Antonio de Franceschi, 1611. Ristampa anastatica a cura di B. Clausi, Catania, 1992.
- PETRARCA, Francesco, *Chronica delle Vite de' Pontefici et imperatori romanici*, Venetiis, 1507 (informations sur l'éruption de 1169).
- PUBLIUS SYRUS, *Les Sentences*, Paris, [s.n.] 1736.
- RANZANO P. , *De auctore et primordiis urbis Panormi* (informations sur l'éruption de 1444), in *Opuscoli di autori siciliani*, n° IX, p. 1, Palermo, 1747.
- RECUPERO, chanoine, *Discorso storico sopra l'acque vomitate da Mongibello e suoi ultimi fuochi avvenuti nel marzo 1755*, Catania, 1755. Ristampa anastatica a cura di C. Musumarra, Bologna, 1991.
- RICCIOLI, B., *Chronologia reformata Seti* (informations sur l'éruption de 1321-1323), Bononiæ, 1669.
- RICCOBONO, Francesco, *Etna la montagna nel cielo*, Caltanissetta, 1994.
- SELVAGGIO M., *Descriptio Montis Ætnæi cum horrendis emanationibus ignium a retro seculis usque da tempora nostra*, Venetiis, 1547, in-12°.
- SERIONNE, Jacques Accarias de, *Dissertation sur le mont Etna*, Paris, 1736, in-12°.
- TAZIEFF, Haroun, *L'Étna et les volcanologues*, Paris, Arthaud, 1971.  
-*Ça sent le soufre !*, Paris, F. Nathan, 1982.  
-*Sur l'Étna*, Paris, Flammarion, 1991.
- TEDESCHI PATERNÒ, Tommaso, *Breve raguaglio degl'incendi di Mongibello avvenuti in quest'anno 1669*, Napoli, per Egidio Longo, 1669.
- TILLY, Henri de, *Ascensions aux cimes de l'Étna et du mont Blanc*, Genève, Berthier, 1835.
- WALTERSHAUSEN, Wolfgang Sartorius von, *Atlas des Ætna*, Göttingen, Vanderhoek & Urpert, 1853.

\_ Sur le "De Ætna" de Pietro Bembo

- BUEHLER, C. F., *Manuscript corrections in the Aldine edition of Bembo's De Ætna*, in *Papers of the Bibliographical Society of America*, XLV (1951), pp. 136-142.
- CIAN, Vittorio, *Un decennio della vita di M. Pietro Bembo (1521-1531)*, Torino, 1885.  
-*Cola Bruno Messinese e le sue relazioni con Pietro Bembo*, Firenze, 1901.  
-*Contributo alla storia dell'enciclopedismo nell'età della Rinascita. Il Methodus Studiorum del Cardinale Pietro Bembo*, in *Miscellanea in onore di Giovanni Sforza*, Lucca, tipografia Baroni, 1915.
- DIONISOTTI, Carlo, in *Dizionario biografico degli Italiani*, Roma, Ist. Della Enciclopedia italiana, vol. VIII (1966), pp. 133-151, art. *Bembo*.  
-*Introduzione*, in Bembo, *Prose e Rime*, Torino, U.T.E.T., 1960.  
-*Pietro Bembo e la nuova letteratura*, in *Rinascimento europeo e Rinascimento Veneziano*, Venezia, 1967, pp. 47-59.  
-*Geografia e storia della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 1967.
- NASELLI, M., *L'eruzione etnea descritta dal Bembo*, in *Archivio storico per la Sicilia Orientale*, XXX (1934), pp. 116-123.
- RONCHI, O., *La casa di Pietro Bembo a Padova*, in *Atti e Memorie della R. Accademia di scienze lettere ed arti in Padova*, XL (1923-24), pp. 285-329.  
-*Nella casa del Bembo a Padova*, in *Atti e Memorie della R. Accademia di scienze lettere ed arti in Padova*, XLII (1925-26), pp. 420-434.
- SANTANGELO, Giorgio, *Le epistole "De imitatione" di G.F. Pico della Mirandola e di Pietro Bembo*, Firenze, 1954.

- TAMBURINI, *La gioventù di Messer Pietro Bembo e il suo dialogo gli "Asolani"*, Trieste, Caprin, 1914.
- TRAVI, E., *Pietro Bembo ed il suo Epistolario*, in *Lettere italiane*, XXIV (1972), pp. 277-309.
- VIALON-SCHONEVELD, Marie, *Le "De Ætna" de Pietro Bembo*, in *Figurations du volcan à la Renaissance (Clermont-Fd oct. 1999)*, Paris, Champion, 2001.

## Table des illustrations

<i>Ætna mons</i>	xx
(P. Cornelii Severi, <i>Ætna &amp; quæ supersunt fragmenta</i> , Amstelodæmi, H. Schelte, 1703)	
L'Ætna	xx
M. Faujas de St Fond, <i>Recherches sur les volcans éteints</i> , Grenoble, 1778)	
Cratère de l'Ætna	xx
(Henri de Tilly, <i>Ascensions aux cimes de l'Ætna</i> , Genève, Berthier, 1835)	





## Table des matières

Introduction	5
Pré-textes	13
<i>De Ætna</i> , version latine originale	27
<i>De l'Ætna</i> , traduction française annotée	41
Bibliographie	59
Table des illustrations	61
Table des matières	63